

Le Parfum des Buis

Avec six autres histoires pour exalter
la radieuse misère de vivre / par

|| Louis Delattre ||



Association
des écrivains belges
Bruxelles Paris
MCMXXIII.

3^{me} édition.

3255

16/7/18

2.50

ML

A

1378

LIBRAIRIE J. PEETERS BOEKHANDEL
5, RUE DU BERCEAU (MEIR) WIEGSTRAAT, 5
ANVERS ANTWERPEN

Le Parfum des Buis
avec
six autres Histoires
pour exalter
la radieuse Misère
de vivre.

DU MÊME AUTEUR :

CROQUIS D'ÉCOLIER.	1 vol.	Mons.
CONTES DE MON VILLAGE	»	Bruxelles.
LES MIROIRS DE JEUNESSE	»	»
UNE ROSE A LA BOUCHE.	»	»
MARIONNETTES RUSTIQUES	»	Liège.
LA LOI DE PÉCHÉ (roman)	»	Paris.
AVRIL	»	Bruxelles.
LE JARDIN DE LA SORCIÈRE.	»	»
LE PRINCE GRENOUILLE	»	»
FANY	»	»
LA MAL VENGÉE	»	»
LE JEU DES PETITES GENS	»	Liège.
LE ROMAN DU CHIEN ET DE L'ENFANT . .	»	Bruxelles.
LE PAYS WALLON	»	»
LES CARNETS D'UN MÉDECIN DE VILLAGE .	»	»
CONTES D'AVANT L'AMOUR	»	»
LE JARDIN DU DOCTEUR	»	»
PETITS CONTES EN SABOTS	»	»

En préparation :

L'HERBE ET LA FEUILLE.

TRIMOUSSETTE.

LES PANSES-BRULÉES (essai historique).

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by L. Delattre, 1911.

LE PARFUM DES BUIS

AVEC SIX AUTRES HISTOIRES
POUR EXALTER
LA RADIEUSE MISÈRE DE VIVRE

PAR

LOUIS DELATTRE



ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

DECHENNE & CIE

20, rue du Persil, Bruxelles.

LIB. GÉN. DES SCIENCES, ARTS & LETTRES

5, rue Dante, Paris.

—
CMXI

*Ce livre est dédié à ma Mère,
Madame
Célestine Delattre-van Remoortere.*

*Toi dont la vie est demeurée
une journée
de printemps pure et vive,
toi dont les yeux sont clairs encore
comme
des morceaux du ciel de mon enfance,
vois ce qu'en mon cœur
qui me vient de ton cœur,
ma vie,
pour pouvoir vivre,
dut créer de désir.*

La graine qui germe pousse la vie en deux sens contraires; la plumule gagne en haut et la radicule en bas. Je voudrais être l'insecte qui se loge et vit dans la radicule. Je me placerais à la dernière pointe des racines et je contemplerais l'action puissante des pores qui aspirent la vie; je regarderais la vie passer du sein de la molécule féconde dans les pores qui, comme autant de bouches l'éveillent et l'attirent par des appels mélodieux. Je serais témoin de l'amour ineffable avec lequel elle se précipite vers l'être qui l'invoque, et de la joie de l'être, j'assisterais à leurs embrassements.

MAURICE DE GUÉRIN.

Ma richesse est inépuisable! C'est posséder tout l'univers que de manquer de tout l'univers et de lui manquer moi-même.

PAUL CLAUDEL.

Le Parfum des Buis

Le Parfum des Buis

A Mme Amélie Allard

M^{me} Masuy, ayant passé les soixante ans, s'est senti tout à coup devenir très vieille. Elle a fait le projet d'aller saluer, une dernière fois, ses amis et ses amies avant de mourir. Comme ils sont disséminés par tous les coins du pays, elle prendra un coupon de cinq jours, ainsi qu'ont fait les commères du village qui allaient voir la mer, l'autre semaine.

Entre toutes, M^{me} Masuy pense à une amie d'enfance. Elle aspire à revoir la douce Manette Fontange aux beaux yeux tendres qu'elle adorait au Pensionnat de Notre-Dame de Namur, quand elle avait quinze ans; et qu'elle n'a plus revue depuis quarante-cinq ans.

Manette, c'est la jeunesse en fleur de M^{me} Masuy.

La pauvre femme a eu sa vie secouée, certes, plus âprement que ne le fut jamais le plus mai-

gre prunier du plus haut plateau d'Ardenne.

Les nuits d'insomnie sont longues pour la vieille dame; sinistres, les visions qui repassent en son cerveau épuisé. Mari, enfants, fortune, elle a tout perdu. Il n'y a que des fantômes se tordant les bras de désespoir, qui reviennent dans les rideaux du petit lit de M^{me} Masuy. Quand elle dort, souvent ses larmes, sur son oreiller, font un bruit de pluie qui l'éveille en sursaut.

Et cependant, lorsqu'elle parvient à l'évoquer, la pensée de Manette, au cœur flagellé de M^{me} Masuy, soulève encore un nuage de poudre d'or si brillant que son malheur y disparaît un instant.

Manette, pour elle, c'est l'innocence des jours d'avant la douleur. A présent, qu'elle se voit hâter le pas sur le chemin de la mort, et qu'il n'y a pour elle plus d'espoir, ni plus de peur, la plus belle image que la vie relève en son souvenir, c'est le Pensionnat de jadis à l'heure de la promenade quotidienne, sous les maronniers, au bras de Manette; les deux mains croisées sur leur tablier de mérinos noir à festons; les cheveux nattés, relevés sur le cou, le

ruban de velours, serrant sur leur gorge blanche, le médaillon béni du Sacré-Cœur de Jésus.

Cette vision, pour M^{me} Masuy, c'est le joyau unique que la vie a déposé, infiniment inutile et précieux, au cœur de toute créature humaine — une fois — en passant — au hasard — pour toujours !

Manette !... Et M^{me} Masuy sent souffler sur son front que ne quitte plus la fièvre ; sur ses paupières enflammées par les pleurs, le doux vent qui rafraîchissait alors son âme, son âme légère qui ne connaissait point le désir.

Manette !... Et M^{me} Masuy tend ses mains noueuses vers le bien-aimé mirage ; vers on ne sait lequel de ces espoirs en l'inconnu que jamais, jamais la femme n'abandonne.

Or Manette est entrée dans les Ordres. La jolie pensionnaire de jadis est devenue religieuse. Manette s'appelle aujourd'hui : Sœur Saint-Nicolas.

Tout à coup, M^{me} Masuy pense qu'elle n'a pas eu, depuis des années, nouvelles certaines de celle à qui elle a rêvé chaque jour de son existence. Elle pense en rougissant de honte et d'étonnement, qu'elle ne sait même point si

Sœur Saint-Nicolas, en définitive, est morte ou vivante. Elle écrit donc à la Mère Supérieure du couvent, là-bas, dans un petit village du Limbourg au bord de la Meuse; et sollicite la permission de visiter son amie.

La réponse vient. Sœur Saint-Nicolas est en vie, et parfaitement bien portante. La Mère Supérieure accueillera avec plaisir une ancienne compagne d'une des ses plus saintes Filles. Elle espère même que M^{me} Masuy, en considération de la longueur et des difficultés du voyage, voudra bien accepter l'hospitalité du couvent pour la nuit.

Voilà M^{me} Masuy plus émue à la perspective imprévue de passer quelques heures au cloître, qu'à celle, pourtant si longuement caressée en son cœur, de revoir Manette ! C'est que la pauvre femme n'a jamais demandé les consolations de l'Eglise. Le lieu plein de mystère, où elle va revoir Sœur Saint-Nicolas, l'inquiète enfantinement. Elle imagine fiévreusement mille petites tracasseries dont on va piquer son manque de zèle religieux.

La nuit de son départ, elle rêve qu'on l'enferme dans un caveau où des religieuses, la

face voilée, une bougie à la main, chantent, autour de son lit, la Messe des Morts...

* * *

M^{me} Masuy, ses lunettes sur le nez, son petit sac de voyage en tapisserie à la main, attend, appuyée sur son parapluie, devant la grande porte du couvent où elle vient de sonner. Son cœur bat si fort, qu'elle n'est pas bien sûre d'avoir entendu retentir la cloche d'appel.

Quand le vantail s'ouvre subitement devant elle, sur le large corridor pavé de briques rouges, c'est à peine si elle peut lever un pied devant l'autre. Elle salue la sœur tourière, de profondes révérences, et de : « Madame Ma Sœur ! » qui ne finissent pas. On l'introduit dans un petit parloir, et on la prie d'attendre que la Révérende Mère soit avertie de son arrivée.

La Supérieure paraît, rose, potelée, de gros yeux d'un bleu tendre brillant comme des fleurs nouvelles derrière des lunettes d'or; le nez fin; la bouche fraîche. Ses mains enfoncées dans les manches, sont cachées comme deux choses précieuses.

M^{me} Masuy voûtée et déjetée, contemple la

religieuse douce et fleurie. Elle admire ces cinquante ans de paix et d'abondance qui marchent sur des chaussons. Et la pauvre vieille montre un air à la fois si minable, étonné et ravi, que la Révérende Mère s'en trouve gênée et rougit.

« Madame, vous allez voir, à l'instant, ma fille Saint-Nicolas. J'espère que vous lui ferez le plaisir de passer la journée avec elle, et que vous accepterez notre hospitalité. Excusez-moi de vous quitter. »

Elle s'éloigne. Il semble que ses yeux tout humblement baissés contemplent déjà les fruits suaves de l'arbre de vie éternelle qu'elle a planté dès ce monde-ci, et que toutes ses Saintes Filles arrosent de leurs prières.

Une autre religieuse s'avance et s'arrête sur le seuil. M^{me} Masuy l'aperçoit. Au battement de son sang, elle devine que c'est sœur Saint-Nicolas. Elle se lève sur sa chaise, laisse choir à terre son sac et son parapluie, pousse un cri.

« Manette Fontange !... » C'est cette vieille religieuse pâle et amaigrie ? Ce sont les yeux de Manette, ces yeux éteints ? Ce sont ses lèvres, ces lèvres décolorées ? Ses épaules, ce dos voûté ?...

Il semble à M^{me} Masuy que ce soit sur elle-même que retombe soudain la vieillesse de son amie. Elle en demeure accablée un instant. Puis son cœur se relève, comme il sortirait d'un puits trop étroit où il était emprisonné. Son souffle se dilate... Manette est là ! Ni vieillesse, ni rides, ni maigreur, elle ne voit plus rien du présent. C'est Manette de Namur, elle-même, qu'elle a devant les yeux.

« Ma Manette ! » crie la pauvre M^{me} Masuy en agitant et frappant ses mains l'une contre l'autre... « Ma Manette ! »

Sœur Saint-Nicolas reste immobile sur le seuil de la chambre. Elle est de grande taille et maigre. Son dos est courbé ; son visage long, spirituel et secret. Ses yeux ont aperçu la vieille dame ; la durée d'un éclair, ils se sont tournés vers son front comme s'ils disaient : « Mon Dieu ! » Puis ils se sont rabaissés sous ses paupières closes. C'est tout. Sa poitrine se gonfle. Elle joint ses deux mains qui, unies, sont fines ensemble comme une main. Et d'un souffle de voix :

« C'est donc toi, Rosalie?... Ma chère Rosalie?...

— Oui, oui!... Et tu es ma Manette! »

* * *

Ce n'est rien, une vie; ce n'est qu'un instant, une vie, sur un amour! Pour avoir murmuré ces prénoms que ni l'une ni l'autre ne s'étaient plus entendu donner depuis si longtemps, voici deux femmes, vieilles et près de mourir, qui oublient l'horreur de l'âge. Les voici, en un instant, qui ramènent à elles, de tous les chemins du passé, à travers toutes les ronces et les orties et les boues et les larmes et le sang de leur existence : leurs cœurs! Deux cœurs tout rouges où la joie de vivre brille et brûle à nouveau comme du feu...

« Tu ne m'as point oubliée, Rosalie? Tu t'es souvenue de moi après quarante ans? Car c'est la veille de ma prise de voile que nous nous sommes vues pour la dernière fois!

— Non, Manette, je ne t'ai point oubliée »

La religieuse, le sourire plein les yeux d'entendre son nom ancien, lève un doigt, le pose devant la bouche :

« Ne prononce plus ce nom, Rosalie. Je ne puis plus l'entendre. Je suis Sœur Saint-Nicolas.

— Non, je ne viens pas de me souvenir de toi. Je ne suis pas ici aujourd'hui parce que je viens de penser à toi, chère Sœur! Non! Pas un jour de ma vie, pas un seul jour, tu n'as quitté ma mémoire...

— Est-ce vrai, Rosalie?

— Bien des ans ont passé entre nous. Je n'ai jamais cessé, un moment, de t'aimer.

— Et moi, qui me croyais oubliée! Car je suis, avoue-le, demeurée si longtemps sans nouvelles de toi!

— Il est vrai... Sœur. Mais si je me suis tue, ce n'est point par indifférence! Si je ne suis pas venue, c'est que j'avais... comment dirai-je... peur de te voir!

— Peur de me voir?

— Oui, j'avais peur de venir, peur de te trouver malheureuse toi-même, peur de n'avoir plus ma Manette après t'avoir vue, ma Sœur... Je voulais te garder en moi, telle qu'à quinze ans... J'avais si grand besoin de te rêver telle qu'ainsi je t'avais aimée!... »

Sœur Saint-Nicolas sourit, étonnée. Elle écoute, comme si sa vieille amie parlait une langue dont elle ne saisisait pas tous les mots.

Il y a, dans ces paroles, quelque chose d'inconnu qui la ravit et la surprend. Quelque chose qui lui fait au cœur des pointes de lumière et de soleil. Elle sent comme un air de vent et d'espace libre qui viendrait de l'autre côté des grands murs du jardin.

« J'ai donc été si aimée qu'on craignait de me voir ? »

Et Sœur Saint-Nicolas entend battre son cœur qu'elle croyait mort. Et elle pâlit. Elle prend son amie par la main, et la guide vers les jardins.

Sur les sentiers jonchés de galets de Meuse jaunes et ronds, à pas lents de processsion, elles marchent en silence, côte à côte. M^{me} Masuy plus vive fait effort pour rythmer ses pas à la cadence calme et lente de ceux de sa compagne; et ainsi, comiquement, elle semble parfois esquisser une mesure de polka.

Tout à coup, par un mouvement réciproque, les mains des deux vieilles se cherchent, se trouvent, se pressent, se caressent. Les bras entrecroisés dans le geste charmant, abandonné et si tendre du pensionnat de leur jeunesse, voici qu'elles marchent, levant leurs

pauvres pieds las comme dans une herbe haute, molle, fleurie. Elles vont foulant un tapis dont la douceur leur fait, par moment, clore les yeux et frissonner le corps tout entier.

* * *

Elles passent devant de hauts massifs de buis aux menues feuilles rondes et serrées. Le parfum doucement luisant et vert aussi, des plantes; cette odeur d'une amertume de chose vivante et qui mourra, excite l'air. M^{me} Masuy fond en larmes silencieuses.

« Asseyons-nous », demande la sœur. « Mais tu pleures, Rosalie ? »

— Ah ! bonne sœur Manette !

— Quelle peine as-tu ?

— Aucune... Je n'ai plus de peine. Je n'ai plus rien à pleurer, sœur ! Mais tandis que nous nous promenions, je n'ai pu m'empêcher de penser aux malheurs qui m'ont accablée depuis les jours bénis où nous allions ainsi enlacées, dans la cour de Notre-Dame... Et sans jalousie, sans arrière-pensée, Sœur, je pensais que pourtant, c'était un peu trop pour la même pauvre femme, ce que j'avais souffert.

— Tu n'as donc pas été heureuse, Rosalie?

— Heureuse? » répond M^{me} Masuy, étonnée d'entendre ce mot. « Heureuse, mon Dieu?... Je ne sais pas... Je... Je ne crois pas... Peut-être... Mais sœur, sœur, si tu savais ce que j'ai souffert, tu aurais pitié de moi...

— As-tu des enfants, Rosalie?

— Je n'en ai plus.

— Oh! mon Jésus! Tu en as donc eu?... Combien?... Et il sont morts?

— Ma petite Angèle est morte à douze ans. Arthur est mort à vingt ans. Emile est mort à vingt-cinq ans.

— Oh! doux Seigneur!... Et ton mari?

— Il est mort, ma sœur... Il est mort... Et le jour où le pauvre homme rendit l'âme, si d'un geste j'avais eu le pouvoir de le faire revenir à la vie, eh bien, ma sœur, j'aurais retenu ce geste...

— Que dis-tu?

— J'aurais craint qu'Amédée me maudît de le ramener sur cette terre de souffrance!

— Oh! pauvre homme...

— Oui, j'aurais hésité à le rappeler à la vie,

tant il me semblait que la mort devait être, pour lui, le soulagement désiré.

— Est-ce possible? Peut-on souffrir jusqu'à désespérer de Dieu et vouloir mourir?

— Ecoute, comment j'ai vu, sous mes yeux, briser son cœur.

« Amédée avait trente ans quand il me demanda en mariage. Il était ingénieur, déjà renommé pour diverses améliorations qu'il avait apportées dans l'exploitation des houillères.

» Un jour, il me mène dans un champ, à quelques minutes de la maison... Je le vois encore. Il lève son pied, frappe la terre et dit :

« Ici, Rosalie, il y a du charbon pour enrichir tout un pays. »

» J'ai bien retenu ses paroles. Elles étaient le signal de notre calvaire.

» Désormais, mon pauvre homme tout entier à son idée, on dirait, mon Dieu, un chien qui a saisi une proie et qui l'emporte... Qui l'emporte? non... C'est sa proie qui le tient; c'est elle-même qui l'a saisi!... Nous achetons le champ. Il installe dessus une sondeuse et, avec cinq ou six hommes, se met à fouiller le sol.

De trois cents mètres de profondeur, un samedi soir, et comme les hommes rendus goguenards par six mois d'insuccès, cessaient la tâche avec leurs grossières plaisanteries coutumières, Amédée ramène une dernière fois, au bout de la tige d'acier, l'échantillon du fond de la terre. Il sort de l'obscur réduit de planches où il se trouvait, pour examiner le paquet d'argile à la lueur d'un reste de jour. Il pousse un cri; et sans plus penser aux ouvriers, il accourt à la maison, traversant le village comme un fou, échevelé, et criant : « La voilà! La voilà! »

» C'était la houille! »

« Oh! quelle joie!... Quelle terrible joie! Quelle chose effrayante qu'un rêve qui se met à vivre! Et comme il semble souffrir, l'homme qui touche à son rêve!... Ah! combien d'heures durant, j'ai tenu mon mari, la tête serrée à pleins bras sur ma poitrine pour le calmer! Lui ne pensait qu'à cette source de richesse découverte; et moi je ne pensais qu'à cette chose : qu'il conservât la raison.

» Alors commence le forage du puits. Mes deux sœurs ont offert leur argent; moi, ce qui restait de ma dot. Tout y passe. Nous sommes, à quatre,

propriétaires d'une concession. Le 23 juin 1868, un bloc de houille haut, large, carré comme une table est remonté. On le promène dans le village, sur un chariot enrubané. Et Amédée suit l'attelage, porté par la foule en délire; la foule qui devine la fortune tombée sur la région et salue son bienfaiteur.

» Eh bien, ma sœur, sais-tu où Amédée mourut, il y a dix ans?... Où il mourut, quinze ans après son triomphe?... Dans la remise d'une petite maison de cité ouvrière où nous étions logés, entre un vieux four et un toit à porcs... Et sais-tu quelle était son occupation quand il est mort; quel était le métier d'Amédée Masuy, l'ingénieur qui avait découvert les plus belles veines de charbon du pays, la « Veine Ste-Barbe » haute comme une chambre, la « Veine St-Eloi » longue d'une lieue?... Eh bien, au haut des terrils de Ressaix, grelottant sous la bise d'hiver, brûlé par le soleil de la canicule, il comptait les berlines de décombres, il discutait ses additions avec les conducteurs d'ânes ! Nous mangions du pain sans beurre, des oignons crus, du lard rance d'Amérique; et nous buvions de l'eau de chicorée.

— Que s'était-il passé ?

— Des actionnaires...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des hommes riches qui vivent du travail des autres; des hommes de Gilly et de Jumet, dont nous avons eu besoin pour les débuts de notre exploitation, s'étaient entre eux si bien arrangés, qu'en cinq ans, ils demeureraient maîtres de notre fosse; et que nous étions mis hors la compagnie... Eux, riches ensemble à vingt millions ! Nous, ruinés, volés, volés, volés...

» Ah ! quelles années !... Quel supplice de toutes les minutes de ces jours et de ces nuits, Amédée a souffert sous mes yeux !

» Et dans ces jours terribles, notre petite Angèle tombe malade... C'est la méningite, déclare le docteur... Il aurait fallu du calme, de la tranquillité autour de cette enfant. Et quand elle meurt, son père, peut à peine la voir rendre l'âme; il peut à peine comprendre qu'elle est morte...

» Il ne distingue rien autour de lui. Lui-même, il ne vit plus. Il combat contre les voleurs lâches, puissants, anonymes qui lui ont escroqué son idée, puis l'ont assassiné... Les procès nous ruinent. Les haines nous accablent.

» Arthur, notre fils aîné, doit quitter l'école des mines de Mons, faute de pouvoir payer le minerval des cours. Il entend vanter le Brésil, où le gouvernement offre des terres aux émigrants. Il y va... Mais sans argent, il est rebuté, tombe malade. Et nous apprenons sa mort dans un hôpital, un an après qu'elle est survenue...

» Il nous reste Emile. Il s'engage à l'armée, sans le moindre goût pour la carrière, afin de nous offrir l'argent de sa prime. On parle du Congo. Les soldats qui y font un séjour, reviennent, dit-on, riches, et l'avenir assuré. Il se laisse enjoler, gagne les fièvres en posant le pied à Boma et meurt. Nous recevons sa petite malle de fer en retour, moins de six semaines après que nous l'avions fermée pour le voyage...

» Nous n'avons plus d'enfants. Morte notre fille, morts nos deux fils!... Amédée a cinquante-cinq ans. Il est blanchi et marche courbé comme un vieillard. Sans force, rejeté de partout, il tombe aux plus basses besognes de la houillère. Il meurt après vingt-cinq ans de martyre, me reconnaissant à peine; n'exhalant, dans son délire, que des appels de vengeance...

» Ainsi, sœur, j'ai vu autour de moi, dans

l'abandon et la misère, disparaître tous les miens. Ma vie n'a été, depuis que je t'ai quittée, qu'un court moment d'illusion, suivi d'une telle série de catastrophes, de souffrances, de malchances accablant mon mari, ma fille, mes fils, mes sœurs et leur famille; sous un tel concert de cris, de sanglots et d'imprécations; dans une telle atmosphère de pauvreté, de peur et de haine, vois-tu, sœur Manette, que la nuit, quand il m'arrive d'en rêver, je suis heureuse, en me réveillant en sursaut, de trouver ma chambre vide; et de les savoir tous, Amédée, Angèle, Arthur, Emile, tous morts, tous délivrés, tous arrachés à jamais de leur banc de torture!

— Pauvre amie, que je te plains! Mais aujourd'hui », demande d'une voix tremblante Sœur Saint-Nicolas, les mains convulsivement jointes, les yeux fixés au loin, « aujourd'hui, ma chère Rosalie, possèdes-tu au moins de quoi vivre décemment?

— Ah! quelle dérision, ma sœur!... Figure-toi qu'une pension m'est payée par la province, cent francs par mois, pour quelques services rendus par Amédée au début de sa carrière, je ne sais où ni comment. J'obtiens cent francs

par mois, parce qu'il est mort!... Et lui, pour avoir tiré de la terre des millions et des millions, il n'a récolté que l'injustice et la trahison!... Tiens, tu ne peux comprendre avec quels sentiments j'écris ma signature sur les coupons de rente que l'agence du Trésor m'envoie, deux fois l'an! Je crois que je mourrai à un de ses moments là, ma plume piquée dans le cœur! »

Dans le jardin du couvent de terre grise et de verdure sans fleurs, une petite cloche tinte.

« Chut!... » fait Sœur Saint-Nicolas. « Ce sont les vêpres qui sonnent. »

Elle se met brusquement à genoux sur les cailloux. Les mains de Rosalie serrées dans ses paumes unies, longtemps elle demeure en prières... Elle se relève en faisant le signe de la croix et soupire :

« Ma sœur, Dieu aie pitié de toi! »

M^{me} Masuy tirant avec violence ses poings de l'étreinte, les lève sur sa poitrine. Mais Sœur Saint-Nicolas les lui joint de nouveau avec douceur. Elle dit :

» Les morts ne vous loueront point, Seigneur.

Mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur, maintenant et à jamais... »

Et M^{me} Masuy laissant retomber les bras, murmure :

« Merci. »

* * *

La religieuse prend la main de M^{me} Masuy. Elles s'en vont côte à côte vers le réfectoire. La Sœur supérieure a fait confectionner, pour la visiteuse, une belle tourte aux fruits. Sœur Saint-Nicolas assise à côté, sert son amie, mais sans goûter aux mets, tandis que M^{me} Masuy boit avidement le café.

Ensuite c'est bientôt le soir. De petites cloches résonnent et leurs tintements se répandent dans le silence, comme des sentinelles qu'on pose pour la nuit. Dès pas menus glissent derrière les portes, où se déroulent les mystères furtifs de cette vie dont M^{me} Masuy ne voit rien.

La nuit est toute venue déjà dans le feuillage du jardin. Assises sur le banc devant les buis, les deux amies prennent le frais.

« Mon Dieu ! » dit la religieuse en désignant

une étoile au ciel. « Elle te voyait vivre là-bas et souffrir, et n'en disait rien à mon cœur... »

M^{me} Masuy sourit. Les larmes de tantôt ont lavé son cœur de toute amertume. Il ne lui demeure, de son chagrin, qu'une grande lassitude et comme un rafraîchissement.

« Ah Sœur ! Ne te trompe pas !... Je bénis tout de même Dieu de t'avoir donné la plus belle part, tu sais ! Je le remercie de n'avoir pas voulu que tu connusses ce qui se passait, sous ses douces étoiles, de l'autre côté des murailles du jardin !

— Que sa volonté soit faite, sur la terre comme au ciel », répond la religieuse d'une voix qui s'éteint si brusquement que M^{me} Masuy lève la tête vers son amie. Deux larmes brillent et roulent sur les joues de la religieuse.

« Quoi ? Est-ce toi qui pleures à présent, ma Sœur ?

— Je dis que Sa volonté soit faite !

— Ah ! ne te plains pas, chère Sœur ? Combien de femmes, de celles mêmes qui n'ont pas souffert ce que j'ai souffert, envieraient ton lot, ton bonheur, ta paix...

— Rosalie, je pense à ce que tu m'as raconté

tout à l'heure... Je pense que nous ne savons pas ce que Dieu a mis en nous, avant que la destinée ne l'en ai tiré ! »

Dans les hautes touffes serrées du buis qui sent l'amer, du buis qu'on croit sans fleurs, un oiseau a bougé. Il a exhalé une plainte, un doux pépiement soyeux... C'est comme une âme qui se retourne sur elle-même en dormant.

Les deux amies se lèvent, rentrent dans le cloître, et M^{me} Masuy est conduite dans sa chambre.

C'est une pièce aux murailles blanchies à la chaux, simplement meublée, mais toute éclairée de lingeries d'une fraîcheur éclatante et qui sentent la lavande, étalées sur la toilette, au lit et aux fenêtres.

Un prie-Dieu est appuyé au mur, sous un crucifix et un bénitier. M^{me} Masuy s'y agenouille. Elle ne sait plus ses oraisons; cependant elle essaie une humble prière en pensant à Sœur Saint-Nicolas; une prière qui ne demande rien, mais qui remercie l'hôte qui a hébergé Manette pendant quarante-cinq ans, dans la paix de cette maison où, aujourd'hui, elle est accueillie elle-même, pour une nuit... une seule nuit...

Il fait ici un silence infini. Il semble, à la voyageuse, que la vie, devant elle, soit passée à jamais. Elle n'entend même plus le sang bruire son ordinaire et fatigant murmure dans ses oreilles. A force d'écouter, elle tombe, le front sur le prie-Dieu, comme endormie, les yeux ouverts.

Est-ce là le bonheur? Et l'a-t-elle enfin touché un instant?

* * *

Le lendemain, de grand matin, dans le parloir de la supérieure, Sœur Saint-Nicolas embrasse son amie. Elle a le bord des paupières rougi. Ses fines mains aux os fragiles paraissent étrangement brûlantes à M^{me} Masuy, quand la religieuse offre à celle-ci une petite médaille usée, en lui disant :

« Accepte-la, Rosalie. Elle ne m'a jamais quittée depuis mon entrée au couvent. N'oublie pas sœur Saint-Nicolas, et espère en Dieu... »

La supérieure ne paraît point. A M^{me} Masuy qui s'enquiert, on répond sèchement qu'elle n'est pas visible. Evidemment, la misérable a déplu à la Révérende rose et potelée.

Précédée d'une converse qui porte son sac de nuit, l'étrangère traverse le jardin. Après l'avoir suivi dans la triste mais enivrante soirée d'hier, comme le sentier paraît décoloré dans la solitude sèche de ce matin!...

Quelle douceur inconnue, elle trouva hier dans la société de son amie!... A présent, il faut donc déjà se mettre à l'oublier?

« Ne goûterai-je plus ces heures de tendresse? se demande la vieille. Là, derrière ces murailles jalouses, toutes ces âmes blanches qui se dérobent à ma vue, ne prendront-elles pas un peu de mon fardeau?... Me faut-il rejeter sur mes épaules, avant de franchir la porte du jardin, toute ma charge de misère?

« Sœur Saint-Nicolas, heureuse amie, me faut-il te quitter si vite? »

Avec de la tristesse et de l'inquiétude, il y a de l'amertume aussi dans son cœur, quand elle frôle le banc de pierre où la religieuse, hier soir, priaît en la serrant dans ses mains jointes.

« Personne ne me tiendra-t-il plus avec cette douceur?... »

Elle se penche vers le massif de buis vert, y cueille un rameau, le porte à ses lèvres. Mais

quelqu'un, qui était caché derrière le feuillage compact, se lève. C'est une religieuse, c'est Sœur Saint-Nicolas. Elle saisit les poignets de sa vieille amie, les baise à pleine bouche, et retombe à genoux sur la terre grise.

« Rosalie, Rosalie! » murmure-t-elle d'une voix ardente. « Tu as tout souffert... Ton malheur n'a d'égal que la miséricorde de Dieu. Mais je veux te dire, avant que tu me quittes, ce que j'ai appris cette nuit dans ma cellule; ce que tes pleurs ont versé dans mon cœur. Je veux te dire, aujourd'hui que tu m'as fait connaître la vie, je veux te dire que si j'avais à prononcer à nouveau mes vœux d'il y a quarante ans, je dirais non!

» Je veux que tu saches que s'il me fallait choisir entre la part de Rosalie et celle de Manette, je prendrais la tienne pour emplir mon cœur; je prendrais ta vie terrible, ta vie humaine.

» Tu m'as appris qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus grand, ni de plus saint que la vie et sa souffrance. Je t'envie d'avoir vécu, d'avoir souffert, et je te dis merci. Je suis heureuse à jamais, d'un bonheur que je n'espérais plus, et

que j'attendais sans le connaître. Je suis heureuse, grâce à toi.

» Je te bénis, chère sœur... N'oublie pas, demain, sœur Saint-Nicolas dans ta petite maison, je t'en supplie... Au nom de Dieu qui a souffert aussi, n'oublie pas... n'oublie pas Manette qui n'est pas morte... »

Elle prononce ces derniers mots d'une voix sifflante, d'une voix brûlante. La converse, qui s'est subitement retournée, revient sur ses pas vers M^{me} Masuy... Comme si elle exécutait un ordre, elle la saisit par la manche et l'entraîne...

Sœur Saint-Nicolas tend les bras vers son amie : sa tête se renverse, ses yeux se ferment, ses lèvres décolorées se contractent convulsivement, découvrant ses belles dents intactes et d'un blanc étincelant.

Et elle s'écroule sur le sol mou, derrière les buis.

* * *

Tirée en avant par la portière, M^{me} Masuy s'éloigne. A chaque pas qui la rapproche de la sortie, elle croit entendre monter, de derrière le buisson, un sanglot plus haut et plus douloureux.

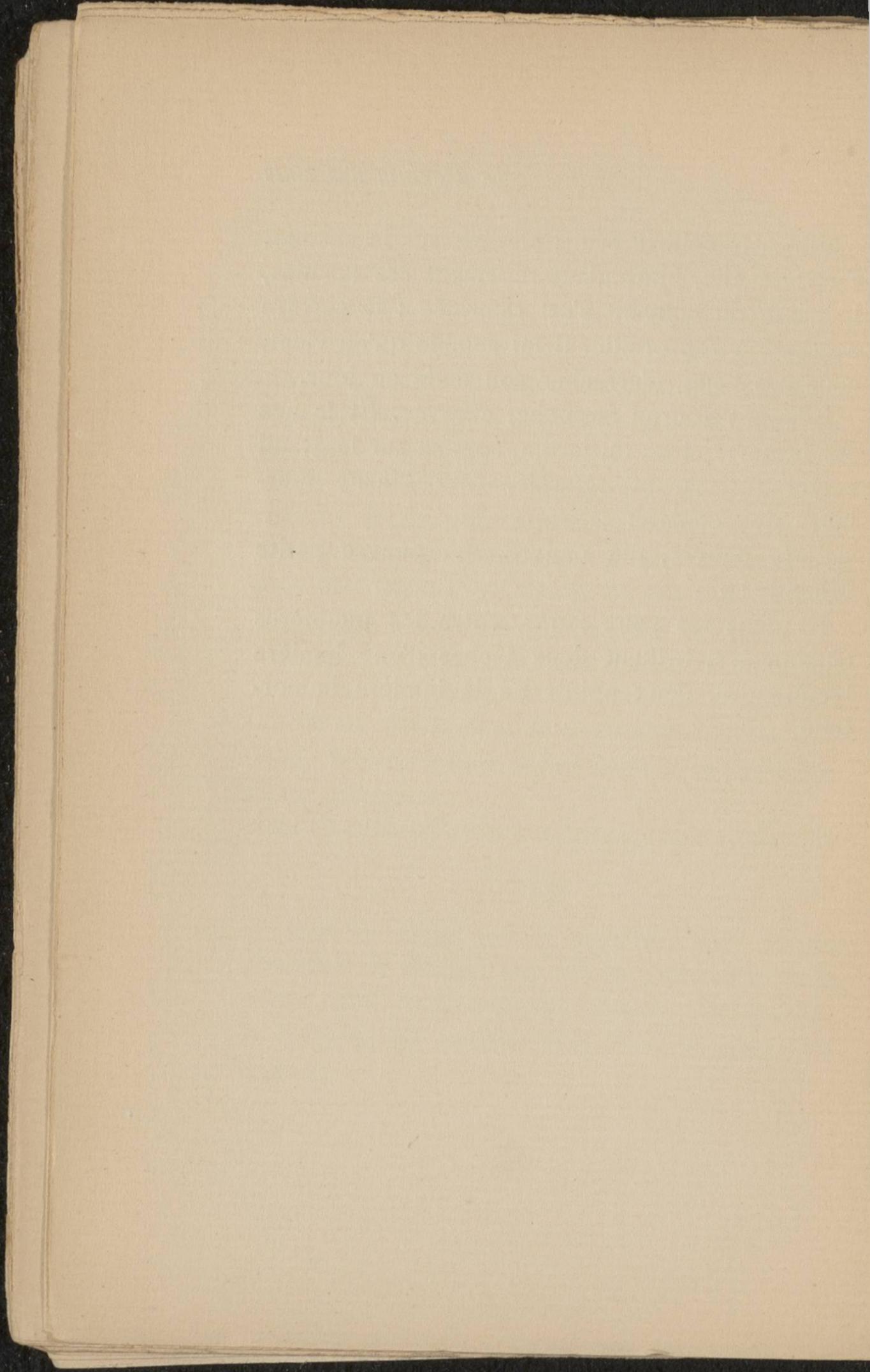
Elle a franchi le seuil; elle est sur le chemin. Derrière elle, bousculant rudement ses épaules, la porte du couvent s'est refermée : la serrure a grincé à son oreille. Il lui semble qu'on vient, sous ses yeux, d'arracher son amie au jour.

Elle se retourne farouche, effrayée. Et le nez sur la porte close du jardin, comme sur le grand secret entrevu et refermé, M^{me} Masuy murmure doucement :

« Ma pauvre, ma pauvre, ma pauvre petite Manette ! »

Et dans les yeux fanés, entre les paupières enflammées, brillent deux taches d'une lumière bleu-tendre, deux points de la lumière immortelle.





La « Bablutte »

A Mme M. Hellinckx

Une vieille dame conta.

Un jour, ma mère me dit :

« Va chercher un pain. Demande-le bien, à la boulangère, rassis et cuit sur le carreau. »

J'avais dix ans, c'était le temps du pain cher. Elle me mit dans la main un « petit franc blanc », comme elle appelait avec moi les pièces d'argent de cinquante centimes, et un « petit franc noir », autrement dit un demi-liard de bronze. Cinquante et un centimes étaient le prix, en ces années-là, d'une miche de deux livres.

J'aimais d'aller au pain. C'était à quatre heures, l'école finie. En ce moment de la journée, j'avais plaisir à sentir de tous mes sens d'enfant, dans le ciel et dans la rue, par les maisons et par les chemins, se mêler, au jour encore clair et agile, un peu de la paix lasse et heureuse du soir

prochain. Quatre heures, ce n'est pas le complet repos du soir, c'est mieux. C'est déjà la caresse de la journée qui va finir, et c'est encore le travail dans la lumière plus blonde et plus tendre.

Or, tandis que ma mère passait sur le café une dernière lampée d'eau chaude en promenant soigneusement le bec du coquemar sur les bord du « ramponeau », je courais à la boutique au pain, ravie comme, du reste, je me revois toujours par ces heures de mon enfance qui passent dans mon souvenir; ardente et bondissante, et le vent de la course relevant, sur ma nuque, ma chevelure de soleil...

A la boulangerie, je poussais la porte; et, dès le seuil de la chambre pavée de carreaux de terre cuite, nets et rouges, me montaient aux narines, jusque dans la bouche, toutes les savoureuses odeurs mêlées : la caresse tiède, un peu aigre et fine du pain frais, le picotement âcre du bois qui chauffe le four, l'amertume du sucre brûlé en caramel. Longuement, dans une application voluptueuse, je démêlais ces choses parfumées. Une à une, je les tirais des coins différents de la cage bariolée de la vieille boulangerie où elles reposaient.

La sonnette de la porte d'entrée, au bout de sa tige de fer élastique, continuait à bavarder après mon entrée comme une radoteuse qui invente sans avoir rien à dire. Bientôt, au fond de l'étroite demeure, retentissait un bruit de sabots. La boulangère, les bandeaux de cheveux noirs tordus sur les oreilles, la peau d'un blanc de cire, en vêtements courts d'étoffe sombre, paraissait, souriant de ses larges yeux profonds et alanguis d'une vague tristesse.

Et je chantais ma petite chanson bien sage :

« Un pain de deux livres, s'il vous plaît, Madame. Un rassis, cuit sur le carreau !

— Eh ! Je connais d'avance ta commission, ma « tiote »... Je vais te choisir le plus beau de l'armoire.

— Bien rassis, Madame, ma mère l'a dit.

— Tu l'auras comme elle veut.

— Voilà... Petit franc blanc et petit franc noir.

— Cinquante et un centimes, le compte y est... A revoir, ma « tiote ».

— A revoir, Madame. »

La masse ronde du pain craquant entre les bras, je repartais tout en grignotant, au long du

chemin, les bribes de croûtes que j'arrachais aux baisures, ces plaies à vif des miches... C'était bien bon... Et ensuite venait le goûter, le repas de quatre heures, quelque chose, dans mes souvenirs, de doux, couleur brun clair du café au lait.

* * *

Cependant parfois, hélas, dans la boulangerie, ce n'était pas le claquement menu des sabots de la boulangère que ma sonnerie faisait lever. J'entends encore le pas lent, mesuré, irréfutable qui s'approchait du fond la maison pour me servir, à certains jours.

« Ah ! c'est le boulanger ! » me disais-je tout de suite avec angoisse. Et je tremblais de peur quand paraissait, en se courbant pour passer sous le chambranle de la porte de l'allée, le haut vieillard maigre. Sa barbe grise, coupée carrée, était collée sur sa poitrine, tant il tenait droites et raides la nuque et les épaules. Ses lèvres hérissaient sa moustache, et la contraction de ses sourcils dressait, au-dessus de ses yeux perçants et impitoyables, un emmêlement de poils qui me faisaient penser à des broussailles

de ronces dans les campagnes gelées de l'hiver. Son toupet de cheveux se tordait comme une perpétuelle flamme de colère sur sa haute tête de cheval. Un vaste tablier de toile bleue, blanchi de pâte et de farine, lui montait des pieds jusqu'au cou en l'engainant aussi étroitement que l'écorce d'un tronc d'arbre.

Or, j'étais déjà torturée à l'idée que le boulanger remarquait aussi, sans aucun doute, que je voyais son accoutrement sale; que je voyais ses pieds nus dans ses galoches à semelles de bois; ses bras velus où les muscles étaient serrés en petits paquets mobiles et contournés à la façon des torons d'une corde... Je devinais qu'il devait me haïr de le surprendre en cette contenance et de l'examiner aussi curieusement... Mais quelle que fût, chaque fois, ma résolution, pour le gain de n'importe quelle récompense, ou dans la crainte de n'importe quel châtiment, je n'aurais pu empêcher mes regards de courir sur toute l'horrible personne du boulanger; de grimper, comme de petites bêtes sauvages, de ses sabots à ses cheveux; de fouiller, gratter, mordre, ainsi que pour raviver chacun de ses traits.

L'homme retenait sur lui mes yeux aussi inquiets que des rats pris au piège. Et par la lenteur calculée de ses mouvements, il semblait vouloir prolonger mon supplice.

« Un pain rassis, bien cuit sur le carreau, boulanger... », demandais-je en tremblant et mordant mes poings crispés.

Et lui, devant son armoire, se retournant d'une pièce vers moi, pointant ses deux prunelles, telles deux braises, dans mes yeux :

« Héléà !... Tous mes pains ne sont-ils pas à vendre ? »

Et je pensais :

« Oui, oui... Qu'il me donne donc vite le pain qu'il veut... Vite, pour l'amour de Dieu... Vite, vite, n'importe lequel ! »

Raidissant le bras, au bout de deux doigts, je tendais : « Tenez... tenez... » le prix du pain, pour qu'il saisît au plus tôt ma monnaie et que je pusse me sauver...

Mais lui, non, il s'arrêtait; de parti pris, il retardait ses mouvements... Long visage, long cou, longue barbe, longues jambes, longs bras traînaient chaque geste comme dégoûtés d'eux-mêmes et près de se disloquer. Enfin, il prenait

mon argent; je me jetais sur mon pain. Mais, non... Pas encore... La miche sous une aisselle, il allait, au jour de la fenêtre, tourner les deux pièces sous ses yeux, à la longueur extrême de ses bras.

« Je n'ai pas mes lunettes. Est-ce de bon argent au moins? Est-ce juste? Est-ce juste? » répétait-il en me regardant fixement, sans doute pour me faire tomber morte de peur à ses pieds... Je ne savais ce que signifiait, dans sa bouche, ce mot qu'il me jetais à chaque emplette, tranchant et menaçant, comme si ma mère eût fait le serment de lui envoyer chaque fois de fausse monnaie pour le ruiner. Enfin, à regret, il prononçait :

« Tout de même, c'est juste ! »

Alors seulement, avec un dernier coup d'œil colère, une grimace de déplaisir, il lâchait le pain. Je le saisissais, griffant la croûte, ainsi qu'un chien qui bondit vers un morceau qu'on lui tend de trop haut. Je me sauvais plus morte que vive, le cœur serré d'angoisse, des larmes de rage piquant aux cils.

* * *

Or, la boulangère étalait tous les samedis,

sur une petite table carrée aux pieds peints en vert et recouverte d'une toile cirée brune à dessins (dont je sais encore que c'étaient de petits anneaux jaunes entrelacés) cinq ou six assiettes de bonbons fabriqués sur son poêle pour amuser la gourmandise des enfants, aux longues après-midi en beaux habits de dimanche. Des « bablutttes » de cassonade légèrement beurrée et salée; des plaques de mélasse durcie coulées sur des cartes à jouer aux bords retroussés; enfin, des boules parfumées à l'anis, de sucre longuement brassé et étiré. Toutes humbles babioles de bouches pauvres et avides; délices fraîches et brillantes; innocentes gourmandises pleines de promesses de bonheur, et dont la vue faisait couler des flots de salive entre mes dents, dès que mes yeux tombaient sur la table.

Un samedi, j'entre à la boutique pour quérir le pain, mes deux pièces ordinaires de monnaie à la main. Interminablement, la sonnette dindrelaine dans la chambre vide, cependant que, balançant un sabot puis l'autre, j'attends qu'on vienne au bruit.

Tout à coup, poussée par je ne sais quel

instinct de gourmandise, je me retourne et aperçois, dans le jour brillant de la fenêtre, la merveilleuse table de sucreries que je n'avais pas distinguée en entrant.

Que se passa-t-il en moi?... Il est certain que, dans le même infini et terrible instant, je vis les friandises, j'allongeai la main, je saisis une « bablutte ». On me dirait que ce furent mes yeux qui volèrent que je le croirais. On me dirait que ce furent ma bouche, ma langue, mes joues, toute la peau de mon corps avide qui goûte et savoure, qui se jetèrent sur la sucrerie — que je le croirais... Et encore, non, cela ne voudrait rien dire, puisque, à la vérité, tout naturellement j'étais devenue ce sucre luisant lui-même dès l'instant où je l'avais vu, et puisque le sucre était devenu une nouvelle vie en ma vie, dans l'immense seconde de délice où, les yeux clos, hors du monde, je fermai la bouche et le suçai. Où finit mon désir tout pur et innocent, venu de l'ardeur naïve de mes sens, de mon sang; où commença mon crime? En quel instant fus-je voleuse?...

Cependant, dans la boulangerie, j'ouvre les paupières; je sors de la contemplation inté-

rieure du sucre délicieux fondant dans ma salive. Et que vois-je?... Le boulanger!... Le boulanger est debout devant moi... Est-il tombé ici par la cheminée? Est-il entré, pour me surprendre, à pas de loup, portant ses sabots à la main? Ou simplement, dans mon ivresse, ne l'ai-je pas entendu s'approcher à l'ordinaire, du fond de la maison?

Il est là, qui tient fixés sur moi des yeux fulminants, des yeux de catastrophe, des yeux dont l'expression de haine, de mépris, me fait encore pâlir aujourd'hui... Eh bien?... Vais-je m'évanouir? Et je m'écrie en mon âme :

« Bon Dieu, bon Dieu, ne m'abandonnes pas!... »

J'ose dire que si jamais, enfant, j'ai aimé Dieu, c'est pour avoir senti, en ce moment le plus terrible de ma vie, une aide merveilleuse se soulever au-dessus de moi-même, quand je pensais tomber morte aux pieds du marchand qui m'avait vue voler.

* * *

Eh bien non! Oh! cher bon Dieu, je ne tombai point morte! Je regardai le boulanger droit dans les yeux et lui dis :

« Je me suis servie moi-même d'une boule d'un demi-liard. Voici ! »

Et je lui tendis le « petit franc noir », le centime de bronze que je tenais serré dans ma paume moite encore de cette angoisse d'où mon âme, à présent, était triomphalement évadée !

Le boulanger, les lèvres pincées, prit la pièce. Mais tout à coup, sans me quitter des yeux, voilà qu'il crie, d'une voix tonnante, d'une voix brisante, qui éclata avec un bruit de roche qui se fracasse.

« Ah ! Ah ! Ah !... On a donc des centimes à dépenser en bablutes, à cette heure?... Ah ! Ah ! Ah ! »

Puis, au bout d'un instant, sans cesser de m'enfoncer ses regards jusque dans le cœur :

« Et maintenant, voyons, que vous faut-il encore ? »

Pinçant la bouche, les coins de ses lèvres relevés, le nez perdu dans les poils de sa moustache, il me posa à nouveau la question :

« Que vous faut-il encore ? »

Je l'entendis et mes jambes se mirent à trembler. J'eus le sentiment que le drame que je

croyais avoir dépassé était, pour moi, renoué.

« Et maintenant, voyons, que vous faut-il encore?... »

Je reculai d'un pas. Je devais être livide. Je saisis dans les yeux de mon bourreau, durant un instant, le reflet de l'effroi qui m'anéantissait. Je vis, avec épouvante, qu'il avait peur de ce qu'il faisait...

Je me débattais, je me sentais poussée au bord de l'abîme qu'avaient creusé ses paroles. Je voulais retarder, de tout ce qui me restait de force, l'instant toujours plus proche de la chute que j'entrevois.

« Un pain de deux livres, murmurai-je enfin, d'un souffle de voix. Et mécaniquement, j'achevai ma ritournelle :

» Un rassis, cuit sur le carreau... disais-je, comme j'aurais demandé grâce; comme j'aurais dit : Pitié boulanger !

— L'argent ! » fit l'homme, agitant un pain dans la main, telle une pierre dont il se fût disposé à m'assommer.

Je tendis mon « petit franc blanc ».

« Eh bien ? s'écria le boulanger en relevant, jusqu'à hauteur de ses cheveux, ses sourcils

emmêlés. Eh bien? Il vous manque un demi-liard! Votre compte n'est pas juste! Halte-là!... »

Pas juste... Le compte n'est pas juste... Ah! Je savais donc exactement, à présent, ce que que signifiait, dans la bouche du boulanger, ce mot « juste », dont, jusqu'alors, j'avais en vain essayé de saisir le sens.

« Juste! » Cela voulait dire dans sa bouche : Tu n'aimes pas les bablutes; tu n'as pas volé de bablutte ! Et « pas juste » : Tu aimes les bablutes noires et rouges et tu en as volé une dans l'assiette du milieu, sur la table!... Mais je me gardai bien de laisser voir que j'avais compris.

« Pas juste? répondis-je d'un ton niais. Non?... Tiens, tiens?... Ce n'est pas juste?... Je le dirai à ma mère, tout à l'heure, dà! »

Et j'avancais les deux mains vers le pain doré tout luisant du côté de la croûte bombée, du côté piqueté de braisettes noires par la platine; ce pain que j'aurais payé de mon sang en ce moment.

« Hèlà! cria l'homme en relevant la miche du geste dont il l'aurait défendue des crocs

d'un matin. Hèlà ! M'entendez-vous ? Je vous dis que le compte n'est pas juste !... Allez d'abord quérir la « gigue » qui manque ; et ensuite vous aurez le pain. »

Il me poussa sur le seuil de la boutique, et vacillante, sans plus rien voir ni entendre, je me traînai jusqu'à la maison.

* * *

« Le boulanger dit qu'il faut encore un centime pour le pain, dis-je à ma mère.

— Il ment ! cria-t-elle tout d'abord. Le pain aujourd'hui est au prix d'hier. Il n'aurait pas haussé sans que je l'apprenne... »

Mais sans doute, la pâleur de ma mine défaite venait de frapper ma bonne mère.

Elle recula d'un pas pour me considérer des pieds à la tête. Sous le clair et doux regard qui m'interrogeait, inquiet de m'aider, j'allais lui révéler ma méchante action de la boulangerie, quand la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas et parut, sur le seuil, le boulanger, tête nue, les bras troussés, mon pain à la main.

Sans doute il avait entendu les paroles de ma mère, car il s'écria :

« C'est votre fille qui ment, voisine ! Je l'ai attrapée volant une bablutte dans l'assiette. Elle n'a point osé faire autrement, alors, que de me la payer ; mais, bien sûr, c'est avec la « gigue » de votre pain ! Oh ! petite malheureuse, » acheva-t-il d'un ton de voix terrible en tournant vers moi ses grands yeux gris, et secouant de haut en bas sa longue tête.

« Voilà ce qu'il faut que vous sachiez, voisine ! Car m'est d'avis que la justice doit se montrer à tous, même aux plus petits. M'est d'avis qu'il faut, au plus tôt, leur apprendre à être honnêtes et justes. »

Ah !... Il me semblait entendre sonner à mes oreilles les trompettes du jugement dernier ; voir les glaives du châtiment tournoyer leurs roues de feu devant mes yeux.

Sous le coup de l'émotion, je tombai sur une chaise. Ma mère se précipita à mon secours.

Ma tête ballottait d'une épaule à l'autre ; rien autour de moi n'avait plus odeur ni couleur. Seul mon sang chantait tristement, dans mes oreilles vides, une complainte désespérée tandis que le mot : « Juste, juste, juste », mille coups

répété, battait son coin dans ma cervelle.

Ma mère debout devant moi, une main sur mon épaule, me regarda longuement. Enfin elle tira, de sa bourse de toile bleue, une piécette de cuivre.

« Tenez, boulanger, prononça-t-elle avec un accent d'une tristesse que je sentais infinie, et détachant une à une les syllabes comme elle aurait détaché chacun de ses pas sur un sol où elle aurait eu peur de tomber. Pardonnez-lui... ce n'est qu'une petite fille, boulanger !

— Voilà le pain ! dit l'homme... Merci, le compte est juste... Un conseil, voisine ; veillez sur elle... Vous savez, les enfants voleurs ne promettent rien de bon... »

A ces mots, ma mère s'assit et se tournant vers moi, elle se mit à pleurer.

« Tu vois, me dit-elle, ce que ta gaminerie me force d'entendre de la bouche du boulanger. »

Et la pauvre femme, baissant la tête, tordait un coin de son tablier, en crispant les mains d'une façon qui me faisait souffrir.

Je courus sur le carreau me mettre à genoux devant elle. Une reconnaissance, une joie, une espérance sans nom me dilataient le cœur. Parce

que ma mère ne m'avait pas battue devant l'étranger, j'aurais voulu, pour lui montrer mon adoration, être un grain du sable blanc où ses sabots criaient.

« Maman, petite maman chérie, dis-je en joignant les mains, pardon ! pardon ! Jamais plus, jamais plus, je ne toucherai à ce qui n'est pas à moi... »

A l'instant, je lus dans ses yeux qu'elle acceptait ma parole, qu'elle croyait en mon serment.

Mais l'homme maigre était toujours debout à nos côtés. Un vague sourire détendant sa bouche, faisait un trou entre les poils gris de sa barbe carrée. Devant lui, ma mère me releva, me serra dans ses bras. Avec ravissement, je sentais à la pression de ses lèvres sur mon front, à la caresse de ses mains sur ma tête, que j'étais pardonnée.

« Petite », dit-elle alors d'un accent qui était doux à mon cœur autant qu'un chant d'oiseau après l'orage, « à présent, demande pardon au boulanger. »

Je me tournai docilement vers l'homme, j'ouvris la bouche pour obéir à l'ordre de ma mère,

quand un spasme soudain m'étrangla, une force invincible me raidit de la tête aux pieds. Ma nuque se plia en arrière et je criai, en frappant du pied :

« A lui, jamais!... La voilà, sa boule de sucre! »

Et crachant ce qui restait du caramel rouge, volé et maintenant payé, je le brisai sur le carreau, en miettes; et me sauvai à l'étage, par l'escalier du fond de la maison.

* * *

Cependant, mon malheur n'était pas révolu. La « bablutte » volée n'avait pas fini de me torturer. Il appartenait au boulanger de tenir soulevés au-dessus de moi, durant des jours et des jours, l'humiliation et le malheur d'un geste de ma gourmandise; de même que demeura allumée en mon âme, par la suite de toute ma vie, la flamme de la révolte contre la cruauté de tant de gens soi disant honnêtes, contre la méchanceté de tant de vertus à vingt karats!

Pour faire mes « Pâques », je suivais les leçons de catéchisme. Je sus bientôt par cœur le livre d'un bout à l'autre, à commencer n'im-

porte comment, et M. le Curé répétait souvent, en passant la main sur ma tête, que je ferais une bonne et gentille « pâquette », c'est-à-dire, en notre patois, une bonne communiant. Dans les dernières semaines de notre instruction, M. le Curé annonça, un jour, que le moment était venu où il allait procéder à notre confession, pour nous permettre d'entrer dans cette vie chrétienne dont la sainte communion ouvrirait bientôt, pour nous, toutes grandes, les portes d'or.

Il me fallut donc révéler, au tribunal de la pénitence, mon vol de la boulangerie. En m'accusant du larcin, je dus émouvoir le vieux prêtre par l'expression de mon repentir, car au lieu de me faire de ces longues réprimandes où je savais déjà qu'il excellait, et qui se terminaient toujours par un nombre considérable d'*Ave* et de *Pater* à réciter :

« Ecoute, mon enfant, me dit-il, le boulanger est brave homme, malgré sa sévérité. Tu iras lui demander le pardon qu'il ne t'a pas encore donné. C'est toute la pénitence que je t'impose pour laver ton péché... »

Bien certainement M. le Curé ne mettait au-

cune malice dans ces derniers mots : « C'est toute la pénitence que je t'impose ! »

Il ne se figurait pas le supplice qu'il infligeait à son élève, en l'envoyant implorer le pardon du boulanger. Cependant, dans mon imagination ardente, cet ordre fit l'effet d'une catastrophe. Je me retirai en larmes du confessionnal.

Aujourd'hui, que bien des années ont passé déjà sur ma petite jeunesse, je ne pense jamais sans douleur à cette bablutte dérobée. Et la nuit, il m'arrive encore de m'éveiller quelquefois en sursaut, suante d'angoisse, pour avoir revécu en rêve cette heure atroce, cette seule heure brouillée de mon enfance.

Je rentrai de l'église, et ma mère à qui je contai la décision de M. le curé, me répondit :
« Allons-y ensemble, ma petite, puisqu'il le faut ! »

* * *

La voilà qui se donne un coup de peigne, revêt un tablier propre, rabat sur ses poignets les manches de son caraco. Elle me prend par la main et nous sortons. Elle marche vite, la tête baissée, la bouche serrée sans sonner mot. Je doit courir pour la suivre.

Nous pénétrons dans la boutique. Au signal de la sonnerie, la pâle boulangère aux yeux mornes dans ses joues de cire, apparaît et demande ce qu'il y a pour notre service.

« Excusez-moi, voisine, lui répond ma mère, me tenant toujours par la main, c'est au boulanger que je voudrais parler.

— Josse Quinet! » crie la femme en reculant de quelques pas vers le fond de l'allée.

Josse Quinet, le boulanger, approche et nous reconnaît. Il tient ses mains, mouillées de levain, levées devant sa poitrine, les doigts écartés; et moi, je me figure déjà que c'est par dédain, par dégoût de nous toucher, tant il me semble lire d'amertume maussade dans l'expression de son visage.

« Qu'y a-t-il? demande-t-il rudement à sa femme?

— Boulanger, lui répond ma mère, M. le curé envoie notre « tiote » vous demander pardon pour la petite affaire que vous savez...

— Quelle petite affaire? questionne le boulanger, comme s'il ne voulait pas accepter la gentillesse que ma mère mettait déjà dans son accent.

— La petite affaire de la boule de sucre qu'elle avait prise, vous savez bien...

— Ah ! ah ! Et vous appelez cela une petite affaire, voisine?... Apprenez, voisine, qu'un vol si minime qu'il paraisse, n'est jamais une petite affaire !

— Enfin, l'enfant vient vous demander pardon, reprit ma mère d'une voix subitement aiguë que je ne lui connaissais point.

— Qu'elle me le demande donc ! » fait l'homme en daignant abaisser les yeux vers ma personne.

Immuable, ahurie, mes regards vont d'un visage à l'autre ; je ne sais au juste ce que le boulanger veut de moi.

« Demande pardon au boulanger, me dit alors ma mère. »

Et je répète bien sérieusement :

« Boulanger, je vous demande pardon.

— Je te pardonne, répond l'homme. Mais tu as mis bien du temps à venir solliciter ta rémission... Et je n'espère pas grand chose d'un repentir qui a demeuré si longtemps pour se montrer.

— Assez ! crie à ces mots ma mère. Assez ! boulanger, sache qu'une âme d'enfant est aussi une âme de Dieu. Et ce n'est pas dans le poil

gris tout seul des vieilles barbes, que l'honnêteté habite !

— Allez tout de même répéter à votre curé ce que je vous ai dit ! » réplique-t-il tout froidement. Et tournant sa haute taille, il disparaît à grandes enjambées.

Ma mère le regarde un instant s'éloigner, ses lèvres tremblent, elle va crier quelque terrible mot de colère quand ses regards tombent sur la boulangère. La pauvre femme, les mains jointes, lève vers elle, en une expression de supplication si désespérée, un visage de si profonde douleur, des yeux de prisonnier si complètement anéanti, que ma mère recule d'un pas. Que voit-elle dans l'âme de la pauvre boulangère?... Je ne sais... Je devine... Tout à coup les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre, et elles se mettent à pleurer.

* * *

Moins d'un an après la scène de mon pardon et mes Pâques faites, un soir, tandis que nous soupions, quelqu'un entra et annonça que le boulanger venait de mourir.

« Qu'as-tu donc ? me demanda ma mère, con-

statant l'agitation extraordinaire qui me secouait à cette nouvelle...

— Moi, rien du tout!... » répondis-je, fermant les yeux, bouchant mes oreilles, descendant, comme dans une citerne, au fond de l'émotion délicieuse qui s'était emparée de moi.

Si je mentais, c'est que je n'aurais osé dire ce que je pensais, ce qu'en moi-même, dans le silence de mon cœur, avec épouvante et ravissement, j'entendais résonner en même temps que ces mots :

« Le boulanger est mort!... Le boulanger est mort!... »

Le repas terminé, sous un prétexte quelconque, je me faufilai de la chambre, sortis de la maison; toujours en cachette, rasant les murs, je me dirigeai vers la boulangerie, nu-tête, marchant sur mes pieds de bas, mes sabots à la main.

« Est-ce que c'est vrai? Est-ce que c'est vrai? » me répétais-je. Mais oui, la nouvelle qu'on était venu nous porter devait être exacte. Du fond de la rue, je vis tout de suite qu'il devait s'être passé quelque chose de grave dans la maison de Josse Quinet, car la fenêtre y était

fermée, le volet attaché à la porte vitrée, toute la boutique plongée dans l'obscurité. Seule, à l'étage, une petite lueur clignotait à une fenêtre derrière la toile du store baissé.

« Ah!... toute la boulangerie est morte! » cria triomphalement mon cœur avant que je pusse l'en empêcher.

Redoublant de vitesse, je me mis à courir vers la maison close. Ce n'étaient pas mes jambes qui me portaient, mais une force invincible, quelque chose de rouge qui battait en moi, quelque chose de violent et de terrible qui me brûlait, qui riait, qui chantait. D'un bond sauvage, je franchis les marches de l'escalier de vieilles pierres polies comme du marbre et qui avaient toujours été si douces à mes pas d'enfant. Montant au seuil de la boulangerie, je me mis à rire en voyant la poignée de cuivre luisant à la serrure où je ne venais point toucher cette fois. Et me collant, des pieds au front, à la porte fermée, je commençai à frapper des deux poings, et à coups de sabots redoublés, les planches du volet. Le bruit terrible emplissait mes oreilles, ma tête, la rue, le monde entier. Et je frappais, je frappais.

Enfin, je criai par le trou de la serrure dans la boutique :

« Ah! Ah!... Boulanger! Boulanger, tu es mort!... Tu es mort! »

Et faisant demi-tour, je rentrai, toujours courant, à la maison, l'âme ravie, enivrée, folle de la plus violente joie que j'eusse jamais goûtée.

Ah! que cette soirée de rage et de vengeance est lointaine!... Ce premier orage où je me sentis vivre et souffrir, passé depuis combien d'années?... Qu'importe, il m'émeut encore!

* * *

La vieille dame conta...

Et dans le profond jardin calme et regorgeant où nous étions assis sous les arbres aux feuilles tièdes d'été, devant les pelouses d'un vert bleu, ses yeux brillaient au souvenir — fleur éclatante sortie de son cœur — de cette minute de son passé ardente et dure.



Le Présent de la Mort

A Mme Georges Eekhoud

Bouguin, à quatre-vingt-quatre ans, était encore d'une stature colossale. Son crâne chauve et bossué; son grand nez crochu; son menton taillé comme d'un seul coup de hache dans la mâchoire; ses yeux durs étincelant dans les broussailles de ses sourcils neigeux; ses oreilles pointues d'où pendaient des flocons de poils; ses larges joues labourées de rides épaisses et embrouillées, représentaient quelque'une de ces frustes têtes d'apôtre tirées de la pierre par le maillet et le ciseau d'un tailleur d'images du vieux temps, et qu'on retrouve, parmi les herbes grasses des ruines, roulant la stupide et inutile énergie de leur expression sous la semelle des passants.

Cet ancien machiniste des chemins de fer, mis à la retraite depuis plus de vingt ans, avait con-

servé de son métier une façon formidable de fixer droit devant lui des yeux démesurés que semblaient affoler de continuelles visions de catastrophe. Assis sur sa chaise de paille, lisant la gazette devant le poêle, on le surprenait parfois le visage crispé, les mâchoires serrées, projetant cette même terrible grimace de la lippe que, trente ou quarante ans auparavant, il brûlait de son souffle fiévreux quand il lançait sa locomotive, à quatre-vingts kilomètres à l'heure, dans le brouillard d'hiver.

Tout de son âme semblait tendu, efforcé douloureusement vers un ennemi qu'il voulût assaillir. En réalité, ce vieillard effrayant demeurerait convulsé par une passion atroce : il était jaloux de sa femme...

La pauvre Trinette Bouguin, depuis que ses enfants et petits-enfants mariés l'avaient oubliée, s'était peu à peu courbée du dos comme si ses os eussent voulu ne plus lui laisser voir que la terre où elle allait rentrer. L'octogénaire marchait ployée en deux en une continuelle et douloureuse salutation. Sur ses joues ratatinées, pas plus larges que deux pommes figottées, la pâle lueur d'un jour de cave, reflet d'une vie

très lointaine, semblait seule reluire. Ses yeux ronds, à l'iris d'un gris de moisissure, larmoyaient entre ses paupières enflammées. Sa lèvre inférieure tombait jusqu'à son menton en lui donnant une expression de tristesse sans espoir.

Sa voix n'était qu'un chevrottement inarticulé, une suite de petits cris de bête. Depuis longtemps qu'elle ne pensait plus avec des mots, elle avait laissé de s'expliquer au moyen de paroles. Mais les plis sans cesse en mouvement de son visage, les houppes toujours bougeantes de ses orbites, les rides de son front montant et s'abaissant sous la filasse de ses cheveux verdâtres suffisaient à exprimer, avec l'intensité du discours le plus pathétique, ce qu'un cœur de femme peut avoir retenu à la longue de souffrance et d'ennui, d'effroi et d'inquiétudes.

Voilà vingt ans, quand elle croyait avoir atteint avec Bouguin ce tournant de la vie où les musiques de l'âme décroissent, où les désirs du cœur s'effacent, où toutes les illusions l'une après l'autre s'éteignent comme les lampions d'une fête après minuit; quand elle se figurait toucher cette époque plus attendue qu'on ne croit communément des femmes, où, petites

vieilles souriant au passé décidément révolu, elles se coucheront en rond pour la fin de leurs jours dans leur ménage minuscule; à plus de soixante ans, et laide, et chétive : elle s'était tout à coup sentie meurtrir sous les convulsions d'une jalousie aussi inattendue, qu'effrayante de son mari.

Bouguin, dans sa retraite, devenu subitement inquiet et sombre, avait d'abord interdit aucune sortie à Trinette et confisqué ses souliers. Le matin, dès neuf heures, il l'enfermait dans sa chambre; et la clef dans la poche, courait lui-même aux boutiques voisines faire les emplettes domestiques. Chaque fois, il revenait en cachette, gravissait l'escalier à pieds déchaux; en coup de vent ouvrait la porte de l'appartement pour surprendre Trinette, Trinette qui, tremblante quoique prévenue du manège journalier, attendait le retour du jaloux, assise les pantoufles sur la baguette du poêle, les mains sur les genoux, les regards perdus, dans la position d'une écolière qui compte déjà les coups d'un maître brutal. Ainsi enchaînée dans la plus étroite tyrannie, la vieille, sans un mot de révolte, le dos courbé sous l'œil rond du vieillard, obéissait en che-

vrotant ses piaulements de bestiole en cage.

* * *

Le couple occupait, à un premier étage d'une triste rue de faubourg, deux pièces dont l'une servait de cuisine et l'autre de chambre à coucher. On n'aurait d'ailleurs pu dire pourquoi on les distinguait ainsi, puisqu'un matelas maculé montrait, sous la table chargée de vaisselle sale, la crasse des draps de lit roulés en tuyaux; puisque la caisse à pommes de terre et le sac à charbon se dressaient devant l'armoire à linge.

Une poussière épaisse d'un doigt couvrait les murs et les plafonds, floconnait sur quatre de ces vues de Suisse et d'Italie qui se trouvent encadrées et collées aux maisons des petits bourgeois aux mêmes places, pour toujours. L'abat-jour de la lampe de porcelaine demeurait bourré de toiles d'araignées; la pendule de zinc doré renversée les pieds en l'air. Des légumes pourrissaient dans des vases qui jadis avaient eu des prétentions au titre de vide-poches, et des épis de millet à l'usage des canaris se dressaient en bottes dans l'aiguière du lavabo. En tas, des

loques souillées jonchaient le plancher, parmi des détritrus de cuisine et les cendres du foyer. Bouguin déclarait en jurant qu'il avait des raisons pour que le ménage demeurât en cet état.

Il y faisait laid et puait. Par les stores obstinément baissés sur les fenêtres, sous les rideaux tirés à demeure, il ne pénétrait dans cet intérieur qu'un jour gris de prison : aucune lumière fraîche, jamais un éclair de la jeunesse naïve du ciel bleu !

* * *

Seules, dans un coin de la chambre, les notes surettes d'un serin de Saxe en cage laissaient encore un peu d'espoir dans la vie des sons et des couleurs. Et puis, Pouce.

C'était un chat au pelage d'un gris bronzé largement strié de noir. Ses yeux de phosphore avaient la couleur d'amande fraîche. Ses formes amples, riches et dodues parcouraient cet antre de la sénilité et de l'ignominie avec une majesté silencieuse et pleine de grâce. Et il semblait y avoir du mépris pour les créatures de ce taudis dans la façon dont il posait à terre les

pelotes délicates de ses pattes, et dans la gravité attentive dont il cherchait sur le plancher ignoble, comme au gué d'un ruisseau, des places nettes où marcher.

Bouguin, le sentait-il? Quand le chat aux reins souples passait en ondulant devant ses yeux, il serrait les mâchoires; et une expression de haine atroce dardait subitement dans son regard. Tel qu'un fou, avec un juron, il lançait son pied vers la bête, ainsi que s'il eût espéré la blesser à quelque distance que ce fût; ou il envoyait vers elle à toute volée le premier objet qui lui tombait sous la main, sa cuiller ou la croûte de pain qu'il mangeait; un morceau de charbon ou le pot aux allumettes.

Elégant et rapide, si Pouce esquivait ces brutalités, le vieillard entraît dans des rages folles. Il bouleversait les meubles; plongeait, des heures durant, dans les coins sombres, sous les armoires et les paquets de loques, le tisonnier ou le manche à balai, à la recherche de son ennemi qui, bien au chaud sous la jupe de Trine, secrètement caressé, dormait.

Pour la pauvre femme, son chat était son petit enfant, une chose douce acceptant ses

soins, une créature vivante qui la laissait vivre elle-même.

« Alors? C'est donc ce galeux qui est maître ici? » criait Bouguin quand il découvrait la bête. « Je le tuerai, coquine! Et prends garde que je ne te tue toi-même, un jour prochain. J'en ai assez de vos mauvais tours. Cette charogne va y passer, et tous tes amants avec elle! »

* * *

Une nuit, Bouguin se lève brusquement et saisissant un seau d'eau qu'il avait préparé dès le soir, il le lance sous le lit, en éclatant d'un rire terrible et hurlant :

« Hors d'ici, voyou!... Hors d'ici, chena-pan!... »

Son idée fixe était qu'on faisait la cour à sa femme. Il le savait pertinemment, et tous les jours trouvait des preuves nouvelles du crime.

« D'ailleurs, disait-il à Trinette, ne fais-tu pas tout de ton côté pour attirer les hommes, vieille prostituée? »

Un matin, on sonne à la porte de la rue et la vieille descend à l'appel du timbre. Bouguin

se glisse au balcon extérieur dominant le trottoir. Devant l'huis, il avise un jeune homme à casquette galonnée qui attend qu'on lui ouvre.

Plus de doute, c'en est un ! C'est encore un amant de Trine !... Enfin, il tient donc les complices !

S'armant des pincettes du foyer, à pas de loup, il s'approche et sans un mot, assène un coup terrible de la masse de fer dans le dos de sa femme qui tombe renversée d'une pièce sous le choc. Il s'élançe alors sur le visiteur. Mais celui-ci agile, se défend sous les rugissements du vieillard ivre de fureur, appelle au secours. On accourt, on immobilise le Bouguin qui continue de crier :

« Je les ai surpris... Ici, dans ma maison !... »

Il faut une heure pour lui faire admettre que ce jeune homme est un employé de la Compagnie des Eaux; qu'il entre de droit dans les maisons; que c'est au compteur, pendu dans la cave qu'il en veut et non aux quatre-vingts ans de sa femme.

Trinette cependant sans un cri, sans un mot, s'est hissée à quatre pattes au haut des esca-

liers. La voici déjà qui court de toutes ses petites jambes par les deux chambres quand le vieillard y rentre. Elle ne se défend d'aucun reproche sous le flot d'injures qui recommence. Elle ne songe pas à s'éloigner du brutal... En essuyant du dos de la main les filets de sang qu'elle crache sans même le voir, on dirait qu'elle s'offre encore aux coups de son mari :

« N'est-ce pas ? » reprend Bouguin. « Avoue que c'était lui ? »

— Qu'est-ce qu'il dit?... » se demande obscurément Trinette.

Mais elle n'en sait rien. Il crie ? Il frappe?... Aïe !... Houp !... Elle se laisse tomber à terre, elle fuit se cacher à quatre pattes — comme son ami le chat... Bouguin est notre maître, pense Trinette. Et, quelques minutes après :

« Bouguin ! » crie-t-elle de la voix douce dont on appelle un petit enfant... « A la soupe, à la soupe ! »

— Sale vieille », répond l'homme, « je t'attraperai bien. Je vous aurai tous les deux... »

— Bouguin, veux-tu du mince ou de l'épais?... » demande tranquillement Trine en mêlant le potage dans la casserole... Les méchancetés que

profère Bouguin empêchent-elles qu'il ait droit au meilleur ?

* * *

La vieille est au balcon respirant l'air tiède d'un soir d'automne. Elle regarde dans la rue passer les formes, elle écoute les bruits. Tout cela qu'elle ne comprend plus, excite cependant encore en elle un peu de vie.

Bouguin l'aperçoit. Vengeance ! Encore une fois, il sait ce qu'elle fait là. Il sait qui elle attend. Il s'approche, ferme sans bruit la porte vitrée du balcon et va se coucher.

Trine veut rentrer dans la chambre; elle frappe à la vitre, pousse le ventail, appelle... Bouguin ne répond point. La nuit se passe. Au matin, des voisins, de leurs fenêtres, avisent la petite vieille allongée sur la pierre, dormant.

On fait lever l'homme.

« Brutal, n'avez-vous pas honte ? »

— Je suis le maître, ici, » répond-il... Allez ! Demandez à ma femme pourquoi je l'ai enfermée dehors... Elle n'osera s'en plaindre ! »

Et, en effet, Trinette ne se plaint pas. Elle se met à pleurer quand l'agent de police admoneste Bouguin d'un ton sévère :

« La première fois que cela vous arrive encore, Bouguin, vous coucherez en prison ! »

Elle ne comprend pas qu'on vienne ennuyer son mari quand il a fait ce qu'il voulait. Elle ne comprend pas que des coups qu'elle seule a sentis, intéressent cette commère et cet homme du voisinage qui vont criant et menaçant.

Elle court se cacher derrière le lit et profite du brouhaha pour verser double portion de lait à son chat dans la soucoupe bordée d'une dentelle de crasse noire.

« Ah ! » crie Bouguin qui la rejoint. « Vieille coureuse ! C'est donc tout le quartier, à présent, qui est au courant de tes manigances ?... Ce sont tes amoureux, ces hommes qui viennent pour me battre jusque dans ma maison. Mais, foi de moi, ils ne t'auront pas !... Je t'empêcherai bien d'être à eux. »

* * *

Un jour, l'ancien machiniste tomba malade. Il disait qu'il avait, dans la poitrine, un marteau qui battait jusque dans sa tête.

Il n'acceptait ni médecin, ni drogues.

« Nenni, halte-là ! », disait-il à sa femme. « Je

ne veux d'aide de vous ni de personne. Je ne prendrai pas vos remèdes... Vous m'empoisonneriez pour l'avoir plus vite belle...

— Ici, Trine!... Au signal! » hurlait-il ensuite d'une voix de tonnerre brisé quand la vieille, pour vaquer à son ménage, s'éloignait du lit. « Ici, rouleuse! Où es-tu encore?... Que fais-tu, carogne?... J'entends quelqu'un!... Il y a quelqu'un dans la chambre d'à côté. Ouvre cette porte... Où le caches-tu?... Je vois, à tes yeux battus, où tu as passé la nuit... Je le tuerai... Je le tuerai... Je vous abattraï tous les deux, ainsi, milliards! Ainsi, ainsi, comme des chiens en chaleur, comme des chiens enragés. »

Et ses bras lourds et faibles hachaient l'air de mouvements convulsifs.

Une maladie de cœur bleuissait son visage, mettait des reflets d'ardoise sur ses lèvres noires. Chaque battement du sang lui secouait la tête comme au branle d'une cloche sonnante un arrogant défi.

« Est-ce que je suis Bouguin, oui ou non! Est-ce que je suis ton maître, oui ou non?... Tu m'appartiens. Ici, mille milliards! Je veux te tenir dans mes ceps...

— Aïe, aïe, Bouguin !... » criait la vieille, le poignet broyé sous l'étreinte de la rude pince du colosse.

— Crie !... Si tu as mal, c'est donc que je te tiens, coureuse !... Je ne te lâcherai pas. Tu passeras le pas avec moi...

— Aïe !... Aïe !...

— Oh !... oh !... Je vous serre donc toujours, petites mains ?... Petits poignets, vous ne caresserez que moi, je vous dis...

— Oui, Bouguin !... Oui, mon homme... Il n'y a que toi ! Il n'y a que toi ! » répondait en chevrotant la vieille agenouillée.

Mais la serre brutale se relâchant, elle fuyait du lit, comme une bestiole sauvage, sauvée du piège, court se terrer dans sa cachette. Quitte immédiatement après, à travers les objets en désordre parsemant le plancher, à accourir de nouveau au premier appel.

* * *

« Je veux avoir mon revolver dans mon lit », ordonna le Bouguin un matin. « Cherche mon revolver... »

Trine trouva, au fond d'un tiroir, une arme

rouillée que l'homme enfouit sous ses couvertures.

« Ah ! ah ! » s'écriait-il parfois en la brandissant. « Tu verras bien s'ils t'auront après moi, la vieille ! Tu verras bien !... Pan ! pan !... Je vous tuerai tous, au bon moment. »

Cependant la maladie s'aggravait. Le corps fléchissait enfin sous cette âme enragée. Au bout de quelques jours, le vieillard ne parvenait plus à avaler qu'avec peine quelques gorgées de lait.

« Ici, Trine ! » criait-il encore. « Que fais-tu dans l'autre chambre avec cet homme ? Je vous vois... Je vous entends... Je vous sens... Je vous sens, te dis-je... Dégoûtants salauds, croyez-vous que je ne vous entende pas vous embrasser ?... Il pue l'amour, ici... »

Et enflant ses narines, il semblait pâmer de volupté.

« Je veux mon bâton... Mon bâton, je te dis... Hop !... hop !... Il est temps... Plus d'amour !... Plus d'amour sans moi... »

— Oui, Bouguin... Oui, Bouguin », répondait docilement Trine. « Tiens, voilà ton bâton... »

— Ecoute-moi, et obéis ! Obéis, entends-tu ?

Demain, tu tueras le chat, je le veux ! C'est... pour commencer. Tu l'étrangleras de tes mains. Je veux sa peau. Et d'un... Tu l'aimes trop, vois-tu; et lui aussi, il t'aime trop... Est-ce bien un chat, d'ailleurs?... Crois-tu que je ne lise pas dans ses yeux ce qu'il voudrait faire de toi? Ah! mon Dieu! Malheur! malheur! Les bêtes et les gens ne pensent donc tous qu'à te poursuivre pour t'aimer? Et moi je ne peux plus!... Mais demain, vengeance! Ah! ah! c'est le tour du chat. Et après-demain, tu entends, la vieille; après-demain c'est ton tour... A-près-de-main, je te tuerai... Le jour d'après, je mourrai. Ah! ah!... Personne ne t'aimera plus, ordure! Mon bâton! Rends-moi mon bâton. »

Trine ramasse la crossette ferrée qu'il a laissé tomber en gesticulant.

« Le voilà, Bouguin, dit-elle.

— Lie-le à mon poing... Attache-moi le revolver aussi... Je le perds sans cesse dans les draps...

— Pouce! » court dire Trine au chat, dans le coin noir derrière l'armoire où la bête lape à menus coups de sa fine langue, son lait cou-

vert de poussière. « Mon cher Pouce, attention ! Bouguin veut que je te tue. Et puis ensuite ce sera mon tour, dit-il. Pouce, Pouce, mon chéri, tu vas mourir demain. Bouguin l'a dit. Défends-toi bien, tu sais !... Mords-moi, déchire mes mains, s'il m'oblige à te serrer ! Sauve-toi ! Moi, j'y passerai ; mais toi, tu t'en tireras si tu veux... »

La vieille se relève et se remet à trotter à travers les débris de la chambre. Elle passe devant le lit du moribond sans le regarder, sans le voir, comme si elle l'avait complètement oublié... Mais elle tombe à genoux au pied du lit, dès que le tyran ouvre la bouche.

* * *

« Vite, un peu de lait, je me sens mourir ! » crie l'homme.

— Oui, Bouguin ! » répond Trinette.

Et elle s'avance tenant à deux mains une tasse du breuvage demandé.

« De l'autre côté ! Passe de l'autre côté du lit ! » ordonne le vieillard.

Trinette fait docilement le tour de la couchette de façon à présenter le liquide à la droite

du malade qui l'attend, les yeux fermés, cachant les flammes de son regard. Alors, quand sa femme est à sa portée, levant le bâton qu'il tient allongé dans un pli de la couverture, il lui en assène sur la tête, de tout ce qui lui reste de force, un coup terrible.

« Tu me suivras ! » hurle-t-il. « Tu me suivras, je te dis ! »

La vieille pousse une fine plainte, un cri aigu de souris qu'on écrase à terre ; et assommée, elle s'étale sur le plancher, sous la pluie du lait épanché.

Bouguin qui râle dans l'agonie, ne tire plus sa respiration que par des saccades de tout son corps, se tord, se raidit, s'arcboute, se soulève sur la nuque convulsée, s'accroche des pieds et des mains au matelas, comme un lutteur lentement écrasé dont les épaules vont toucher le tapis. Ce qu'il veut, c'est gagner le bord de la couche, c'est voir sa femme morte. Et les efforts lui mettent au front une nappe de sueur, avec des franges d'écume à la bouche.

Enfin il parvient à pousser le visage jusqu'au dessus du terrible fossé qu'il domine encore ; au bord du gouffre où gît sa femme ensanglantée,

immobile, les bras en croix; sa femme qu'il croit avoir tuée...

« Ah! murmure-t-il avec un sifflant soupir de soulagement. Tu es donc partie là-bas avant moi, Trine, ma pe... pe... ti... te... Trine... »

Mais ses lèvres continuent de s'agiter. Sa poitrine se gonfle et se vide avec bruit, dans une convulsion de tous les muscles de son corps. Il bégaie, mêlant des plaintes, des jurons, des sanglots. Quelque chose qui ne peut sortir de son cœur, l'étouffe... Il veut pousser un dernier appel du fond de son tombeau encore entr'ouvert... Dressé sur son séant, tordant vers la lumière de la fenêtre ses deux mains réunies, il soupire :

« Ma... ma... ma bien-aimée! »

Et sa tête retombe sur l'oreiller. Ses yeux subitement devenus doux comme des bijoux usés, fixent leurs regards au plafond, et presque derrière lui. Sa bouche s'ouvre toute large en un rictus douloureux et muet. Deux ruisseaux de larmes, du coin de ses paupières, se mettent à couler sur le traversin; des pleurs lents, lourds qui roulent, aussi miraculeux, aussi étincelants que les filets de métal du minéral sublimé par le feu.

Et Bouguin meurt en exhalant le souffle dont il vient de prononcer, sa première, sa suprême, son unique parole d'amour.

* * *

Trine était, depuis plusieurs heures étendue, sur le plancher, au pied du lit où gisait le cadavre de son mari, quand on la releva. Une longue plaie saignante déchirait son front chauve. La crasse grattée, la fente fut recousue; et une petite goutte de genièvre remit la vieille sur pied...

« Mais, Trine, comment avez-vous pu vous blesser si haut à la tête? » lui demanda quelqu'un qui la soignait.

— C'est le çat! » répondit-elle en zézayant.
« C'est en cou'ant ap'ès le çat... »

Jamais on ne parvint à tirer de sa bouche un aveu que d'ailleurs le bâton trouvé sanglant aux mains du mort rendait inutile. La faiblesse lui ayant enlevé la conscience, l'enterrement de son mari eut lieu sans qu'elle s'en aperçût...

« Où est Bouguin? » demanda-t-elle un matin.
« Pauvre Bouguin, pourquoi ne crie-t-il plus?... »

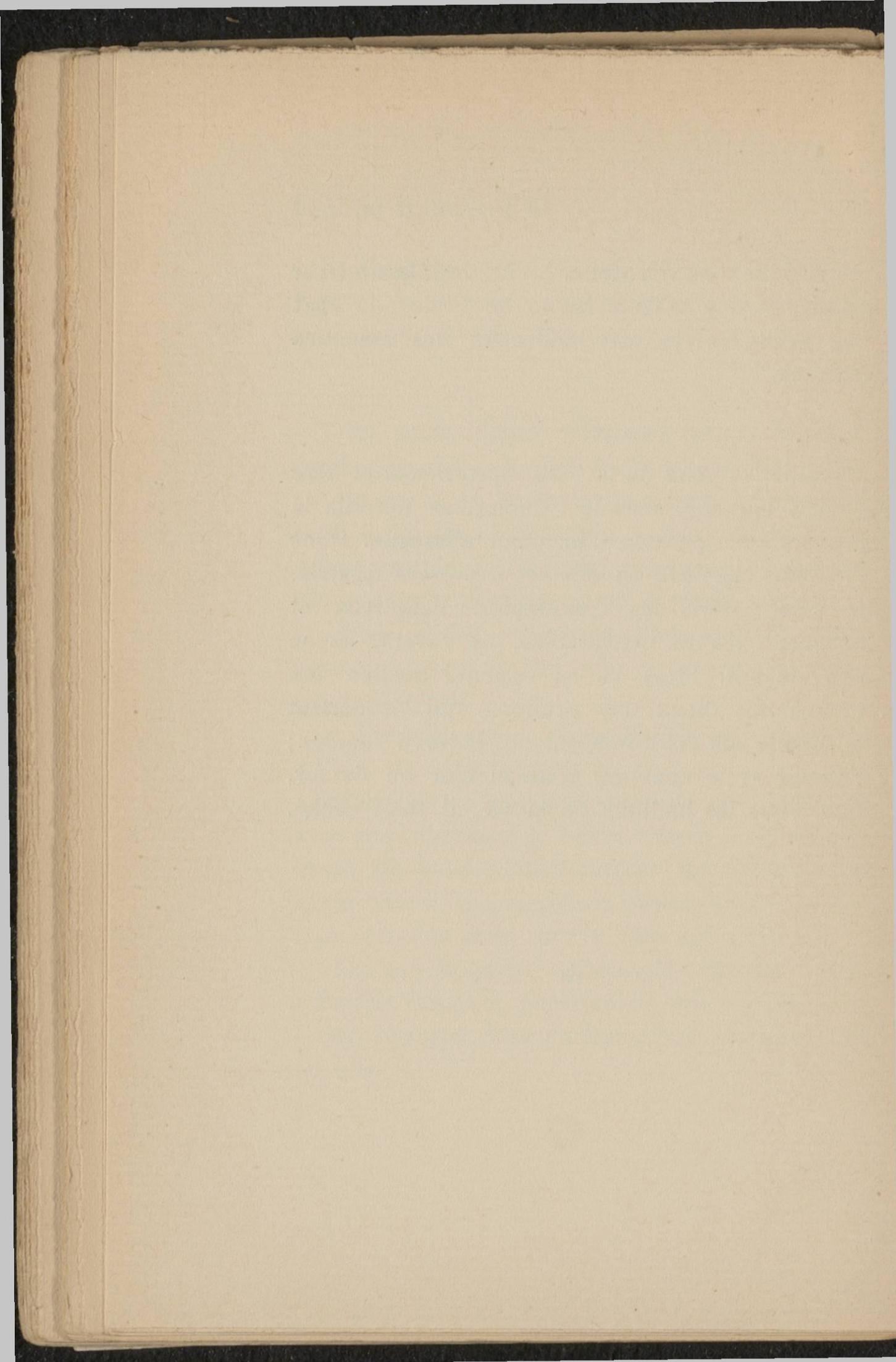
Son veuvage dura quelques mois à peine; elle mourut.

La police dut procéder à la désinfection du taudis, et une voisine hérita de Pouce, le chat aux prunelles du vert veloureux des amandes fraîches.

* * *

J'aime les yeux de la bête mystérieuse et fière devant laquelle, sans la troubler, se déroula la plus affreuse passion d'un cœur d'homme. Dans l'humble chambre où elle est à présent nourrie, je vais parfois les contempler. Veloureux et calmes, fixes et insondables, ils rêvent, ils se souviennent. Mais ils se taisent, dociles aux ordres des dieux très prudents qui ordonnent le silence aux créatures qui ont entrevu l'amour ; l'amour et le couteau, couteau d'or ou de fer, que, sous les haillons de la vie, il tient caché.





Le Réveillon de M. Piquet

A M^{lle} Mariette Houyoux.

M. Piquet, qui a dîné en ville, est rentré tôt. Il a rôdé dans la rue, à petits pas traînants. Appuyé sur sa canne, au milieu du trottoir, il a tournoyé comme une bouée dans le joyeux courant de la foule passante. Il a souri à combien de faces roses, dans l'air vif du soir? Ses yeux ont miré combien de regards brillants, humides de plaisir?

Noël!... C'est la Nuit divine qui tombe! C'est la fête de l'Enfant qui vient!

« Ah! que les hommes ressentent donc de bonheur à maîtriser, durant quelques heures, leur fièvre de gain et de travail! » se dit M. Piquet. « Ce repos, ce calme, cette paix, qu'ils ne pourraient prendre sur eux seuls d'offrir à leur désir, avec quelle joie les hommes en jouissent quand ils leur tombent à date fixe sur la tête, forcés par le calendrier!

— Noël!... Fermons la boutique! crie le marchand à sa femme. On fera la caisse demain!...

— Noël!... En voilà assez! annonce la maîtresse d'atelier. Laissons des robes à coudre, mesdemoiselles!

— Noël... Arrêtons les pirouettes de nos phrases, murmure l'écrivain à son écritoire. Nous finirons l'article plus tard!

— Noël! Assez de toutes ces choses dures que nous nous échinons à posséder! veulent-ils dire tous. Assez de ces fatigues dont notre cœur ne touche rien! Laissons nous sourire notre âme, un instant reposée! Accueillons la vie en fête! »

Par petits paquets, par bouffées blanches, descendent quelques flocons de neige... Le ciel veut montrer que : oui, c'est bien l'hiver!... Et M. Piquet tout philosopant, s'arrête, allonge la langue, pique sur ses lèvres les miettes glacées; puis se remet en marche sur sa canne et ses deux pieds lourds.

Enfin, le voici touchant la vieille maison au coin de la rue des Grands-Carmes, qui est la maison des Piquet depuis plusieurs siècles... Pour ouvrir sa porte il doit, sur le trottoir,

enjamber les tas de caisses et de paniers des marchands de boules de sucre bariolé, de spéculoos, de pains d'épices, de jouets; petites boutiques que la proximité de l'église a fait établir, ici, sous les fenêtres à la clarté des réverbères, comme sur un marché.

Les gagne-deniers offrent leurs marchandises à grands cris éclatants et, en même temps, ils frappent le pavé de leurs sabots pour se réchauffer. Un tout vieux, dont on ne voit que le tubercule du nez violet qui brille dans les poils blancs de ses moustaches, au fond des enroulements sans fin de son écharpe, balance ses bras à toute force, se claque les épaules pour se dégourdir. Et si drôlement que, d'un peu loin, on dirait qu'il embrasse tout le monde, à grands bras...

« Ne bougez pas, ne bougez pas, mes amis ! » dit poliment M. Piquet aux marchands de bonbons qui d'ailleurs ne l'ont point remarqué et ne s'occupent pas de lui.

Ils se croient si bien chez eux, sur le trottoir ! Lui, franchit son seuil. La lourde porte de la rue se referme, et M. Piquet ressent, un instant, une étrange tristesse en pénétrant dans le silence

subit de son grand vestibule où la lampe n'éclaire, sur le sol, qu'un rond de carreaux rouges.

* * *

La servante, par le judas du corridor, a vu son maître rentrer. Elle monte lui enlever son paletot fourré et ses galoches... M. Piquet appuyé sur le mur se laisse faire, tout en tendant l'oreille vers le brouhaha du dehors dont des bribes assourdies lui arrivent encore.

« Ah ! Ah ! dit-il à la domestique, c'est Noël demain, Clémence !... C'est Noël, ma vieille !... Entends-tu les gens crier et chanter dans la rue ?

— Mais ils ne chantent point, Monsieur, répond Clémence. Et ce n'est pas pour leur plaisir qu'ils restent dehors par cette nuit d'hiver, je vous assure.

— Allons donc, ma vieille Clémence ! Ils chantent, te dis-je ! Ne les entends-tu point ?... Écoute ! A quinze centimes, les pains d'épices !... Ah ! la jolie chanson !

— Mais, Monsieur, c'est pour vendre...

— Clémence, je te dis, moi, que leurs yeux brillent et qu'ils sont joyeux !... Je ne sais pas ce qui me retient de courir les revoir...

— C'est cela !... Et attraper une bonne pneumonie, n'est-ce pas ? Vous ne savez donc pas qu'il gèle, et qu'il va neiger ? Allez vous réchauffer bien vite dans le petit salon, pendant que je bassinerai votre lit.

— Tu m'ennuies, tu m'ennuies, ma bonne Clémence !... Je voudrais sortir !... Je n'ai jamais vu la ville si gaie !... Noël ! Noël ! »

Mais Clémence sans un mot de plus, a empoigné M. Piquet par sa redingote, entre les deux épaules. D'une main respectueuse mais irrésistible, elle pousse son maître au haut des quelques marches qui mènent, du vestibule, au salon où le feu brûle encore.

M. Piquet installé dans son fauteuil allonge les pieds vers les chenets. Il fait ici tiède, net et brillant. Aux deux fenêtres, rougeoient les clartés falotes de la rue, luisent les plaques de pavé mouillé où les passants se pressent.

« C'est égal, il fait bien bon ici !... », murmure M. Piquet avec un long soupir d'aise.

Il allume un gros cigare, de ceux de sa boîte des grands jours. Il chausse ses lunettes et saisit, sur le guéridon, un petit livre : *Les contes de Perrault*. Le volume a dû être fort souvent

feuilleté. Il paraît si gonflé qu'il s'ouvre tout seul et montre ses pages jaunies aux marges par les doigts.

« Non ! se dit M. Piquet à mi-voix. En vérité je ne pourrais, ce soir, rien lire d'autre. Je veux que ma Mère-l'Oie elle-même revienne une heure me conter, de sa voix lointaine, son plus beau conte. »

M. Piquet a passé les soixante-quinze ans. Il montre un large visage rasé. Sous son menton, des plis épais tracent un cadre à sa fine bouche tendre. Allongé dans son fauteuil, il ressemble à une bonne vieille femme spirituelle et douillette.

D'un poing, il maintient le petit livre sur son ventre. De l'autre, il lève son cigare et passe sous ses narines le foyer odorant du tabac. Le havane lui semble dérouler sous ses rêves un tapis riche et moelleux ; et la prose française lui joue, sur quelques notes claires, des airs vieux comme le temps. C'est la paix riche d'un bon cœur sain. La nuit de Noël envoie, au doux vieux homme, son ange le plus caressant.

« Il était une fois... »

Et M. Piquet sourit. M. Piquet sourit encore.

Mais quoi? Il ne tourne point les pages du livre... En effet, non il ne lit plus.

« Il était une fois... »

* * *

M. Piquet rêve... Oui, il était une fois... Il y a bien longtemps; il y a bien trente ou quarante ans. Ce fut par un soir de réveillon de Noël pareil à ce soir... Il se souvient...

« Oh! gentille, gentille petite Emerance! Elle avait vingt ans à peine; et depuis un an, elle était tout à moi, murmure le vieillard.

« Année délicieuse! Je n'ai jamais oublié son visage rond dans ses cheveux noirs; ni combien sa physionomie était tendre et naïve. »

Emerance était venue du pays de Liège s'offrir comme fille de quartier. M. Piquet, célibataire et dans la trentaine, malgré les lunettes à branches d'or qu'il portait sur le nez, avait tout de suite remarqué la grâce de l'enfant. Sans permettre qu'elle couchât aux mansardes, libre dans la maison de ses pères, il avait délibérément installé la jolie fille dans les anciens appartements de ses parents. Et à la vérité, l'ombre de M. Piquet le père, en son vivant

« Omer Piquet, soies et velours », n'en avait pas protesté le moins du monde.

Dans la vie studieuse et grave du jeune Piquet, archéologue amateur, et déjà digne secrétaire de la « Société royale des Aérolithes du Brabant », cet épisode, banal pour tant d'hommes, avait été un ravissement. La jeune fille câline et bonne avait paru l'aimer. Et lui, était devenu fou de son Ardennaise, au point de n'avoir pas un seul instant rêvé seulement de la changer, ou essayé de lui mettre, dans les mains, un de ces livres qu'elle n'aimait point ; au point de ne s'être même pas aperçu de son ignorance.

Pour Piquet, à qui les niaiseries du célibat mondain n'avaient jusque là laissé aucun moment de liberté et de joie intime, avait dès lors commencé une succession de longues journées d'amour.

Emerance vaquait dans la vieille maison bourgeoise, par les vastes chambres désertes. Avec le plaisir des filles pauvres, elle ouvrait les armoires, fouillait les tiroirs, contemplait longuement les vénérables reliques familiales de son ami, les roides peintures d'aïeux et d'aïeules, les collections de porcelaines, de meubles et

d'armes, jusqu'aux armoires à coquilles, jusqu'aux machines astronomiques qui avaient rendu célèbre l'oncle Piquet, le naturaliste de la lignée, le Piquet-Coquille comme on l'appelait, et qui l'ahurissaient.

Mais outre ces souvenirs des morts de sa maison, le bon maître offrait aussi à l'Ardennaise ce qu'on offre de plus beau aux jeunes femmes vivantes : des toilettes, des châles, des parures, des dentelles qu'elle acceptait en souriant, étalait docilement sur son lit durant quelques heures, puis renfermait dans ses placards ou dans ses boîtes.

Ostende, Paris, les théâtres, les spectacles donnèrent, à la paysanne vite déniaisée et gracieuse, tout ce qu'elle voulut prendre des plaisirs de la ville. C'était bien peu, et c'était sans la moindre fièvre. Elle semblait jouir à peine de ces coûteux passe-temps, et ensuite n'en conserver aucun souvenir... Le couple une fois rentré au vieux logis de la rue des Grands-Carmes, la jeune femme se rasseyait sur les genoux de son ami, lui repassait les bras autour du cou; et M. Piquet revoyait le sourire tendre, farouche et doux flotter à nouveau sur les lèvres silencieuses de son amie.

L'année se déroula, et ainsi arriva l'hiver. Le jeune bourgeois toujours plus épris préparait, pour son amie, une solution tout à fait honorable, et qui sans augmenter peut-être son bonheur personnel, lui permît à lui-même de renouer avec certains membres timorés de la famille Piquet qui désertaient la maison depuis le règne de la petite Liégeoise.

* * *

M. Piquet entrevoyait donc la possibilité de retenir à jamais par les liens de la loi, cette jeune Wallonne taciturne et ardente dont la prunelle gardait un petit point obscur et comme inaccessible à leurs plus suprêmes joies, quand vint la veille de Noël. Comme ce soir présent de réveillon, les cris dans la rue chantaient le bonheur vigoureux de l'air frais et du sang chaud coulant en une race de bonne humeur. Oui... Il semble à M. Piquet octogénaire que tout est étrangement pareil, aujourd'hui, à ce qui fut en ce soir lointain de sa jeunesse.

« Marrons... marrons chauds... chauds... chauds... chauds les marrons!... » crie une vieille marchande dans la rue...

Oui, jusqu'à cette voix éraillée et demeurée haute, meurtrie et cependant chantante, qui se lève dans la rue à intervalles réguliers; jusqu'à cette voix de vieille pauvre, il semble à M. Piquet qu'il l'entendit tandis qu'il rentrait chez lui, en ce soir de Noël infiniment loin. Ou du moins il semble à M. Piquet qu'il connut alors déjà quelque chose de cette voix. Et il sourit à l'illusion du souvenir.

« Noël! Noël! Émerance! » criait-il dans le corridor... « Noël, ma chérie! » criait le jeune homme, la tête levée vers le haut de l'escalier, pour que ses cris bondissent jusqu'à l'étage toucher sa maîtresse.

Sans aucun doute, elle est à sa toilette à cette heure. De sa chambre, elle n'entend point son ami.

« Noël... Noël! » recommence l'amoureux. Cependant Emerance ne descend pas. Elle ne vient même point se pencher au palier, sur les marches, suivant sa gracieuse habitude.

« Montons! » se dit M. Piquet. Brandissant le sapin vert qu'il porte, gros à peine comme un bouquet, il gravit les marches à pas de loup.

Il entre. La chambre à coucher moelleuse,

obscur, est silencieuse. Pas un bruit. Piquet avance à tâtons. Le parfum de son amie emplit ses narines... Serait-elle au lit?... Dormirait-elle encore?... Comment? Ne sait-elle point que le soir est venu?... Il passe avec douceur les bras sous les rideaux... La soie du couvre-pieds lui semble tiède encore du contact d'un corps... Non, c'est la chaleur de ses mains brûlantes. Son amie n'est point au lit.

« Emerance!... » crie-t-il tout à coup, de toutes ses forces. On ne répond pas. Et le ton angoissé de sa voix, d'une voix qu'il ne se connaissait point, lui donne subitement la chair de poule.

En tremblant, il fait de la lumière. Et quoi? Tout autour de lui, sur des chaises, sont étalées les robes de la jeune femme. Voici la dernière offerte, il la reconnaît, couleur feuille morte... Elle pend vide et minable telle la gaine abandonnée, au bord de l'eau, d'une libellule envolée.

« Mais alors, alors, elle est partie? » demande tout haut M. Piquet. « Où? Où, mon Dieu? »

Ainsi commence l'horreur de cette nuit de Noël... L'homme court comme un fou, par tous les lieux qu'il se souvient avoir fréquentés

quelquefois avec Emerance. Il traverse les théâtres et les salles de concerts. Il questionne les garçons des restaurants... Son amie n'y est-elle pas par quelque bizarre malentendu? Ou lui même est-il devenu fou, et a-t-il oublié l'engagement d'un rendez-vous qu'il lui aurait donné?...

Ah! s'il avait perdu la tête, un instant! S'il allait la retrouver, là, dans le coin de telle salle à manger donnant sur le boulevard, où elle le gronderait bien fort d'être en retard!...

Mais elle ne l'attend nulle part. Il a beau s'arrêter au milieu de la rue, revenir sur ses pas d'un bout de la ville à l'autre, jurer et pleurer, hurler et prier les saints en qui il ne croit point... Il a beau frapper du pied, et crier que cela a assez duré : Emerance n'est pas là. Et quand il avance les mains pour, encore une fois, la rechercher à tout hasard, il ne sent rien.

A l'aurore grise de Noël, en pénétrant dans la chambre déserte de la rue des Grands-Carmes, il avise tout à coup, enfoui dans un vide-poche, griffonné d'une manière enfantine et grossière, un chiffon de papier maculé sur lequel il se précipite avec un cri qui est déjà du désespoir.

La lettre datée d'un petit village, Stoumont, au bord de l'Amblève, est adressée à Emerance. L'homme qui l'a écrite aime la jeune femme, et parle comme s'il croyait en être aimé. Il l'attend. Il la supplie de revenir au pays. Il ne peut plus supporter la solitude. Combien cette plainte, en ses paroles maladroites, est touchante! M. Piquet se souvient du sourire grave et douloureux et doux tout à la fois qui tirait les coins de sa bouche pendant qu'il la lisait pour la première fois...

Et ce soir, il veut relire la lettre de son matin d'angoisse. Il se lève... Il va au tiroir de la bibliothèque, en tire un coffret qu'il ouvre. Voici la lettre du paysan...

« Il est vrai! pense-t-il. Comme les papiers demeurent ce qu'ils furent, avec ténacité! »

Lettre.

Stoumont 20 de décembre

Emerance il y a le marchand de jambons de la gleize qui a dit à zirée de la cence de la vecchée qu'on t'avait vue à bruxelles habillée comme une dame dans une voiture avec un

monsieur bien sûr qu'il a dit que ce n'est point avec ses gages de servante qu'elle paie ces nippes-là et les chevaux d'une carriole bien sûr que non que j'ai répondu à zirée mais faudrait voir tout de même d'ailleurs je me f... de tout cela si tu reviens reviens le plus tôt possible je suis trop malheureux depuis un an que tu es partie j'aime autant me jeter au gouffre que de demeurer encore tout l'hiver sans toi vois à revenir cette semaine nous n'avons besoin de rien de la ville j'ai du lard plein le pot et des cromptires en tas mais c'est toi qu'il me faut tu m'as dit au bois après la première fois que tu ne m'oublieras jamais et que je n'avais qu'à siffler je sais bien que malgré tout tu es la brave des braves et que tu n'as qu'une parole reviens alors je ne fermerai plus la porte pour t'attendre et je ne laisserai plus éteindre le feu avant que tu ne sois ici reviens tout de suite.

FONSE BRIQUET

* * *

Sans doute, Emerance était allée dès ce soir, vers son amant au pays. Sans doute, elle le

retrouva, car M. Piquet ne l'avait plus jamais revue...

Voici dans un cadre d'argent garni de perles, une photographie de l'époque. L'impression a déteint sur le papier jauni. Mais M. Piquet y retrouve encore la naïve physionomie de la Wallonne. La tête ronde dans les bandeaux de cheveux tordus sur les oreilles. Le col de linge montant haut sur la gorge. Le corselet de velours largement brodé à l'espagnole, à la mode d'alors...

Ah! le sourire de la large bouche tendre; la tristesse aimable, la douceur de chevrete des yeux immensément excavés... De quelle troublante façon, la jeune femme projette la tête en avant, le front penché, les regards relevés; mélange de curiosité et de crainte, d'ardeur et de sauvagerie...

M. Piquet se rassied. Il laisse retomber sur la table ces objets amers encore du passé qu'ils contiennent! Pourtant que ce triste Noël est à jamais loin! Qu'elle est lointaine, la petite musique qui ne fait plus que murmurer au cœur du bonhomme! On dirait un chant sur la neige. Le chant du matin d'hiver, d'un petit oiseau

dans la neige. Un chant que rien ne lie plus aux choses.

« Marrons, chauds... Marrons chauds... Chauds, chauds les marrons! » répond, au souvenir du vieillard, la voix de la pauvre de l'autre côté de la fenêtre. « Chauds les marrons! »

La nuit avance. Le calme peu à peu se fait dans la rue. La neige se met à tomber. On ne perçoit plus que le retentissement des voix, car le vacarme des bottes et des roues a cessé. La nuit de Noël marche et rampe sur ses pieds de velours. Elle passe, étendant son manteau de plumes sur les hommes et les âmes.

« Emerance!... Ah! certes j'ai souffert, cette nuit d'il y a quarante ans! Mais que ne donnerai-je pas pour souffrir, cette nuit à nouveau, la souffrance de ces heures! Il était une fois... Et cela ne revient plus... »

M. Piquet appuie ses mains sur sa poitrine et avec joie, il sent à deux mains son cœur qui bat. Fermant les yeux, il distingue au loin la lumière qui brille doucement dans sa vie, la petite étoile d'or, au fond de la nuit toujours plus épaisse derrière lui.

« Il était une fois... »

Il se remet à lire, le livre des vieux contes, quand le Petit Poucet avec ses frères, est perdu dans la forêt. Chef-d'œuvre d'émotion dans la simplicité!... Tous les mots nécessaires y sont écrits; les gestes courts et nets, indiqués... Et cependant l'imagination sollicitée sans cesse y peut à chaque ligne ajouter sa part de vie. Vieux contes pareils à ces jouets qui sont parfaits parce qu'ils deviennent, à la perfection, toutes choses à la fois. Livre des livres, premier découvert, premier lu, et qu'on retrouve rempli d'un plus riche passé à chaque lecture nouvelle.

« Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs; car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. »

A la musique de cette prose naïve, parfumée de l'air des champs, ah! l'âme de M. Piquet murmure et chante. Non, elle ne pourrait plus pleurer son malheur de jadis. Non, son rêve la berce...

« Emerance, où es-tu? Emerance, vis-tu en-

core? Où as-tu vécu? Qu'as-tu fait de ta vie? Pourquoi pensé-je si fort à toi, ce soir, moi qui n'ai plus de passé? Est-ce cela l'amour? Un chant de notre instinct?...

« Il est vrai, en réalité, je n'ai aimé que toi, dans ma vie. Longtemps toutes les autres femmes ne furent, à mon cœur, que des excitants où je buvais pour me faire oublier la misère de ton abandon. Et ainsi tu m'appris que la vie n'est qu'un songe... Sans trop de peine, avec l'âge, avec la vieillesse chenuë, je l'ai admis, et mon âme est tranquille. J'ai repoussé l'anxiété de vivre et désormais, hélas, je suis sans souci, parce que les semelles de mes souliers sont de triple épaisseur et parce que les titres de mes rentes sont haut côtés en bourse...

« J'appelle cela de la philosophie! La vérité, c'est que c'est la mort qui vient, et que le songe va finir. Cependant, ce soir, une voix me parle; il faut que j'y réponde.

« Qu'est devenue cette femme que je tins dans mes bras comme un vase précieux où j'avais déposé la fleur de mon âme? A-t-elle pleuré? A-t-elle souffert? N'a-t-elle pas faim, tandis que

je repose enseveli dans la richesse, plus calme qu'un mort dans son caveau de marbre?

« Et elle? A-t-elle pensé jamais, au foyer qu'elle avait allumé dans mon cœur? Mais pourquoi l'aurait-elle fait? Si sa vie était ailleurs? C'est impossible, et c'est inutile. Non! il nous faut disparaître sans dire adieu. La vie ne s'inquiète point; elle marche sur nous.

« Quoi? C'est donc au-dessus de la vie que mon âme, ce soir, flotte et cherche une âme lointaine; et retrouve le souvenir de la douce lueur des yeux qui jadis m'aimèrent, la chaleur des lèvres qui chantèrent mon nom, la musique des soupirs qui caressèrent mon amour?

« La vie n'est donc belle que dépassée? Il faut donc être mort et sans désir, pour trouver le bonheur? Seigneur, Seigneur! Il faut donc nous voir nous enfoncer dans la terre?

« Il était une fois... » Petite Emerance, à quel bout du monde as-tu perdu comme moi l'appétit de la souffrance? Ah! Mon Dieu!... Que nous mourons tôt, avant de mourir tout à fait! »

* * *

Dodelinant de la tête, M. Piquet s'est endormi

dans son haut fauteuil à oreilles, à la chaleur des bûches qui meurent, tandis que le regarde, dans son cadre d'argent, l'antique miniature mangée par la lumière et qui se dresse sur le message d'amour du paysan d'Ardennes.

Dans la nuit, la neige a continué à tomber. Sa blancheur couvre la rue, pure, inutile. Sa vue met, dans les yeux, un gai sourire de surprise et de soulagement.

« Marrons chauds ! »

La vieille femme, sous la fenêtre, a installé son réchaud. Sur la tôle percée de trous, les marrons grillent à l'abri du large couvercle. Les braises, dans l'obscurité, rougeoient comme de la vie qui désire et qui meurt. L'odeur sucrée des fruits qui rôtissent emplît la rue, au loin.

Elle sourit, la vieille femme, parce que ses marrons deviennent meilleurs à mesure que la bise devient plus aigre... Elle sourit, parce que la douzaine qu'elle en donne pour dix centimes réchauffe déjà les doigts glacés qui les emportent avant de réconforter gaîment les ventres.

« Chauds, chauds, les marrons ! »

C'est grande fête, demain. C'est Noël. Les

sous sortent facilement des poches. Les pauvres eux-mêmes trouvent quelques vieux liards couverts de vert de gris, pour goûter à la pulpe fumante des châtaignes croquantes. La marchande de la rue est heureuse de tenir la boutique du feu. Les mains roulées dans son tablier, elle piétine sur place, se dandine, chantonne, fait claquer ses sabots sur les dalles. Son visage fripé étincelle comme une pomme rouge et râtinée, sous les replis de son châle de laine.

Le vent est dur. Il est tard. Voici les cloches qui s'ébranlent à la petite église voisine.

Son nez goutte... Et elle agite la tête au rythme du bime-bame de bronze...

« Chauds, chauds, les marrons! »

Il lui semble à chaque cri qu'elle pousse, que non sa voix seule, mais toute elle-même, parcourt et couvre au galop la place autour d'elle. Comme elle attise le feu du réchaud, et retourne à pleines mains sur la tôle, les marrons qui roussissent et crépitent! De sa grande fourchette de fer, elle frappe sur le lourd couvercle comme sur une joyeuse cymbale... Voilà! Elle fait son pauvre métier ainsi qu'une autre danserait. Elle crie ses marrons à vendre comme

une autre chanterait. Il y a dans ses mouvements une fièvre d'ardeur : et c'est la joie.

Les hommes rient en la dévisageant; et sous leurs regards impudents la vieille s'anime encore...

« Hé! la Wallonne? Vous n'êtes donc pas gelée?

— Gelée? Moi? Non, pardi!... On a du sang, les hommes! Les marrons, ça tient chaud!

— Peuh! Dites plutôt que passé l'âge, on ne vieillit plus, la vieille!

— Ah donc! Voyez-moi ces blancs-becs! Eh! Savez-vous que je vous ferais encore demander grâce, les morveux, si... Ah! si vous vouliez!... »

Elle de rire. Eux de passer.

« Ah! cette jeunesse!... Non! Mais croit-elle vite qu'il n'y a plus qu'elle!... Ah! Ah! moi aussi je t'ai tenue, jeunesse! Ah! Ma jeunesse, ma belle jeunesse!... »

On dirait que le visage de la vieille marchande se rétrécit, tandis qu'immobile, ainsi qu'en arrêt devant son souvenir, elle fixe un point lointain du passé. Ses épaules se resserrent. Elle se pelotonne sur elle-même, pour serrer plus près de son cœur et n'en plus rien laisser

s'exhaler, le sentiment de joie qu'elle ressent subitement.

« Chauds les marrons! Ah! s'ils savaient, ces galopins, ce que la pauvre ratatinée d'aujourd'hui a goûté de plaisir jadis!... M'a-t-on regardée!... M'a-t-on embrassée! Ces loustics qui me narguent, iront-ils jamais dans les belles maisons où l'on me cajolait quand j'étais « la jolie botteresse »?

« Ah! que cela était bon...

« Oh! Oh! le beau petit feu, s'écrie la vieille en baissant les yeux, et d'une voix plus vive. Comme il flambe! Diable! Voilà le vent déchaîné pour toute la nuit... La neige chasse... Heureusement, je suis à l'abri... Les gens commencent à entrer à l'église. Ils ont bien soupé. Le jus des saucisses luit encore sur leurs lèvres... Ils n'ont plus faim pour l'heure; ils passent devant mes marrons sans les voir. Mais en sortant tantôt, ils seront bien heureux d'en acheter quelques douzaines pour se dégourdir.

« Toute ma vie, hein, en ai-je tout de même réchauffé des hommes? Et si j'avais voulu, en aurais-je mis de côté, des pièces de cinq francs

et des louis d'or! Ah! m'en ont-ils donnés!... Comme tout cela est loin!... Où sont-ils tous mes amants? Tiens! J'ai beau y songer... Je ne les revois plus. Même en rêve, je suis seule... Il n'y en a qu'un dont le souvenir parfois me revienne, pour un instant... C'était un grand blond au visage rose, doux autant qu'une fille... Sa maison était tranquille comme celle du curé, toute gonflée de tapis, les murs couverts d'images. Des heures entières, il s'asseyait à mes pieds et me lisait des chansons... Il semblait toujours un peu souffrir, même quand il se disait le plus heureux près de moi... Je crois qu'il m'aimait, celui-là. Et moi?... Moi? Bah!... Qu'est-ce que je sais?... Je le laissais faire... Il était si riche, si généreux... Et puis, si triste, que par pitié peut-être, je lui rendais ses caresses. Mais mon cœur était ailleurs en ce temps-là, je sais bien. Couverte de dentelles et de fourrures, je ne pensais, cet hiver-là, qu'à courir retrouver un bûcheron du village, que j'avais laissé là-bas, et que j'aimais. Que c'est loin!

« Des marrons, des marrons chauds! »

La vieille piétine les dalles. Elle a froid. Appuyée contre le mur, elle y frappe les talons,

et y cogne durement le dos pour se ranimer. Dans sa cervelle, le souvenir continue à dérouler ses rubans d'images.

« Tiens ! Quel hasard ! pense-t-elle. C'était une veille de Noël aussi, par un soir comme celui-ci... Il y a tant d'années... J'occupais une belle maison bien chaude, garnie de poêles qui ronflaient ; et deux servantes couraient, du haut en bas, à mes ordres. Oui, c'était là que je marchais sans bas ni souliers sur les tapis, mes nattes dénouées sur le dos, parce que mon ami aimait à voir mes pieds et mes cheveux.

— Émerance, me dit-il, je vais faire un tour chez le marchand de comestibles... Je veux une belle terrine de foie gras, et je vais la choisir moi-même. Nous réveillonnerons à nous deux. Tu verras. Je planterai un arbre de Noël sur la table, avec de la neige dessus qui luira aux lumières, pareil à ceux que ma mère dressait quand j'étais petit. Au village, en ton pays, fête-t-on aussi Noël ? me demandait-il.

— Et non ! Là-bas, à Stoumont, les comères cuisent quelques « cougnoles » avec leur pain. C'est tout. Mais les enfants sont déjà bien heureux de trouver un gâteau, le matin

de la Noël, sur leur oreiller. Pardi ! Je me vois encore m'éveillant, sautant à terre, courant chercher au lit de mes sœurs ce qu'elles avaient reçu du petit Jésus pour leur part.

« Que c'est étrange ! Je me souviens que chaque fois, tandis qu'elles dormaient, je changeais mon gâteau contre l'un ou l'autre des leurs qui me semblaient plus beaux, tandis que quelques heures plus tard, régulièrement, je leur donnais ma part entière !... Ah ! la petite chambre sous le toit ! Par la fenêtre du mur de pierre, je pouvais apercevoir le bois, les sapins noirs chargés de neige collée par plaques ; l'Amblève qui se brisait en écumant sur les « quarreux », et fuyait. Je regardais l'eau... je la regardais longuement. Alors doucement je partais... La maison se détachait, je voguais, je remontais le courant à l'infini. Que c'était doux !... Quelle ivresse, mon cœur d'enfant trouvait dans cette légèreté de l'eau fuyante !... Ah ! ici, vos rivières, disais-je à mon ami, elles ne coulent point. Elles semblent rouler de la boue... Les eaux, ici, ne chantent pas... Mais mon ami de Bruxelles ne me comprenait point quand je parlais de l'Amblève ! »

* * *

Il est vrai. La vieille marchande, dans la nuit et le vacarme de la ville, s'étonne, en cet instant, de la vivacité des images lointaines qui l'assaillent. Parfois il semble qu'elle tremble un peu, ainsi que sous leurs chocs trop violents, et devant le gouffre qu'ils ouvrent subitement à ses pieds...

« Mon Dieu, pense-t-elle, qu'est-ce que j'ai donc là dans la tête qui se déroule si vite?...

« Et mon ami, ce soir du réveillon sort pour l'emplette. Sans une pensée, je le suis du regard tandis qu'il descend l'escalier. J'entends la porte de la rue se refermer avec un grand bruit sourd. Alors... alors, ah! comme une bête, je bondis dans la chambre. Je chausse mes souliers, et tords mes cheveux d'un coup de main comme si je sentais la maison crouler sous moi. Je passe ma plus vieille robe, un gros paletot par-dessus. Je noue, dans une serviette, une paire de bas et une chemise... Tout à coup je me vois dans la glace de la toilette... Je suis blanche à faire peur. Mes jambes sont brisées, il faut que je m'assoie sur la première marche du palier. La sueur ruisselle sur mon visage, un malaise effrayant me secoue l'estomac...

« Est-ce que je vais mourir ? que je pense... Mais non, je veux partir ! Partir ! Il me faut partir ! Je descends sur la pointe des pieds, en retenant ma respiration. Je tire la porte de la rue sans bruit. Me voilà courant vers la station du chemin de fer de Liège, galopant comme une folle, sans rien voir ni entendre autour de moi ; me sauvant, avec une sauvagerie aussi passionnée que si ma vie avait dépendu de ma fuite.

« Le lendemain, il ne faisait pas jour, que je descendais déjà la côte du bois de Stoumont. Tout le village était encore dans le brouillard, sous la neige.

« Du coin de la route, j'aperçois la maison de mon ami et je me mets à courir. La porte n'était pas fermée, elle ne tenait qu'au loquet. Je pousse, j'entre. Le feu sous les cendres couvait dans l'âtre. Il sentait bon le bois, le tabac et le cochon fumé. Je m'accroupis, je souffle sur les braises, j'allume quelques brindilles. Mais j'ai fait tomber une bûche. Dans la chambre à côté, j'entends sa voix qui crie :

« Qui va là ?...

— C'est moi, c'est moi ! que je répons.

— Ah ! nom de nom de nom de d'là ! dit-il. D'un bond, il est sur moi, il me serre dans ses bras, il m'écrase les lèvres sous sa bouche. »

La vieille marchande, à ce souvenir, lentement lève les deux mains engourdies dans ses mitaines trouées. On dirait qu'elle tend vers le ciel un calice d'action de grâce qu'on ne voit pas. Le bout de ses doigts se colle à ses lèvres bleues. Ses yeux se ferment ; sa tête se renverse. Et le visage fané s'offre aux fleurs blanches et vives de la neige.

Il n'y a donc que toi qui sois demeurée des anciens Noël, ô la neige?...

« Ah ! oui. Je restai là tout l'hiver, un long hiver. Mais malgré ma bonne volonté, je ne m'y reconnaissais pas tous les jours. En vérité, je n'étais pas rentrée au village tout entière. Je pleurais en entendant le bruit des cloches rebondir sur l'eau, au coin du bois de sapins !... Alors, mon amoureux me demandait : T'es pas malade, hein, Émerance ?

« Ah ! Je crois bien que si, que j'étais malade. Un soir, je le laissai et je partis.

« Marrons !... marrons chauds !... chauds les marrons !...

« Quoi, la servante n'est pas encore couchée ici ? » remarque tout à coup la vieille avisant, au bas de la maison qui l'abrite, la fenêtre de la cuisine demeurée éclairée...

« Elle attend sans doute quelqu'un, allé à la messe de Noël ? Tiens, tiens... ? Mais si je lui portais quelques beaux marrons, à la bonne servante ? Je lui dois, sapristi, bien cela, moi qui salis son trottoir tous les soirs d'hivers où je m'installe ici avec ma brouette ? Hé là ! c'est point parce qu'on est pauvre qu'on est chienne !... Jetons l'avarice au diable, ce soir... »

* * *

La marchande roule à deux mains, un grand cornet de papier. Elle y serre deux pleines poignées de marrons rôtis, et s'approchant du vasistas de la cuisine, elle touche le carreau. Le rideau s'ouvre, le large visage bien nourri de la cuisinière apparaît, levé curieusement.

« Et quoi ? Qu'y-a-t-il ? demandent les yeux.

— C'est, répond la marchande en s'accroupissant au plus bas devant la vitre, pour vous offrir des marrons... C'est demain Noël, vous savez... Vous ne pouvez les refuser... Noël ! »

répète-t-elle, à pleine voix aiguë pour se faire entendre.

La cuisinière sourit, elle a compris. Bientôt la voici qui tire la porte et apparaît au seuil, ses lunettes rondes sur le nez, le poignet enfoncé dans un bas qu'elle ravaude... La vieille marchande lui fait le profond salut qu'elle ferait à une dame.

Elle lui offre sa friandise à deux mains, du geste dont on offre un bouquet.

En approchant de la cuisinière haute en couleur, il semble, à la petite vieille glacée, sentir de la chaleur rayonner ainsi qu'autour d'un bon poêle.

« Grand merci ! fait la servante. Vous êtes bien polie ! Mais, vous savez, en retour, vous allez goûter une bonne goutte de mon cassis.

— Croyez-vous ? questionne la vieille goguenarde en passant déjà la main sur la bouche.

— Je le veux absolument, répond la servante d'un ton sévère.

— Oh ! ne vous fâchez pas ! J'accepte !... Je boirai à votre santé ! »

La cuisinière disparaît un instant et revient tenant deux verres et un flacon, dont elle sert

pleine rasade. Les deux femmes trinquent.

« A la vôtre, à celle du patron ! crie la marchande, en clignant de l'œil à la tache de rubis qui étincelle dans son verre. Oh ! Oh ! c'est du fin ? ajoute-t-elle avec une moue d'heureuse surprise.

— A Monsieur ! répond la domestique. Je le fait moi-même... Il n'y a rien de tel !

— Est-il vieux ? demande la vieille.

— Mon cassis ? Un an tout juste...

— Non, votre maître...

— Monsieur ? Oh ! je vous crois bien, que le brave homme est vieux !... Il est plus près des quatre-vingts que des soixante-quinze, allez !... Mais toujours si bon homme qu'on ne saurait trop bien le soigner. C'est pas un maître !... C'est gentil comme un bon vieux curé et ami de tout le monde. Son plus grand plaisir, c'est de parler aux pauvres gens de leur vie, de leurs affaires... Je m'étonne bien qu'il ne vous connaisse pas !....

— Une idée !... Ecoutez ! » s'écrie la marchande, que le tafia de cassis rend audacieuse...
« Vous allez porter de ma part quelques marrons à votre maître. Voulez-vous ?

— Pourquoi pas?... Mais faites mieux ! Venez les offrir vous-même. Ah ! Ah ! Il sera bien surpris et bien aise du cadeau.

— Ah ! Ah ! » Et les deux commères en hochant la tête, se mettent à rire de leur bonne idée.

* * *

Voilà la vieille Liégoise, un second cornet de marrons brûlants à la main, dans le corridor de la maison de M. Piquet. Elle a fait tomber ses sabots sur le paillason du seuil, et marche sur ses bas, à petits pas mous. La cuisinière guide la pauvre par la manche. Il lui semble pousser une statue de neige, tant les haillons de la vieille dégagent de froid. Il semble à la grasse commère montée de sa chaude cuisine, que c'est tout l'hiver de la rue glacée qu'elle mène à son vieux monsieur.

Elles arrivent ensemble à la porte du salon où le maître s'est retiré. La servante y frappe du doigt un petit coup. Pas de réponse. Un autre petit coup. Mais rien. Par le trou de la serrure, la Clémence aperçoit un coin de tapis de la pièce éclairée, c'est tout.

« Qu'est-ce donc ? » se demande la servante ;
« M. Piquet a-t-il quitté la chambre sans la prévenir ? »

La bonne pousse l'huis et regarde.

« Chutt », fait-elle aussitôt en secouant la main qui est restée dans le corridor. « Chutt... Venez voir ! Monsieur dort dans son fauteuil. »

La vieille Liégeoise à son tour, pousse la tête, allonge le cou se fait plus petite pour se couler tout entière dans la chambre, par l'entrebâillement de la porte. Les yeux ronds, la bouche serrée, elle avance de quelques pas sur le tapis.

Les pieds au feu, les mains jointes sur l'estomac, le vieillard sommeille.

« Oh ! » murmure la vieille... « Qu'il est beau !... Qu'il a l'air heureux !... Ah ! le bon Dieu n'oublie donc pas tous les vieux ? Il a pitié de quelques-uns, au moins ! Le bon Dieu est donc vraiment un brave homme ! »

A deux mains, elle dépose sans bruit, sur la table devant M. Piquet, son humble cadeau. Est-ce la chaleur, la lumière du salon ? Mais il y a, entre ses paupières rouges, de grosses larmes suspendues qui voilent ses regards, en

sorte qu'elle n'y voit pas très bien, renverse de la manche, sur le tapis, une miniature encadrée d'argent et de perles, et fait tomber à terre un petit carré de papier couvert d'écriture... Effrayée du bruit léger, en allongeant les lèvres, en disant : « Chutt ! » elle replace soigneusement sur la table les objets qu'elle a dérangés.

« Venez, venez ! Ne l'éveillons point ! » lui murmure la cuisinière à l'oreille.

A reculons, mais sans quitter des yeux le vieillard endormi, les deux femmes s'éloignent ; et la porte est fermée.

« Oh ! » répète la vieille marchande, en s'arrêtant un instant dans le corridor et levant les deux mains devant ses yeux. « Oh ! » dit-elle avec l'intonation dont elle parlerait du petit Jésus dans sa crèche : « Oh ! mon Dieu, qu'il est donc gentiment endormi !... Qu'il est propre et bien soigné ! »

Devant la porte, sur le paillason, elle rehausse ses sabots, souhaite le bonsoir à la cuisinière et la voilà dehors.

Elle retourne à sa brouette, souriant à l'éclatante image de la belle chambre claire, du vieux

monsieur à la peau rose et nette, aux cheveux de neige étincelante. Elle ranime son feu, et secoue ses marrons; mais elle voit toujours le maître riche et bien gardé, beau comme un enfant sage.

* * *

Au bout de la rue, la cloche sonne la fin de la messe à Bon-Secours. Vite, la vieille attise le réchaud, car les chalands vont venir. Assez joué ! Aux affaires !

« Chauds... chauds les marrons ! » recommence-t-elle de sa plus belle voix, de toutes ses forces, de toute la verdure de son bon courage.

M. Piquet, dans son fauteuil, s'éveille. Il se frotte les yeux, il frissonne. Oh ! Oh ! Le feu est presque éteint ici, la lampe baisse. M. Piquet a froid.

« Ai-je donc dormi si longtemps ? » se demande-t-il. « Mais qu'est-ce là ? »

Sur la table, il aperçoit le paquet entr'ouvert, d'où quelques marrons légèrement braisés ont roulé.

« Qui donc a porté cela ici ?... Ah ! c'est la Clémence, sans doute. Ou bien, qui sait ? Hé, Hé ! Si c'était le vieux bonhomme Noël, mon

compère à la grande barbe de chromo anglais?... Pourquoi pas?... Merci compère!

« Oh ! Oh !... Mais c'est qu'ils sont tout croquants encore... Qu'ils me réchauffent doucement!

« Leur masse dure, en roulant dans mes paumes, me rappelle les crépuscules d'hiver de mon enfance...

« Je ne courrai donc plus, par les rues de neige et de vent, tenant mes poches pleines de marrons achetés aux petites caves de la rue de la Violette ? Bast, bast, c'est certain, il y aura toujours des marrons brûlants pour les mains engourdies. Hé ! Hé ! Il y aura toujours des cœurs bien vivants et chauds, même quand ceux des vieux hommes seront gelés sous terre ! Tiens ? Minuit qui sonne !... Voilà que j'ai fait le réveillon sans le savoir ?... Eh, oui ! Noël !... Noël !... L'enfant est né !... L'amour est venu au monde, et je l'ai attendu debout ?... Eh ! mon vieux Piquet, te croyais-tu si gaillard ?... Bah ! Il n'est que de vivre ! Mourrons-nous vraiment, si l'enfant de Noël nous a souri ! Mourrons-nous si l'amour nous a réchauffés ? Mourrons-nous jamais, si nous pouvons redire en notre cœur : « Il était une fois ? »

— Chauds... chauds... les marrons », crie la marchande de l'autre côté de la fenêtre.

— Bon Dieu ! Et ces pauvres diables qui sont encore dans la rue à offrir leur marchandise à cette heure ? »

M. Piquet s'approche de la vitre. Sur le trottoir, un peu de travers, il aperçoit la lueur d'un réchaud qui rougeoie et quelquefois un bout des gros châles qui enveloppent la marchande.

« Pauvre femme ! Et sous la neige ! » reprend M. Piquet, passionnément intéressé au manège de la rue. « Il doit faire bien froid ! Est-il possible qu'il y ait des pauvres gens qui ne puissent demeurer chez eux, même par cette nuit de Noël ; qui ne puissent se réchauffer en attendant le petit Jésus qu'ils rêvent dans leur âme. Et cette vieille doit courir les rues dans la neige pour avoir du pain demain ? »

— Chauds, chauds les marrons ! »

* * *

Les cloches de l'église redoublent. La messe de minuit est finie. Voilà les premiers groupes de fidèles qui sortent en courant.

Noël !... Noël ! La neige vole sous leurs pas. Des cris joyeux s'élèvent, s'appellent, se répondent. La foule augmente, mais la neige mange le bruit des pas ; il n'y a que le brouhaha des rires et des paroles qui retentisse.

« Noël !... Noël ! »

Le vieillard est debout à sa fenêtre. Il suit avec une curiosité étrange et qui l'étonne lui-même, les gestes d'un groupe de passants entourant la brouette de la marchande de marrons.

« Marrons ! marrons ! Il y en a pour tout le monde ! »

Il tend l'oreille, il écoute les petits marchés qui se font. Il veut tout savoir. Qu'a dit celui-ci dans son capuchon ? Et celui-là ?...

« Pour deux, pour quatre, pour six sous !... Bien chauds... Brûlants, la vieille !

— Pardienne, vous les aurez tout fricassés, mes bonnes gens ! Eh ! Eh ! Si je n'étais ici pour vous réchauffer, hein, je sais bien que vous seriez gelés !

— C'est vrai ! Vive la Liégoise qui nous réchauffe ! crie un homme la bouche pleine.

— Vive la vieille !

— Noël ! Noël !

— Chauds... chauds les marrons ! Allons, il n'y en a plus que quelques douzaines, les hommes ! Puis, je ferme la boutique... C'est Noël, vous savez, depuis dix minutes !... Noël !... Encore une année de passée, mes amis ! Tenons-nous bien, nous les verrons toutes !... Hardi !... On sera tous heureux ! Allons mes enfants !... On est des hommes !... On est des femmes !... Et on vit ! On vit !... Noël ! Noël !...

— Vive la vieille, vidons sa boutique !...

— Voilà, tout est vendu !... fait la marchande. Voilà, c'est fait, je ferme !...

— Partons, la vieille !... Allons nous coucher ! s'écrie un farceur.

— Jamais de la vie !... Je rentre toute seule !... Que dirait mon amour ?... Mais auparavant, pour que vous tiriez à ma brouette, je vais vous chanter ce qu'on chantait dans mon village quand le petit Jésus est né.

— Oui, oui, chantez...

— Écoutons une chanson ! Un Noël du pays wallon !...

— Treize-cents lieues nous avons marché... La connaissez-vous ?... On l'appelle chez nous, la Marche de Turenne... Écoutez :

*Treize-cents lieues nous avons marché,
Treize-cents lieues nous avons marché,
Nous avons tant marché, par l'étoile éclairés,
Et à Jérusalem, nous sommes arrivés.*

*Et quand nous fûmes là z'arrivés,
Et quand nous fûmes là z'arrivés, [voix,
Tous les oiseaux du bois chantaient à pleine
Tous les oiseaux du ciel chantaient alléluia.*

*Et à Jésus nous avons donné,
Et à Jésus nous avons donné,
Tous nos riches présents, l'or, la myrrhe et
Jésus les a reçus fort agréablement. [l'encens,*

La voix aigre et mince de la vieille femme scande la chanson sur un rythme de marche. Elle frappe du sabot en mesure sur les dalles. Une chose venue de loin dans le passé, et fraîche encore autant qu'un petit morceau du ciel de l'Ardenne, semble sortir de sa bouche et monter entre les maisons à pignons de la ville flamande. C'est comme une tendre affirmation à la joie, à la confiance, au bonheur que l'air de l'antique complainte porte aux cœurs qui l'écoutent..

La vieille Liégoise chantait. Tout à coup, elle crie, en pesant sur sa brouette :

« En avant, mes amis ! »

Puis elle reprend sa chanson. Suivie de la foule, dans la nuit, elle disparaît, et le silence se fait autour de la maison.

Debout à sa cheminée, M. Piquet écoute encore.

* * *

« Mais que chantait donc la vieille ?

« Jésus les a reçus fort agréablement !... » Pauvres bonnes gens ! Quelle myrrhe et quel encens portent-ils, les pauvres, à Jérusalem ? Ah ! c'est le parfum de leur cœur naïf et douloureux, plein de joie et de besoin. « Jésus les a reçus fort agréablement ! » Heureux les pauvres ! Ils cueillent eux-mêmes leurs fruits et leurs fleurs, à chaque matin de la lumière. Ils mangent leur pain tous les jours avec un goût nouveau !...

« Quoi ?... J'entendrais encore la chanson de la vieille femme ?... Mais non, ce n'est plus dans la nuit et dans la neige qu'elle retentit... Il me semble, à présent, que c'est en moi... »

« Que cette voix était étrangement cassée et ardente! » continue M. Piquet. « Combien elle paraissait assurée que « Jésus les reçut fort agréablement! » Ah! j'ai déjà senti dans ma chair la chaleur de cette joie? Quelle est cette vieille pauvre? Où ai-je entendu cette chanson?... »

« J'entends bourdonner dans ma tête un souvenir qui ne peut sortir. Je le sens battre des ailes comme un oiseau dans une cage trop étroite... Qu'est-ce qu'il me veut? « Tous les oiseaux du ciel chantaient alléluia! » Mon Dieu, qui me l'avait déjà dit?... »

Mais M. Piquet ne trouve pas.

L'amour parfume jusqu'aux cœurs déjà morts.



La Femme au Taureau.

A Mlle Marie Closset.

En entrant, je trouvai la fermière habillée de noir, assise sous le manteau de la cheminée, dans un fauteuil à dur siège de paille, haut sur pieds et droit du dossier. Ses deux mains jointes se tordaient sur ses genoux, en petits mouvements lents et désaccordés. Je n'apercevais de sa tête que le fond du bonnet de linge tuyauté qui lui serrait les cheveux. Son visage demeurait tourné sur le côté, le menton touchant l'épaule, les yeux fixés vers le foyer comme pour, de parti pris, ne plus rien voir de la chambre.

Dans cette vaste pièce dallée de pierres inégalement creusées par les pas, et qui servait de salle à manger commune, grouillait un incessant va et vient de sabots, résonnait le vacarme clair des seaux et des casseroles entrechoqués.

Le maître était à table. La bouche pleine de pain et de café, frappant la planche du manche de son couteau, il jurait les mille milliards de diables d'enfer qu'il était temps d'arracher les navets de la petite terre du coin du bois des « Gérauts ».

La servante, belle fille aux cheveux cendrés, à la petite oreille rouge, de son rire gras gloussant dans sa poitrine coupait les paroles du maître pour se moquer et le forcer de crier plus haut encore.

Un vieux vacher crotté de bouse, l'air désolé de n'avoir jamais rien compris, répétait d'une voix pleurarde, et avec une grimace qui recroquevillait encore son étroit visage sauré : qu'on n'avait pas le temps, ici, de manger ni de dormir... Tandis qu'une jeune chatte au pelage de trois couleurs, souple et maigre, les pattes encore épaisses, la tête futée, d'un fin bout de langue rose lapait la tache bleuâtre d'une goutte de lait à terre.

Hommes traînant d'allures et filles piaulantes allaient et venaient en se bousculant comme si le hasard seul les eût guidés. Des cris, des appels retentissaient d'un bout à l'autre de la de-

meure. Mouvements et bruits mêlés tournoyaient aux yeux, vrillaient les oreilles. Et ces impressions enfin se tassaient dans une sensation plus forte que toutes les autres : une odeur fauve de sueur et de fumier qui sauvagement prenait aux narines, écrasait le cerveau et un instant, laissait le visiteur pantelant comme une bête assommée...

La fermière perçut-elle, dans le vacarme ordinaire, le bruit nouveau d'un pas inaccoutumé ? Jusque là immobile en sa pose bizarre, tandis que je franchissais le seuil, et avant que personne n'eût encore remarqué ma présence, elle tourna vers moi, d'un mouvement brusque, son long visage.

Le teint d'un jaune dense et obscur qui semblait absorber la lumière plutôt que la réfléchir ; la bouche aux lèvres minces et décolorées ; le nez long et pincé ; le front sillonné de rides profondes, tout en elle trahissait le martyr ancien d'une longue suite de douleurs physiques.

Tout à coup, sur le miroir de cette eau morte, je vis briller le feu noir des pupilles. Un instant, dans le cerne violet des paupières fanées, deux regards brûlants étincelèrent. La

physionomie entière se convulsa, les sourcils se contractèrent, la bouche s'entr'ouvrit, les poings serrèrent les bras du fauteuil... la durée d'un éclair. Tout aussitôt la vie des yeux s'éteignit, la face retomba dans son air d'inconscience, et la fermière brusquement se retourna du côté de la cheminée.

* * *

« Peuh ! » me dit le fermier pointant le menton vers sa femme et comme lui-même étonné de la regarder... « Voilà !... » Puis, haussant lentement les épaules : « Qu'est-ce que vous voulez y faire ?... Depuis dix ans, on a tout essayé pour la guérir, vous pensez bien !... On ne lui veut pas de mal, diantre !... Ç'a été la plus brave des femmes, et c'est elle qui a quasiment tout apporté ici... »

« Mais, mais, je ne sais pas... Depuis quelque temps, il me semble qu'elle baisse bien vite ! » acheva l'homme d'une voix plus grave et en avançant, en une moue, ses grosses lèvres rasées de huit jours.

« Allons, à cette heure ! » reprit-il bientôt de son accent éclatant et joyeux. « Allons, je m'en

vas à la terre du coin du Bois, rapport à mes navets que ce sacré « mané » Chinel de mes deux... n'a pas encore tirés. Et dire que je lui ai pourtant plus de cinq cent milliards de fois commandé la besogne... »

En arrêtant le valet qui passait à sa portée, et le secouant comme un pieu qu'il eût voulu tirer de terre, il lui cria nez à nez :

« C'est plus vieux qu'un corbeau, et plus sot qu'un « bédot » !... Est-ce qu'on y est, Chinel ? » acheva-t-il en éclatant de rire, tandis que la mine du benêt se chiffonnait de peur comme un masque de carton mouillé.

Sur le seuil, la blonde servante passait. Le maître déposa, droite contre le mur, la houe qu'il portait, et saisissant la jeune femme par les deux coudes qu'elle serrait au corps, il l'éleva de toute la hauteur de ses bras, au-dessus de sa tête, en criant : Houp là !... Puis, le fermier roux aux larges épaules disparut suivi de son valet noir et sec, aux jambes arquées, en sifflant et se dandinant.

* * *

Je demeurais au milieu de la cuisine, seul de-

vant la malade. Au fond de la petite pièce voisine, au ronron d'une marmite qui bouillait, la belle blonde à présent chantait à tue-tête en tournant un bâton dans le pot. Se renversant sur les reins et ployant la nuque en arrière, à la volée elle m'aperçut dans mon coin. Elle vint aussitôt à moi en s'essuyant les mains à son devantier de rude toile grise.

C'était une superbe femme de vingt-cinq ans, droite comme un jonc, les joues roses, les pommettes larges, la bouche grande et tendrement relevée aux deux coins, le nez petit et rond. Une foison de cheveux crépus, bouillonnants, d'un blond cendré, noyait dans un nimbe poudroyant d'une douceur troublante, l'impression de triomphante jeunesse que dégageait cette physionomie intelligente et volontaire. Elle était vêtue d'un corselet gris bleuâtre qui moulait ses épaules et sa gorge avec la voluptueuse exactitude du linge mouillé qu'aurait, sur le buste de la santé et de l'ardeur juvéniles, jeté un statuaire.

Comme je la saluais, son visage prit une expression de plaisir et de déférence. Pinçant deux coins de sa jupe, elle esquissa à mon adresse

une profonde révérence; et avec une grâce que je voyais bien qu'elle n'était point fâchée de montrer, d'une allure souple et rebondissante, elle vint en courant au fauteuil de la fermière.

« Censière », lui dit-elle très haut dans l'oreille, et toujours souriante. « Censière, voici un monsieur qui vient vous voir... Ne lui direz-vous pas bonjour ? »

En parlant, de ses doigts rouges et potelés elle tapotait le mouchoir noué sur les épaules de sa maîtresse; elle rentrait, sous les godrons du bonnet, une mèche de cheveux d'un noir de jais mêlés de fils blancs.

Au son de la voix amie, la malade se tourna vers nous. Elle saisit dans ses deux mains le poignet de la jeune fille et le tint serré contre son visage avec le geste peureux et ravi du petit enfant qui se pend au tablier de sa mère.

« N'ayez pas peur, censière. Voyons ! Voyons ! Le monsieur ne vous fera point de mal. »

Mais il demeura impossible de la tirer du mutisme le plus absolu; pas une parole, pas une exclamation. C'était la démence ancienne et complète de l'esprit sur un corps qui commençait lui-même à se ruiner.

Demeurant penchée, la taille tordue de guingois, du côté où sa maîtresse l'entraînait, la servante cependant répondait à mes questions.

« Elle est en cet état depuis dix ans passés, monsieur; depuis la mort de son fils. »

Et sans même lancer un coup d'œil vers la folle, qui d'ailleurs n'avait pas bronché :

« Vous savez bien, monsieur... l'accident? »

Je ne savais rien.

* * *

« Oh ! Oh !... » murmura la servante. « Monsieur est donc étranger?... »

« Eh bien, » continua-t-elle après avoir repris si profondément haleine que son corsage était venu lui toucher le menton, et tout en promenant sa paume libre sur les mains de la fermière, « il y a eu dix ans le ving-quatre de juin dernier, le censier ramène un taureau, une jeune bête d'une nouvelle race, achetée quatre-vingts pièces au marchand de Seneffe. J'étais déjà en service à la ferme. Je me souviens comme d'hier de la rentrée des trois hommes et du « toure » avec son anneau dans le nez. Cela n'alla pas tout seul pour le lier dans l'étable, je vous le

garantis !... Et l'on but un fameux pot de bière quand la porte fut tirée dessus.

« Les maîtres avaient pour lors un petit garçon nommé Frédéric, qui commençait d'aller au catéchisme à Fontaine pour faire ses Pâques ; un bon petit fieu aux cheveux noirs, fier comme un page et caressant comme un ange, qui me faisait déjà endêver et me cajolait avec toutes sortes de manières gentilles et de sottises !

« Voilà que trois jours après l'arrivée du taureau, la femme du Blanc des Mets, là dans la cour, frappe au carreau, et me montre de son bâton, attachée sous la grand'porte, la vache qu'elle amenait pour la saillie. Je cours le dire à la fermière qui cueillait le souper au jardin, car les hommes étaient tous aux champs. Il n'y avait ici que moi avec Frédéric. Hé ! notre censière n'avait peur de rien. Elle était, en ce temps là, forte comme un arbre ; aussi courageuse que belle et bonne. Et ce n'est pas un secret que c'était elle qui faisait marcher la cense.

— Bon », qu'elle me répond. « J'y viens ! »

« Elle descend à la cour, et en passant l'escalier, elle dit au petit garçon qui lisait, assis

sur le seuil, dans son livre d'images, de rentrer parce que le taureau va sortir.

« Elle ouvre l'étable, va à la crèche et délie la bête. Nous croyions bien que le taureau avait déjà senti la vache, car à peine détaché, il avait tourné brusquement la tête vers la cour. Mais d'un bond, en nous renversant la fermière et moi, le voilà sur le fumier. Ah!... Ce n'est pas à la vache qu'il court!... Il n'a pas vu la vache!... Malheur!...

« Nous n'avons que le temps de pousser un cri! Je suis encore à terre dans la paille, que je vois la bête, la queue raide comme un manche à balai, qui fonce, cornes baissées, du côté de la maison, piétine l'escalier, relève la tête et agite en l'air, piqué à ses deux cornes, oh! le corps de notre petit Frédéric! L'enfant crie un si petit cri, un si petit cri! Il se débat et retombe sur le pavé, tandis que le taureau franchit la porte ouverte du côté des prés et disparaît.

« Le petit Frédéric était mort sur le coup, la poitrine défoncée. Sa mère, tombée près de moi, les jambes brisées d'épouvante, n'avait pu se relever. De l'étable, elle se traîne dans la cour sur ses mains et ses genoux, elle prend

son fils entre ses bras et elle roule à terre sans une parole.

« La femme du Blanc s'était sauvée en emmenant sa vache. Enfin le fermier arrive. Il voit sa femme évanouie, son fils à terre, et moi auprès qui ne savais crier qu'un mot : Le « toure »... le « toure » !...

« A deux, nous portons l'enfant sur un lit, la censière sur un autre. Mais il n'y avait plus rien à faire pour Frédéric. Quand le médecin du village arriva, le petit cadavre était déjà froid.

« La censière vivait encore, si c'est cela vivre, monsieur?... Sans une larme, sans une parole, elle nous dévisageait durant des heures et des heures, avec des regards qui nous épouventaient. Le médecin la saigna. Bien sûr, il fit tout ce qu'il fallait pendant des jours et des jours. La pauvre femme restait partie... étourdie... écrasée... Nous pûmes enterrer l'enfant sans même qu'elle s'aperçût de la cérémonie.

« Tout ce temps, le mauvais taureau était demeuré dans le petit bois joignant le pré. On ne le voyait plus. En revenant de l'enterrement, le fermier détache son fusil de la che-

minée; avec ses valets et des voisins munis de fourches et de cordes, le voilà en route pour le bosquet.

« Bast! le taureau calmé pâturait bien paisiblement dans la prairie. On lui met tout de même la tête dans un sac; on lui entrave les pattes de devant; on le ramène dans la cour, où le boucher du village attend. Mais au moment où l'homme passe la grand'porte avec la bête, la censière qui était au lit et sans une parole depuis trois jours; la censière en chemise, les pieds nus, les cheveux sur le dos, saute dans la cour en criant :

— Non, non, non!

« Et alors?... Quoi?... Elle arrache la corde des mains du boucher, elle se met à tirer le taureau vers l'étable. Le censier pâle comme un mort, veut l'arrêter, mais elle se débat si furieusement qu'il faut lui obéir, qu'il faut rattacher le taureau à la crèche.

« Oui-dà!... En a-t-on parlé, de cette scène dans le village!

— Il fallait assommer sur place la bête qui avait tué l'enfant! disaient les uns. Il ne fallait pas écouter une pauvre sotte! disaient les autres.

« C'est facile à dire... Moi qui étais présente à l'histoire devant le boucher, je vous assure qu'on n'aurait jamais pu se mettre en travers de la malade dans l'état où elle se trouvait.

« Le taureau était d'ailleurs redevenu parfaitement doux et sage. La censière demeura devant la mangeoire toute la nuit, poussant à plein gosier des cris de colère, quand on faisait mine seulement de s'approcher pour la ramener à la maison.

« Le médecin ordonna de ne point la tracasser. Dans l'état de délire où elle se trouvait, assurait-il, la moindre contrariété aurait pu amener une crise qu'il fallait éviter à tout prix.

— Laissons-la faire », répétait-il, « surveillons-la. Gagnons du temps. »

« Peu à peu, on parvint à la garder quelques heures dans la maison, et à raccourcir ses séjours à l'étable.

« Cependant, il y avait des moments où tout subitement, que ce fût de jour ou de nuit, elle se levait de sa chaise ou de son lit, et se mettait à pleurer. Alors, vite il fallait la mener près du taureau. C'étaient des hurlements qui mettaient la ferme sens dessus dessous, des convulsions

qui la jetaient sur le carreau, quand on tardait à lui obéir.

« Dans ces dernières années, elle s'est beaucoup calmée. Peut-être c'est-il qu'elle est plus malade et qu'elle s'affaiblit? Ne croyez pourtant point que nous pourrions nous débarrasser de la bête qui a tué son fils. Elle ne nous laisserait pas faire.

« Tenez... elle ne comprend point un traître mot de ce que je vous dis ici. Mais soyez sûr, quand elle détourne la tête vers la cheminée, comme elle fait maintenant, que c'est pour mieux entendre ce qui se passe dans la cour. Vous la verriez sauter debout, si on venait à toucher seulement à la porte de l'étable. Voilà... Elle ne vit quasiment que pour garder la bête.

« Pauvre maîtresse! Elle n'a plus jamais prononcé le nom de son petit fieu, ni aucune parole. De toute la maison, elle ne reconnaît que moi. Et moi, je ne pourrais point la quitter.

« Voyez, monsieur! » ajouta tout-à-coup la blonde servante en m'indiquant le visage de l'insensée. « Voyez ses paupières qui battent; voyez ses lèvres qui tremblent. C'est ainsi qu'elle nous fait comprendre d'ordinaire qu'elle veut

être conduite à l'étable. Voyez comme elle fait effort pour se lever...

— Censière! Nous y allons! » cria aussitôt la belle fille à la malade, d'une voix douce, les yeux dans les yeux, ainsi qu'on s'explique aux petits enfants, quand il faut encore leur parler de tout le corps, et du geste autant que de la parole.

« Oui, oui, censière, nous y allons! »

* * *

Avec une énergie inattendue, la malade se mit debout, tituba légèrement, puis enfin se maintint droite au bras de son fauteuil. Je fus frappé de sa haute taille en la voyant ainsi dressée. Qu'elle devait avoir fière mine au temps de sa bonne santé!...

« Ah, oui! me dit la domestique qui devina le sens de mes réflexions. C'était la plus belle femme du village, je vous le garantis!... N'est-ce pas? Ce que c'est que de nous! »

Cependant, la fermière avait saisi sa garde par la manche et elle se précipitait en avant avec cette maladresse impulsive des déments dont les mouvements indisciplinés trahissent la misère nerveuse.

« Hèlà! hèlà!... Doucement, hé! doucement, censière! » répétait son guide. « Vous allez me faire tomber... Voyez-vous, Monsieur, quand je ne la mène point assez vite à sa guise, elle me renverserait. Il est vrai que si j'étais par terre, elle ne pourrait faire un pas. D'elle-même, elle ne saurait seulement trouver la cour... Chutt!... Maintenant, faites attention, Monsieur. Venez, suivez-nous... »

Je me mis donc derrière la paysanne au cerveau mort, qui marchait comme une enfant au bras de la servante si attentive et caressante.

Nous franchîmes le corridor, descendîmes le seuil. A cet instant :

« Attention! » cria la servante à sa maîtresse. « Regardez! » me dit-elle à voix basse.

La fermière, en se posant lourdement de côté, descendait la première marche de l'escalier, ramenait les deux pieds sur la pierre; enfin atteignait le second degré. Là, sur la botte de paille servant d'essuie-pieds, elle s'arrêta. La tête levée, les paupières frémissantes, elle sembla quelque temps aux écoutes d'une lointaine, lointaine rumeur... Dans le silence de son esprit, passait-il quelque écho du passé ter-

rible?... Brusquement elle se pencha en avant. Ses regards semblaient attendre on ne sait quoi qui allait se lever devant ses yeux...

Enfin elle se redressa; elle tira la servante pour reprendre sa marche cahotante sur le pavé.

« Avez-vous vu? » me demanda la jeune paysanne. « C'est sur cette pierre que le petit Frédéric a été tué... La censière ne reconnaît plus rien, et cependant elle n'a jamais passé le seuil sans s'arrêter à l'endroit où le taureau a écrasé son enfant; là où elle-même est tombée avec son fils mort dans les bras... »

* * *

Nous arrivâmes à une étable, devant la porte coupée de deux vantaux superposés :

« Attention, censière! » cria la servante. « La marche à monter! Hop là! » Et le pied lourd franchit l'entrée.

Je suivais, dans la paille et le fumier d'une écurie assez mal entretenue. Au fond du réduit, à la lumière d'une étroite rayère qui montrait la vive verdure du potager étincelant au soleil, m'apparut un splendide taureau, au pelage d'un jaune crème, et de taille gigantesque. Sur la

corne rosée de ses pieds petits, ses membres fins et fuselés jusqu'aux jarrets, se développaient brusquement en une « culotte » énorme. Son cou épais et court, luisait sous le somptueux velours de son poil ras.

A notre approche, la bête puissante remua lentement la tête. Elle reconnut la fermière et se tassant au fond de son réduit, paisiblement, elle se tourna droit vers nous.

A quelques mètres de la mangeoire, la servante qui ne tenait plus sa maîtresse que par le bout des doigts, allongea le bras et doucement elle la lança en avant du geste de la nourrice qui guide les premiers pas d'un enfant.

La fermière laissée à ses forces, fit ainsi trois enjambées en titubant, et tomba sur l'épaule du taureau. Ses bras ouverts au large entourèrent la bête; sa joue se colla sur la peau frémissante.

Pas une parole, pas un bruit ne sortait de ses lèvres. Dans un complet silence, sans desserrer son étreinte, par petits mouvements pénibles, la folle lentement glissa vers la tête de l'animal.

Alors, des deux mains, elle saisit les cornes

pointues, les cornes terribles... Doucement, les yeux fermés, elle y appuya le visage. Et le taureau, sans un mouvement, longuement, la laissa reposer comme sur un oreiller...

Hors le monde de la conscience, retournée loin de nous, tout au fond des temps, la folle adorait-elle comme un dieu terrible, le bourreau de son fils? Sur son sein, pressant les cornes acérées qui avaient tué le petit Frédéric, la pauvre femme espérait-elle retrouver un peu de l'âme de l'enfant, là même où cette âme chérie avait été détruite?

Non. Dans la nuit de sa démence, toutes les choses s'était confondues. Sur la nuque carrée de la brute, la douleur de la mère et la férocité de la bête étaient redevenues la Force unique. Ni elle, ni lui; ni mère affolée, ni taureau tueur d'enfant; ni deuil, ni vengeance... Il n'y avait plus que des paumes amaigries caressant une peau chaude et veloureuse; une malade aspirant l'odeur fauve d'une vie puissante... Près de la dissolution suprême, il n'y avait plus que l'amour pressant, dans ses bras, la mort.

Enfin, la servante s'avança. Elle saisit sa maîtresse par les coudes, lui releva la tête, dé-

tacha l'étreinte de ses doigts serrant les cornes.

« Il faut que je la reprenne, » me dit-elle.
« D'elle-même, elle ne sortirait plus d'ici. »

Cependant, la censièrè s'était laissé faire sans difficulté. La servante me tendit les mains de la pauvre femme immobile :

« Tenez-la un instant, s'il vous plaît, je vais garnir le ratelier. »

D'une fourche à deux dents, piquant dans un tas de trèfle frais coupé, à superbes coups de reins, je la vis lancer les paquets fleuris de rouge, par dessus l'échelle du taureau. Dans l'auge de pierre, elle versa ensuite un plein seau d'eau fraîche.

« A cette heure, partons! » cria-t-elle. Elle me reprit la malade qui n'avait pas eu un geste, et nous nous en retournâmes vers la chambre.

* * *

« Eh bien? » me demanda la belle fille en installant sa maîtresse dans le fauteuil, sous la cheminée. « A présent que vous l'avez vue, que répondriez-vous, monsieur, à ceux du village qui se moquent de nous voir mener la censièrè au « toure » ? »

— Moi? » criai-je en sursautant à cette question.

J'aurais voulu pouvoir, en réponse à cette prise à partie, exprimer quelque pensée bien raisonnable. Je ne pus que sécher deux larmes qui piquaient mes paupières.

« Ah! ah! » dit la paysanne qui avait surpris mon geste. « Ah! ah! » répétait-elle longuement, les poings sur les hanches, superbe de cordialité et de force... Puis, relevant fièrement la tête :

« Vous voyez bien, Monsieur, qu'il n'y a rien à répondre! »

Et entourant la malade de ses beaux bras roses et ronds, elle lui posa deux baisers sur les yeux.

* * *

Comme je m'éloignais, sur le seuil, je rencontrai le fermier, les guêtres crottées de glaise jaune, qui rentrait des champs. Il me tendit une énorme main plus épaisse, plus rugueuse qu'une branche de chêne vif.

« Quel beau temps! » cria-t-il d'une voix qui roula à travers la basse-cour, tel le bruit d'un chariot à quatre chevaux. Et de toute sa face

ardemment tendue, il me montrait, par-dessus la clôture, la ligne de l'horizon où le couchant rouge buvait le bleu pâle du ciel. « Salut! »

Il rentra et je sortis.

Or, proche le seuil, passant devant la fenêtre de la pièce que je venais de quitter, par hasard je levai les yeux... Au fond, dans le carré de jour de la cuisine, tout à coup m'apparut la stature colossale du fermier. Il maintenait par les épaules la belle servante contre le mur.

Mais elle, pliant le jarret et se rapetissant subitement, esquiva l'étreinte avec prestesse ; et à pleines mains, saisissant elle-même son maître par la tête, longuement elle le pressa sur sa poitrine.

La Chalée Maclotte.

A Mme Blanche Rousseau.

Un dimanche de l'août dernier, je suivais, au matin, les hauteurs qui dominent la vallée de la Sambre et bordent la rivière du Piéton. Roux dépassé, le chemin de Fontaine, de son remblai, coupe la chaussée de Bruxelles qui, plus loin, se creuse de toute la hauteur de ses ormes gigantesques, pour rebondir à travers un petit bois dont la vue des cimes moutonnantes me ravit toujours dans un sentiment d'enivrante agilité.

Je m'arrêtai au bord d'un beau pré et m'assis sur la berge du fossé, à l'ombre d'une haie de frênes. Il faisait doux, doux et dimanche. Dans notre pays de houillères et d'usines, on sent jusque dans l'air que c'est jour de repos; le dimanche se flaire et s'entend. Le ciel lavé des fumées est plus clair. Sous les herbes qui bordent les pavés hier fracassés par les charges

de fer et de houille, on entend des murmures d'eaux courantes. On reconnaît, dans les bosquets de bouleaux, des ramages d'oiseaux que demain le halètement des machines assourdira ou fera taire. Sourires d'une contrée que le plus âpre génie industriel a corrodé parfois jusqu'aux os, mais n'a point su dessécher jusqu'au cœur.

Devant moi, la haute haie brillait au soleil, élançant ses fines tiges à l'écorce d'un vert gris, lisse et luisant. En festons, sur le sol, couraient les troncs plus gros, tordus pour la palissade. Liés ensemble depuis trente ou quarante ans, ils se jouaient à la guise de serpents enlacés; et des cicatrices étranges, aux lèvres boursoufflées, soudaient leurs monstrueux baisers.

Au cœur de l'homme, la vue des lignes fait lever des mouvements. Il vit les attitudes qu'il contemple et accorde son âme aux gestes qui jouent devant lui. De l'immobilité de la plante enracinée, il compose de la vie éprise de la vie. Car pour celui qui aime, il n'est plus jamais de paix, il n'est plus de silence, il n'est plus de repos... La marguerite qu'il cueille à ses pieds, il en fait un sourire et lui donne sa naï-

veté; comme au florion d'or, son cri d'orgueil dans l'herbe, sa joie enivrée à ras de terre...

* * *

Or, tandis que je rêvais, j'entendis, de l'autre côté de la haie, éclater le bruit d'une voix d'homme.

Cette voix qui s'élevait où je ne l'attendais point me surprit à la façon d'un oiseau qui se fût envolé sous mes pieds, entre les mottes du labour. Emu, j'allongeai le cou, tendis l'oreille, et le cœur battant, demeurai aux écoutes.

« Vous ne savez pas? disait quelqu'un. La Chalée Maclotte de Goutroux est morte cette nuit!

— Ah bah! répondit une autre voix. Elle est donc passée, la vieille taupe?

— Allez! Ça n'a pas été sans peine! Et on peut dire que son âme de p... lui tenait solidement au corps!

— Est-ce vrai, ce qu'on a raconté? Jusqu'à la grand'route, on l'entendaient crier miséricorde?

— C'est ainsi! Même que ç'aurait fait pitié si

ç'avait été d'une autre, je vous le dis!... Mais le curé lui-même ne voulait plus venir la voir. Il n'y a qu'un père capucin de la Mission qui a osé approcher d'elle, sur la fin.

— En voilà une que le bon Dieu ne mettra point dans sa poche, bien sûr!

— Hein! Elle devait être bien vieille! J'étais encore gamin qu'elle était déjà la Chalée Maclotte, avec sa jambe trop courte, sa peau jaune et ses cheveux blancs.

— Pardienne!... Les jours de quinzaine, je me rappelle que nous la suivions pour la voir entrer dans le bois où elle attirait les hommes revenant, encore tous noirs et mâchurés, de la fosse du n° XII.

— Ah! Elle en a pris sa part... Plus vieille, plus sotte!... Tout de même, elle en a quelquefois vues de grises aussi. Comme il y a vingt ans, lorsque les femmes l'ont tenue serrée dans sa cahute une semaine durant, et voulaient la brûler vivante pour se venger.

— Oui!... C'est cet été-là qu'elle coucha dans le cimetière et que le curé dut envoyer le garde pour la faire sortir...

— La voilà passée! Bon débarras!

— Amen ! Allez ! Goutroux ne la regrettera point ! »

Sur ces paroles, les deux interlocuteurs se mirent debout ; et j'entendis peu à peu le bruit mou de leurs pas s'effacer derrière la cloture. Un instant, je les entrevis au bout du pré, comme ils pénétraient dans le bois, et ils disparurent.

* * *

Quoique demeuré longtemps absent, je n'avais pas perdu le souvenir de cette étrange comédie qui avait si fort scandalisé le hameau et dont les deux interlocuteurs venaient de me révéler la mort. Poussé par la curiosité, excité, au surplus, par le sentiment de sympathie fiévreuse que levait en mon cœur l'émotion du retour au pays, je formai le projet de faire un détour par la cabane de la Maclotte : quatre pauvres murs de torchis couverts de chaume pourri, au haut de l'ancien chemin de Landelies aujourd'hui abandonné.

Avant que le hameau de Goutroux eût bâti son église, ses cabarets à phonographes et ses salons de danse, cette misérable mesure, était

la seule habitation qu'on aperçût sur la colline sablonneuse. A l'écart de plusieurs minutes de marche d'aucune agglomération, la pauvre y avait passé solitaire de longues années jusqu'au moment où, serrée de près par les constructions nouvelles qui s'élevaient, elle avait dû se défendre contre la haine et le mépris de ses voisins.

Aussi loin que portait mon souvenir, la Chalée Maclotte apparaissait à mes yeux telle qu'une petite vieille extrêmement maigre, à peau jaune ratatinée, au grand nez crochu, aux yeux gris, durs, aigus, et froids comme le reflet de deux gouttes d'eau gelée sous des sourcils blancs.

Elle avait une jambe plus courte que l'autre, marchait en « chalant », c'est à dire en boitant, projetant à chaque pas, le corps à un pied de haut, par un déhanchement et un tortillement de reins pénibles à voir... D'une agilité de bête sauvage, malgré son infirmité elle exécutait des trajets énormes par les routes, à travers bois et champs. On la rencontrait de nuit, de jour, continuellement en voyage d'un village à l'autre, les mains vides, sans qu'on pût soupçonner le motif de ses déplacements.

Pour les uns, elle était spirite; on l'avait vue

prendre le convoi pour Charleroi, où chacun savait qu'on faisait tourner les tables. Aux yeux des autres, elle était sorcière. Et quand, un matin, fut trouvé le cadavre de la vieille Dajour étendu sur le fumier de sa petite ferme, on accusa tout net la Maclotte d'avoir étranglé sa compagne de sabbat.

Mais ce qui, en cette femme, effrayait par dessus tout les gens du hameau, c'était son silence; c'était l'absolu et enragé silence de la mystérieuse pauvre devant ses bourreaux. Pendant les dernières années de sa vie, on ne l'avait pas entendue prononcer un seul mot de prière ni de menace à l'adresse d'un être vivant. Chargée du pain et du genièvre qu'elle rapportait de ses courses et qui faisaient toute sa nourriture, on la voyait, farouche, bondir cahin-caha, gravir la colline en haut-le-corps menaçants et rentrer en cette tanière où elle s'enfermait pour des semaines.

* * *

Comme j'arrivais là tout près, je reconnus, assis sur un tas de pierres jetées des champs, un houilleur de mes amis, le Rouchat. Il était

en manches de chemise, fumant une pipe de terre à petites tétés rapides et courtes, les regards fixés sur la porte close de la chaumière avec la même attention dont il eût attendu, un dimanche de concours, l'apparition de ses pigeons mailletés rentrant au pigeonier.

« Eh, Rouchat, lui criai-je, voilà donc la Chalée Maclotte trépassée, à cette heure ? »

— Chutt ! me répondit tout subitement le houilleur en se levant d'un bond sur ses pieds, et me faisant de frénétiques signes de ses deux mains, avec des yeux terribles.

— Chutt ! »

Quand je me fus approché :

« Regardez ! Regardez ce qui va sortir de là ! » murmura-t-il d'une voix ardente et basse, en désignant la porte de la cahute d'un clin d'œil.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Taisez-vous ! »

En m'imposant silence d'une grimace qui contractait tout son visage, il se rassit sur le tas de cailloux ; lança, à trois pas devant lui, un jet de salive qui passa en sifflant entre ses dents

serrées. Reposant alors le coude droit dans la main gauche, sans plus s'occuper de moi, le Rouchat reprit sa mine de braconnier à l'affût.

Tout à coup, la porte de la Maclotte s'ouvrit. Je vis apparaître, dans sa robe brune, un moine bernardin de haute stature qui tira l'huis derrière lui; et les bras croisés haut sur la poitrine, les mains cachées sous les manches de son froc, la face baissée sur le buste bien droit, passa sans nous remarquer.

Il était admirablement bâti; les épaules larges, le cou bruni par le hâle supportant une tête qu'une vaste tonsure, dépouillant tout l'occiput avec un air de maladie, ne parvenait pas à rendre ridicule. Le visage aux traits nets et sûrs, étrangement tendus et fixes, s'éclairait de deux taches lumineuses qui emplissaient les orbites comme deux fleurs de velours sombre. La lèvre supérieure roulée en une volute délicate, se relevait vers le nez aux narines larges ouvertes.

Cette face pleine d'assurance et de quiétude, respirant la douceur en même temps que l'ardeur, projetait une impression de paix et de si-

lence, avec l'air radieux et tranquille d'une lampe brillant dans la nuit.

Le religieux prit le sentier de la ferme dont les peupliers s'apercevaient au loin, et disparut derrière les prochains buissons de genêt et d'épine.

Alors mon compagnon, comme saisi d'un accès convulsif, se mit à frapper frénétiquement le sol du talon :

« C'est lui ! s'écria-t-il. Je vous dis que c'est le capucin de la Mission !... En voilà une d'affaire !... En voilà une !... »

— Mais quoi ? Qu'y a-t-il ? demandais-je, ne comprenant pas ce qu'il y avait de si étrange dans la vue d'un religieux sortant de la maison d'un mort.

— L'avez-vous vu ? L'avez-vous vu ? reprit le Rouchat d'une voix de plus en plus aiguë, et les yeux flamboyants.

— Pardienne, oui ! Et après ? Qu'y a-t-il là qui vous excite si fort ?

— Milliards de noms de Dios ! cria le rousseau ainsi qu'en proie à une terrible colère. Cet homme-là est le plus brave qu'on « a » jamais vu sous la calotte du ciel !... Foi du Rouchat

de Goutroux, mille milliards de noms de noms, entendez-vous ? »

Et le houilleur, me toisant de la tête aux pieds d'un air menaçant, se mit à se frapper la poitrine d'une grêle de coups de ses deux poings serrés, semblant ainsi offrir de défendre son affirmation à l'instant contre moi ou quiconque, jusqu'à la mort.

« Ben, mon Rouchat, je ne dis point le contraire ! Je veux bien vous croire !

— Ecoutez ! continua-t-il en s'approchant jusqu'à fixer ses yeux dans mes yeux, et d'une voix qui le faisait trembler comme si elle n'eût pu se livrer passage à travers son gosier sans agiter tout son corps. Ecoutez ce que j'ai vu, répéta-t-il en allongeant le cou, pour visser plus solidement encore ses regards dans les miens. Il n'y a que moi qui sais ce qui s'est passé ici. Il n'y a que moi ! »

Et le Rouchat, tenant sa pipe levée dans un poing, recommença de se frapper la poitrine à coups redoublés.

« Il n'y a que moi qui « a » vu l'affaire !... Catholiques et socialistes, mille milliards, je me fiche de tout le monde... Entendez-vous ? Le

Rouchat ne va pas à messe, mais le Rouchat dit la vérité, mille milliards! Et le moine qui vient de passer là à pieds nus, nom de nom, c'est un brave homme!... »

M'étant dès l'abord décidé à perdre une heure, s'il le fallait, pour connaître ce qui avait pu troubler si profondément le houilleur, je me gardai de l'interrompre dans ses jurons, ses détours, ses prises à témoin de tout l'univers. L'émotion qu'il montrait avec cette naïveté me garantissait une sincérité de conteur qui n'était pas pour me déplaire, quoi qu'il eût à me dire.

« Je sais bien que le Rouchat de Goutroux n'a jamais menti! affirmai-je.

— Et il ne mentira jamais, mille milliards! »

* * *

Enfin, quand le petit homme eut exhalé encore quelques bordées de « noms de noms », frappé le sol du pied en tournant sur lui-même, j'avançai ces mots bien doucement, comme on approche une allumette de la mèche d'une mine chargée :

« Qu'avez-vous donc vu ici de si curieux, Rouchat?...

— Ecoutez! me dit le villageois enfin calmé. Hier au matin, le garde-champêtre s'arrête devant ma maison. J'étais au repos, en train de nettoyer les cages de mes pinsons sur le bord de la route.

« Rouchat! qu'il me dit, je viens de passer par la maison de la Maclotte pour le recensement... Puh! Saperdié! La vieille n'en a plus pour longtemps.

— Ah ben! que je dis, au plus tôt celle-là débarrassera le plancher, au mieux!

— Ben oui, Rouchat, qu'il me dit, ben oui! N'empêche qu'on ne peut pourtant point laisser mourir les gens comme des bêtes.

— Que faut-il faire, alors? que je dis.

— Faudrait, à mon avis, l'aller dire au curé! qu'il me dit.

— Et le médecin? que je dis.

— Puh! Allez! Du médecin, elle n'en a plus besoin, qu'il me dit. Je dois achever ma tournée pour rentrer à Landelies avant midi. Si vous vouliez courir au village avertir le curé, nous n'aurions rien à nous reprocher.

— La Maclotte ne vaut pas qu'on se dérange, bien sûr, que je dis. Mais j'irai tout de même faire la commission. »

« J'arrive chez le curé, je lui raconte ce qui se passe.

« Attendez, qu'il me dit. Je pars avec vous. Nous ferons le chemin ensemble. »

« Il prend une boîte dans l'armoire; il met son chapeau, et nous voilà en route pour Goutroux. Il n'était pas onze heures que je frappais déjà à la cahute. On ne répond pas, je pousse la porte, et nous entrons, le curé et moi... Ah! qu'elle histoire!...

« Un fumier!... Jamais je n'ai senti une telle puanteur!... J'ai tenu des cochons, j'ai eu un bouc... Mais la saleté de la chambre où nous étions, je ne peux point la raconter. Le curé, qui suffoquait, fait un pas en arrière pour se mettre dans le courant d'air de la porte ouverte. Moi, je saute sur la fenêtre et je la tire au large.

« De la paille, des loques en morceaux, des pommes de terre pourries, des peaux de lapin bourrées de paille, des « gaillettes » de charbon, et un chat crevé, oui, un chat gonflé comme une vessie et la tête grouillante de vers, voilà le matelas du lit sur quatre planches. Et là dedans, la vieille Chalée, le visage jaune comme de la

terre à briques, les cheveux blancs emmêlés sur la tête comme les filasses des chardons montés en graines, le corps sec et noir comme un « rains » de fagots, sans chemise, toute nue sous des morceaux de loques à frotter les pavements.

— Oh! dit le curé en se pinçant le nez, la tête renversée comme s'il allait tomber... Je ne peux pas... Je ne peux pas... »

« Mais comme il prononçait ces mots, je vois, dans son fumier, la Maclotte tourner la figure de notre côté. Je vois les creux de ses rides aussi noirs que si on les avait charbonnés. Tout à coup elle se dresse sur son séant, en laissant voir sa poitrine qui ressemblait à une petite cage ronde où pendaient les plis de sa peau flasque.

« Qu'est-ce qu'il vous faut, vous autres? dit-elle d'une voix sifflante, en nous faisant des yeux ronds et clairs de chat-huant.

— Bonjour! Bonjour, Maclotte! répond le curé le plus haut qu'il peut et sans reprendre haleine. Je viens vous rendre visite, ma bonne femme. On m'a dit que vous étiez malade.

— Fichez-moi le camp d'ici!

— La paix, ma bonne femme! La paix!

Je vous apporte les consolations de l'Eglise...

— L'Eglise... Consolations? Allez tous au diable.

— Reconnaissez-moi, ma bonne femme! recommence le curé, sans plus oser avancer devant les yeux clairs que la Maclotte tient fixés sur lui. Reconnaissez-moi, je suis votre pasteur.

— Je ne veux ici de vous, ni de personne. Sortez, curé! dit-elle.

— Femme, qu'il dit, revenez à vous! Vous êtes malade, très malade! Le Seigneur a compté vos jours, vos heures peut-être... Confessez-vous pour recevoir ensuite dignement le viatique que vous offre notre Mère la Sainte-Eglise par mes mains.

— Au diable, toi et ta séquelle!... Vous m'avez maltraitée toute ma vie. Je n'attends rien de vous. »

« A la fenêtre ouverte, apparaissaient les visages curieux des gens du hameau. Je ne savais où me mettre; cette Maclotte me faisait peur et me dégoûtait en même temps... Le prêtre, quand il avait avancé d'un pas vers le lit, reculait bientôt sous les menaces.

« Du calme, du calme! répétait-il. Songez à l'éternité...

— Zut pour ton éternité, curé ! C'est pas quand tu me faisais poursuivre jusque dans le cimetière par le garde-champêtre, que tu voulais me calmer!... Va-t-en!...

— Vous êtes une grande pécheresse, femme. Mais la bonté de Dieu est infinie... Revenez à lui.

— Pousse ton gros ventre ailleurs, curé. Si je vais en enfer, sois sûr que tu y viendras aussi.»

« Les curieux, dans l'encadrement de la fenêtre, commençent à murmurer. Le curé rouge de honte et de colère, leur fait des signes pour les empêcher de crier. Mais la femme du Tienne d'Avé, à un moment donné, jette une motte de terre sur le lit. A l'instant, la Maclotte se tait. Elle fouille le fumier de son matelas, puis lève le bras d'un mouvement inattendu. Et je vois le cadavre du chat crevé tournoyer à travers la chambre, s'abattre sur la tête chauve du prêtre.

« Lui, presque renversé sous le choc de la bête morte, devient bleu de colère.

« Tu mourras damnée, pécheresse ! répète-t-il en frappant du pied, pendant que j'enlevais les poils puants demeurés collés à son front. Tu mourras damnée ! »

« Là-dessus, il met son chapeau et le voilà parti.

* * *

« La Chalée Maclotte se tordait comme une enragée en poussant des cris qui me faisaient dresser les cheveux.

« Oui... Mais voilà que du dehors, tout à coup, paquets de glaise, cailloux, bâtons se mettent à pleuvoir, par la fenêtre, dans la chambre et sur le lit. Aïe! Un quart de brique touche la vieille à la tempe... Le sang commence à couler sur sa joue... Bah! La Maclotte rit plus fort... Exaspérée, une femme saute du chemin dans la maison, puis une autre.

« Nous t'étranglerons, diablesse! » crient-elles, en ouvrant les doigts de leurs mains.

« Je n'ai que le temps de me mettre devant la Maclotte.

« Nom des os! Hé! Elle est malade! que je crie à ces endiablées. Elle ne sait plus ce qu'elle fait, vous voyez bien...

— Vieille truie!

— Méchante gale!

— Roulure! »

« Ah, diantre ! C'étaient leurs rancunes du temps passé qu'elles vidaient. Thérèse du Noyer n'avait pas oublié qu'une fois, quinze jours durant, son homme avait fait la noce, jadis, avec la Chalée... Et Constance Méséquette, et Lalie Jeandedieu, et Philippine Barnabé, c'étaient les belles quinzaines de leurs anciens logeurs qu'elles réclamaient à la vieille en l'insultant.

« Aussi crachaient-elles dessus, quasiment comme sur une chouette clouée à une porte de grange.

« Tout de même, à la fin, je parviens à les faire sortir et je ferme porte et fenêtre.

« Rouchat ! que la Maclotte me dit, je ne t'en veux point. Cependant va-t-en aussi. Je ne demande personne près de moi pour mourir. Vous m'avez fait trop de mal dans ma vie... Et maintenant, vos reproches me mettent en colère, parce que vous êtes tous des hypocrites plus mauvais que moi... »

« Bast, qu'est-ce qu'il y a à raconter à ceux qui vont mourir ? Rien du tout, à moins que des menteries... Bien sûr qu'on l'avait maltraitée... Bien sûr aussi qu'elle l'avait mérité... N'empêche, après tout, qu'elle était libre de finir comme elle avait vécu.

« Je m'en revas, que je lui dis. Je ne suis pas curé pour rattraper les gens et les remettre d'aplomb devant le bon Dieu. Au revoir, ainsi! »

* * *

« C'était l'heure du dîner. Mais après la soupe, je reviens m'asseoir sur les cailloux, fumer une pipe devant la cahute.

« Vers les deux heures, qui est-ce que je vois monter la sente de la ferme Bayard?... Qui?... Mon capucin! Vous savez, il y a « Mission » dans la grange du censier, et tous les soirs, après le « Salut », un religieux étranger prêche le sermon.

« Sans doute qu'il a entendu parler de la Maclotte par son compère, que je me dis. Sans doute qu'il veut voir de près la sorcière qui a jeté un chat crevé à la tête du curé?

« Je me coule derrière les cailloux, et le moine passe sans me voir... Il fait le tour de la maison; s'arrête devant la porte; lance un coup d'œil à droite, à gauche; pousse l'huis et le voilà entré.

« Ah! pardienne, elle est bonne, celle-là! que je me dis. S'il y va ainsi franc battant, mon

capucin aussi va se faire envoyer son paquet par la vieille.

« Je me mets à quatre pattes, je m'approche de la fenêtre; là, je me relève et regarde dans la chambre. Les vitres sont cassées ou mal jointes. Je vois et j'entends tout ce qui se passe de l'autre côté.

« Le moine est dans la cambuse. Il a fermé la porte derrière lui. La Maclotte l'a entendu venir. Hop! Elle s'assied d'un coup sur son lit et reste appuyée sur ses poignets. Devant le capucin, elle se dresse. Lui, il a ouvert les deux bras au large. Il est si grand que sa tête touche presque au plafond. Et son visage brille sur toute la chambre, plus blanc que la pleine lune dans une belle nuit.

« Au secours! crie la Maclotte en retombant en arrière sur sa paille et en ramenant les loques qui lui servent de couvertures sur sa poitrine. Au secours!

— J'y viens, ma sœur! » répond le capucin d'une voix qui éclate comme un tonnerre et puis roule doucement et tombe en tremblant comme le bruit de la grosse cloche de Saint-Christophe.

« Il s'approche du lit. La vieille se met à frissonner. Il vient encore plus près, lentement, en s'arrêtant après chaque enjambée, sans quitter la femme des yeux. Qu'est-ce qu'il y a dans le regard du capucin? Qu'est-ce qui sort de ses prunelles? La Maclotte a l'air d'étrangler. Voilà sa bouche sans dents qui s'ouvre et se ferme ainsi qu'à un poisson qui meurt. Pas une parole, et les cercles de ses côtes montent et descendent comme les plis d'un soufflet de cuir.

« Ma sœur, me voici! dit alors le capucin, en lui tendant ses deux mains large ouvertes.

— Non... Non! qu'elle répond. Non... Allez-vous-en... Laissez-moi mourir...

— Je ne m'en irai point! Je ne veux pas que vous mouriez maintenant, qu'il dit.

— Laissez-moi mourir... J'en ai assez de vivre! dit-elle.

— Ma sœur, faites auparavant la paix avec nous... qu'il dit.

— La paix... La paix... Ah! mon Dieu!... » dit-elle.

« Ses yeux blancs s'attachent aux yeux du capucin.

« La paix, la paix? qu'elle répète. Mais ils

n'ont jamais voulu me la laisser... Et aujourd'hui, je ne veux plus la demander... Allez-vous-en, l'homme.

— Non. Je ne vous abandonnerai pas, ma sœur, dit-il.

— Moi, votre sœur? Qui êtes-vous? dit-elle.

— Votre frère! dit-il.

— Mon frère, allons donc! qu'elle crie. Vous ne savez point ce que vous dites!... Vous ne savez point ce que j'ai fait toute ma vie, pour dire cela... Ah! Ah! Mon frère! Mon frère!... »

« Là-dessus elle commence à rire comme une folle en secouant la tête et en frottant si fort ses poings l'un sur l'autre que j'entendais les os se choquer.

« Je le sais, dit-il tout nettement. Ma sœur, entendez-vous, ce que vous avez fait, je l'ai fait moi-même.

— Ah! Ah!... qu'elle dit en riant encore plus haut et en agitant les bras et les jambes. Je vous dis qu'il n'y a qu'une Maclotte au monde! Après moi, vous n'en verrez plus une pareille... Jamais!

— Vous avez de l'orgueil? dit-il. Oh! je le devinais bien! Vous n'êtes donc point perdue sans ressource.

— Hèlà! Savez-vous, l'homme, que j'ai commis plus de péchés qu'il n'y a de feuilles au bois?

— Oubliez-les.

— Comment? dit-elle ahurie en fermant les yeux, et retirant la tête comme sous un coup de bâton. Qu'est-ce que vous voulez dire?... Les oublier?... Les oublier?... Quoi?...

— Ma sœur, je vous ordonne d'oublier vos péchés...

— Mes péchés? Oublier mes péchés? Mais j'en ai plus haut que moi!... J'en ai tant fait, tant fait!... Est-ce que je n'ai pas roulé avec tous les hommes qui avaient seulement la goutte à me payer, depuis plus de cinquante ans?... Est-ce que je n'ai pas, tant que j'ai pu, ah! ah! volé les quinzaines des plus pauvres houilleurs pour le plaisir de faire crever de faim leurs femmes et enfants? Et sauriez-vous trouver, à travers le pays, qu'elle dit en défiant le moine des yeux, trouver une enjambée de terrain où je ne me suis pas couchée pour faire la bête? Dites, l'homme?... Une seule enjambée de la largeur de mon dos?... »

* * *

« Elle s'était peu à peu redressée sur sa paille à mesure qu'elle parlait. Voilà qu'elle était assise, à présent, et penchée si fort en avant vers le moine que je croyais la voir rouler à terre d'un instant à l'autre.

« Mais c'est lui qui tombe à genoux tout devant elle, et lève les bras.

« Vous l'avez fait, dit-il tout doucement. Vous l'avez fait. Je ne venais pas vous demander compte de vos actions. Pour vous jeter la pierre, ma sœur, il faudrait que j'eusse commencé par vous dire les péchés que j'ai commis moi-même.

— Vous ? Des péchés ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Tout ce qu'un pauvre pécheur peut commettre quand il est abandonné du bon Dieu... Voilà ma part !

— Votre part ? répète-t-elle.

— Oui, comme vous, je me suis moqué du tiers et du quart, qu'il dit, et j'ai voulu en faire plus que quiconque. Comme vous, qu'il dit, j'ai cru passer par dessus les chrétiens mes frères, à force d'abominations.

— Un curé ! Allons donc ! Ce n'est pas possible, dit-elle. Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Je n'étais pas encore un pauvre capucin. Mais j'étais un homme, un homme du monde qui avait traîné son corps dans les plus bas plaisirs. Riche, avec mon argent j'achetais la flatterie des hommes et la complaisance des femmes. Ceux qui résistaient, je doublais la somme, et je les avais !

« Châteaux, domestiques, banquets, amis travaillaient à élever toujours plus haut le monceau de mes ignominies et de mes crimes. Et moi, de là-dessus, je crachais sur les humbles, je crachais sur les simples serviteurs de Dieu.

— Ah ! mon Dieu, répétait tout le temps la vieille. Ah ! mon Dieu... »

« Et sans quitter le capucin de ses yeux ronds, elle passait les deux mains à la fois sur son cou, comme quand on étouffe. Lui continuait :

« Ma sœur, vous le voyez ! Ce que vous faisiez en vous cachant dans les bois comme une pauvre bête malheureuse et pourchassée, et parce^{que} que vous aviez peur de votre conscience, dit-il en riant d'un rire haut et dur comme le hennissement d'un cheval qui piaffe, moi et mes compagnons nous le commettions et nous nous en vantions au cabaret ainsi que des hommes

perdus qui n'ont honte de rien, parce que leurs poches sont pleines d'or.

« Ah! si vous paraissiez farouche et désolée, c'est que vous étiez, au fond, meilleure que nous... Et voilà ensuite que je me marie, dit le capucin d'une voix plus basse, et que j'ai des enfants, qu'il dit en mettant ses mains sur ses yeux. Puis un jour, ma femme tombe malade et meurt. Et un à un, mes trois petits meurent à leur tour, en moins d'un an. Alors, une nuit, en veillant le dernier cercueil qu'on allait me prendre, j'ai compris! J'ai compris que c'était parce que je n'étais plus un homme que Dieu m'avait repris ma femme et mes enfants; et qu'il ne voulait plus me laisser ma part du bonheur des bonnes gens. Oui, qu'il dit, j'ai senti sa main peser sur moi... et... et... alors... dit-il, je l'ai baisée... je l'ai baisée... dit le capucin en se pliant en deux et touchant la terre de son front.

« Eh bien! Joignez vos mains, avec moi, ma sœur! » qu'il crie de toutes ses forces, en se penchant comme pour la recevoir sur sa poitrine.

« La Maclotte, qui ne le quittait pas plus des

yeux qu'une alouette le miroir, à ces mots joint les mains...

« Et dites avec moi!... continue le capucin à haute voix joyeuse. Dites : « Seigneur! »

« Mais aussitôt la vieille répond :

« Non! » en jetant les bras au-dessus de la tête et les agitant comme des serpents. « Non! Non! Non! Non! »

— Ma sœur! reprend-il plus fort, plus haut, plus doux que j'ai jamais entendu un gosier parler. Ma sœur, joignez les mains avec moi!... Voyez, ainsi... Mettez... Mettez vos mains ainsi, ma sœur... »

« Et enfin la Maclotte lui obéit.

« Ma sœur, dites avec moi... continue le capucin.

— Dites avec moi, répète-t-elle mot à mot.

— Seigneur... dit-il.

— Seigneur... dit-elle.

— Je viens à vous... Répétez, dit-il : « Je viens à vous. »

— Je viens à vous... dit-elle.

— Pleine d'espoir... dit-il.

— Oui, oui, pleine d'espoir! qu'elle se met alors à crier, en levant la tête et en ouvrant la bouche au large.

- Car j'ai tout oublié... dit-il.
- Car j'ai tout oublié... tout oublié ! dit-elle.
- Mon Dieu, pardonnez-moi... dit-il.
- Mon Dieu, pardonnez-moi... dit-elle.
- Comme je pardonne... dit-il.
- Comme je pardonne... dit-elle.
- A ceux qui m'ont offensée... dit-il.
- A ceux qui m'ont offensée... dit-elle.
- Et... à moi-même... dit-il.
- A moi-même, dit-elle. »

« Et alors... Oh ! Oh ! la Maclotte, ses mains toujours réunies, regarde longuement le capucin et elle lui demande :

« Comment ? Comment ? Vous me pardonnez ?... Le bon Dieu me pardonne ? Frère... frère... frère, crie-t-elle à pleine voix claire, je suis donc encore une femme ?... Ah mon Dieu !... »

« En ce moment, les bras tendus vers le religieux, les yeux attachés à ses yeux, je la vois glisser sur le côté.

« Lui, marchant sur les genoux, s'approche du lit, écarte les cheveux de la vieille, et sur le front tout ridé et crasseux, pose les lèvres. Je l'ai vu. Foi de Rouchat ! J'ai vu le moine donner à la Maclotte un baiser que, bien sûr, toutes les

mères ne reçoivent pas de leur garçon au dernier moment...

« Et elle le regarde. Son visage devient un peu rose. Elle ressemble à une petite fille qui sourit. Sa tête retombe en arrière, son corps se met à trembler, et la voilà passée.

* * *

« Le moine était encore à genoux, la tête entre les mains, enfoncée dans la paille. Paf! Sous un coup de pied la porte s'ouvre... C'est le curé du village, rouge et tout en sueur.

« Que m'apprend-on, mon frère?... qu'il crie de sa fine voix perçante. Défiez-vous!... Savez-vous que cette détestable créature a insulté la Religion en ma personne?... N'allez pas, sans pénitence...

— Mon frère, répond le religieux en se relevant et se tournant vers le curé, n'ayez plus peur... La pauvre femme est maintenant auprès de Dieu...

— Oh! c'est trop fort! dit le prêtre, en frappant du pied la terre. Vous l'avez... Une telle... »

« Le capucin, des yeux, lui indique les gens

debout sur le seuil et grimpés à la fenêtre.

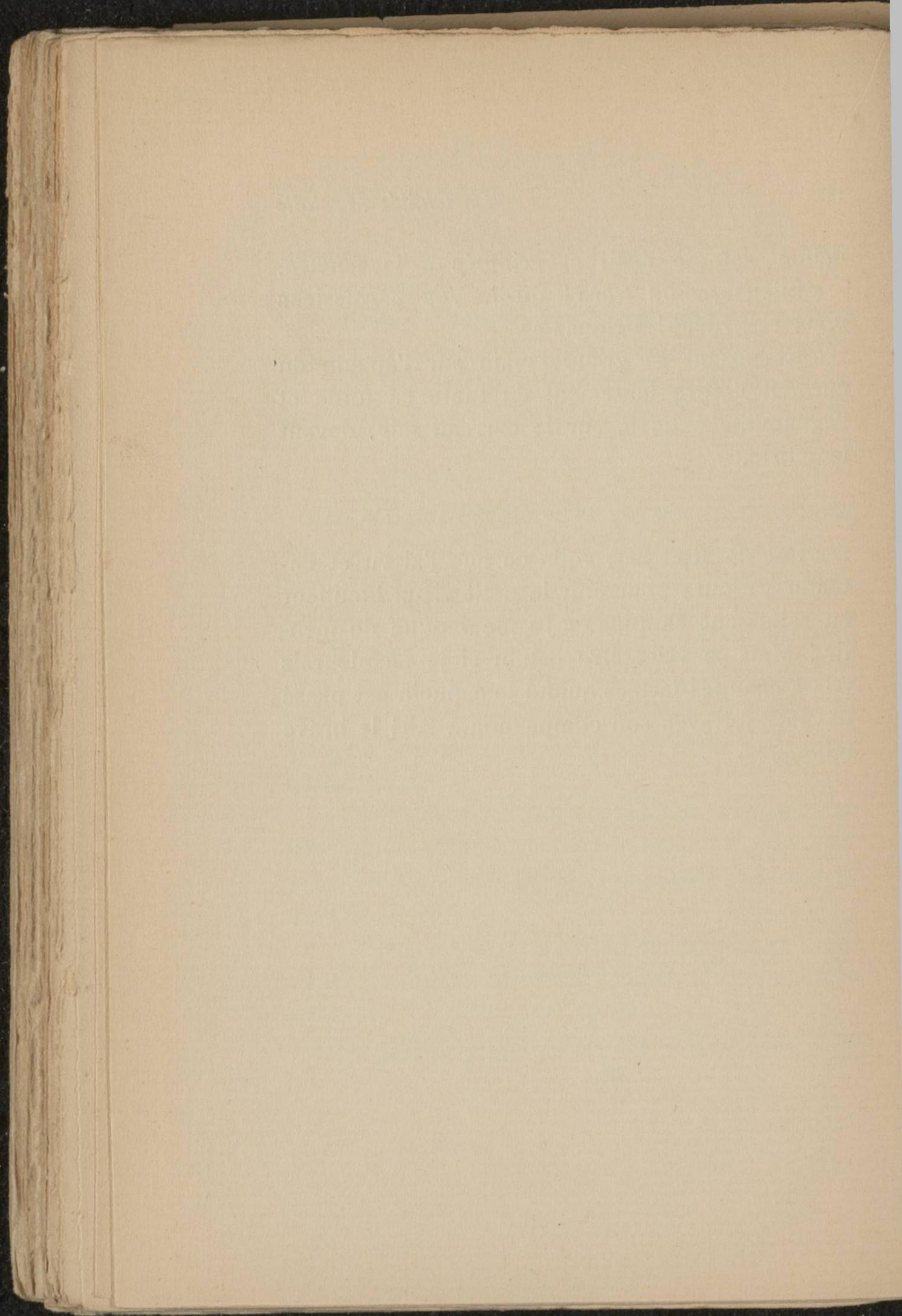
« Silence, mon frère ! dit-il. Vos paroissiens vous regardent ! Prions ! »

« Et posant sa grande main sur l'épaule du curé, il l'attire lentement de toute sa force et l'agenouille à terre, sur le carreau sale, devant la morte.

* * *

« Foi de Rouchat, voilà ce que j'ai vu et entendu », ajouta pour finir le petit vieux houilleur en rallumant sa pipe. « Je me moque de mentir ! Mais je veux être pendu si je ne pleurais pas à chaudes larmes quand le capucin est passé devant moi avec son compagnon... Ah ! le brave homme ! »





La Rose écrasée

à Mme Louise Delattre.

La fenêtre de l'étroite salle à manger est ouverte sur le jardin, petit carré de terre de dimensions inespérées dans ce quartier cher du nord-est de Bruxelles. Et la masse de verdure se faufile de guingois entre les murs des propriétés voisines, heureuse d'avoir échappé aux terrassiers et aux maçons.

Le soleil qui tombe derrière la gloriette de vignes vierges, jette, dans la chambre, le miel de sa lumière sur les meubles d'acajou et de palissandre; sur la soie des tentures croûte-brûlée et mie-dorée. Mais, c'est bien plus pathétiquement, que tout le ciel d'automne somptueux et mouvant semble se refléter sur les épaules nues d'une femme qui, le menton sur les poings, les coudes sur la table, rêve, ouvrant à la lumière de larges yeux à l'iris violet, resplendissant comme des fleurs.

La belle M^{me} Midon pourrait n'avouer pas plus

de trente ans, quoique quarante, doivent, à la vérité, sonner bientôt à la petite horloge où chaque femme, à la prime heure du matin, inquiète et en cachette d'elle-même, court surprendre le temps réel de sa vie.

Seuls, les sillons qui séparent, des joues, le nez long bien taillé ; et les ailes des narines légèrement piquées de points noirs, décèleraient pour des yeux aigus, les quelques pores élargis et béants d'une peau que guette l'atonie. Mais la gorge est demeurée de marbre ; pas une ride n'éraille le pur ivoire du front et des tempes ; pas un cheveu gris, du moins plus d'un jour, le temps d'être aperçu et pincé, ne fendille les bandeaux d'ébène à reflets bleuâtres. La mâchoire est fine, nette de tout empatement ; la bouche mobile, rouge et tendre ; les dents menues, haut serties dans des gencives colorées et fermes.

Et ces beautés exaltées à leur point critique, qu'avec trouble et joie on découvre une à une et intactes, évoquent le charme somptueux de quelque brugnon de pourpre et d'or auquel il est temps de mordre aujourd'hui, en toute délice, mais qui, pendu à la branche, pourrait attendre encore l'aube prochaine pour être cueilli.

Cependant, au fond des yeux de M^{me} Midon passent des lueurs étranges, reflets des flammes qui, longtemps cachées, soulevant enfin les cendres des minutes banales ou forcées, viennent brûler aux fenêtres de son âme avec des éclats d'incendie. La fixité de ses regards trahit l'ardeur de sa rêverie.

Il semble que désespérément elle s'efforce de déchiffrer par le ciel, dans le jeu des nuages chassés par la bourrasque, un texte dont elle ait besoin de connaître, à l'instant, le sens absolu. On dirait qu'elle écoute, au fond d'elle-même, ce dieu que nous portons chacun, proclamer une de ces décisions dont l'inquiétude, à telle minute de la vie, nous arrête de manger, de dormir, d'aimer ; dont l'angoisse nous contraint à nous suspendre, pour les desceller, aux lèvres de notre destin.

* * *

Sur la nappe chargée qui couvre la table, la lumière se joue au reste des fruits du dessert, au poli vermeil des couteaux, au rubis des vins, aux émaux des liqueurs rutilant dans le cristal des flacons. Il flotte, dans la chambre, une odeur de volupté. Qui, du dehors, entrerait brusquement,

goûterait que des lèvres avides, ici, se sont rassasiées ; que des cœurs brûlants se sont désaltérés... Un parfum de tristesse, le parfum tendre et amer de la camomille qui pâlement fleurit au soleil d'octobre, révèle qu'un rêve ici fut cueilli...

Dans un coin sombre, sur une chaise longue, est étendu un jeune homme à la chevelure d'un blond cendré. La peau de son visage est rose, et d'un blanc éblouissant dans le cou nu, débarrassé du faux-col. Son veston est jeté sur le dossier du fauteuil, et son linge à lignes bleues, avec l'abandon de sa pose, lui donne un air frais et enfantin.

Tout à coup se mettant debout, il bondit vers la table et saisit un verre de vin qu'il vide en faisant sonner ses dents sur le cristal aussi fort que s'il y mordait. Alors seulement, il se tourne vers M^{me} Midon :

« Eh quoi, tu es songeuse ? »

En vérité, oui, c'est comme surprise dans le sommeil que M^{me} Midon, aux premières paroles de son ami, a sursauté, et qu'elle bat les paupières, se passe la main sur le front.

Elle se redresse sur sa chaise... La dentelle du peignoir qui l'engage tord, en tombant de sa gorge, un long serpent qui meurt sur le maroquin

jaune-citron des babouches. Elevant les bras, elle pose les mains sur les épaules du jeune homme. Et lui la regarde dans les yeux avec cette expression de bonheur sans réserve que l'amour même satisfait laisse aux amants de vingt ans.

« Ami, ami, tu es beau ! » dit-elle.

Or, cette voix a retenti d'un timbre si étrange dans la gorge de M^{me} Midon, et si douloureuse, quoique si tendre, que le jeune homme s'écrie :

« Quoi ? Qu'y a-t-il ?... » Puis se penchant plus près d'elle, d'une voix basse, et lente, et sûre de la réponse : « Tu es heureuse, n'est-ce pas ?

— Je t'aime ! » dit son amie.

Mais il réclame plus qu'un aveu d'amour : la proclamation de sa force.

« Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de cela ? Réponds, ma chérie... Réponds, es-tu heureuse ?

— Heureuse, ami ? Pourquoi cette question ?

— Dis-moi que tu es heureuse... Je le veux, je le veux.

— Eh bien, oui...

— Très heureuse ?... Es-tu très heureuse ? Inquiète ? Allons donc ! Et de quoi ?

— Hélas ! Je ne pourrais le dire. Ne fronce pas les sourcils. Sans doute, c'est l'orage, l'orage qui

se prépare là-haut, qui m'énerve. Je suis heureuse, je t'assure, puisque tu es ici.

— Merci! En attendant, te voilà des larmes aux yeux. Mais aussi, quelle idée d'être si sensible! Quelle idée de sentir l'orage à l'avance! L'orage, on l'entend quand il tonne... Baoum! Baoum! Alors, c'est très amusant!

— Tout t'amuse, toi, il est vrai! Toute ta vie est plaisir et bonheur...

— Oui, certes. Pourquoi ne l'avouerais-je point?... Tiens, cette jolie mine qui voudrait être désolée, elle me charme elle-même. Ris!... Ris donc!... Si! Je veux que tu ries!»

Le jeune homme, à pleins bras, a saisi la tête de M^{me} Midon; longuement, il lui écrase les lèvres sur la bouche.

« Ami, m'aimes-tu? demande M^{me} Midon en serrant à deux mains les tempes de son ami, et plongeant dans ses yeux des regards fixes, subitement effarés. M'aimes-tu? Réponds! Réponds!

— Si je t'aime? La belle question en vérité! Mais... mais... tu l'as dû bien voir, il n'y a qu'un instant!» répond le jeune homme, d'une voix éclatante.

M^{me} Midon rougit, laisse retomber son étreinte, puis comme accablée, recommence :

» Ami, réponds. Est-ce moi ou est-ce toi, que tu aimes ?

— Je ne comprends exactement rien à ta question... Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire?... s'écrie la jeune femme avec un rapide accent d'amertume et de colère, mais qui bientôt redevient de la tendresse, tandis qu'elle passe les mains sur le visage de son ami. Je veux dire que moi, si j'avais ce front, ces sourcils, ces yeux tendres et audacieux, cette bouche gourmande, ces bras musclés ; je veux dire que... je m'aimerais... et n'aimerais que moi... Et alors, ah ! certes, alors je ne serais jamais inquiète !... Jamais !... Ah ! si j'étais dans ce corps, dans ce corps bienaimé qui est ton corps, comme je haïrais l'amie, détesterais la femme que je suis, la femme qui pleure, qui a peur, qui crie au secours. M'entends-tu ?...

— Héla ! Qu'est-ce que tu me chantes-là ? A quoi riment ces mystérieux discours ? Quelles rêvasseries !

— Je rêve, ami ? Tu m'as déjà souvent vue rêvasser ?

— Eh ! quand je t'ouvre mes bras et que tu prends l'air de ne pas comprendre ma prière, tiens, comme à présent, c'est que tu rêvasses ! Es-tu souffrante ? Hé, par Dieu, il nous faut profiter des moments que nous passons de compagnie ! Tu songeras quand tu seras seule... Viens, viens, te dis-je ! »

Mais tandis que le jeune homme, lui serrant les poignets, veut l'entraîner vers le fond de la chambre, M^{me} Midon résiste, se roidit. Il lui faut une réponse :

« Et toi, rêves-tu quelquefois, ami ? »

— Ah ! ça, tu recommences ?... Eh bien non, tiens ! Je te l'avoue, non, jamais... Je cours, je mange, j'aime, je t'aime. Mais pour rêver, non, je ne peux rêver !... Que veux-tu, ce n'est pas dans mon tempérament !... Tu ne voudrais pas que je broie du noir malgré moi, n'est-ce pas ? J'en suis certain, je ne ferais que des sottises, je me connais... Je ne puis jamais m'écouter longtemps. Tout de suite ça ne veut plus rien dire. Allons, viens !... »

Un éclair passe dans les yeux de M^{me} Midon, dont l'iris violet, se paillette d'or telle une braise grattée dans la cendre.

« Non, non. Je t'en supplie, laisse-moi. »

La voix est si farouche, si lasse et brisée à la fois, que le jeune homme dénoue les bras. Il demeure étonné; les yeux fixés sur deux larmes qui sourdent des paupières de son amie et roulent vers les coins tremblants de la bouche en laissant deux traces luisantes.

« Quoi, tu pleures, à présent?... »

En se mordant les lèvres, il va à la fenêtre. Les mains dans les poches, il commence à siffler un air de chasse. Mais M^{me} Midon se précipite :

« Ami, s'il te plaît, pas ici, lui murmure-t-elle à l'oreille, d'un accent net et pressé. Les voisins t'entendent, et tu sais qu'il ne siffle pas.

— Ah bah ! Il ne siffle pas ! Il ne boit pas ! Il ne chante pas ! Il ne crie pas ! Mais il ne fait donc rien de rien, notre vieux petit père Amidon ?

— Ne te moque pas, veux-tu ?

— Bon... bon... c'était pour rire... Ma chérie, une idée !... Faisons du café... Du café bien fort pour nous remettre. Reste-t-il quelques cigares ? Tu sais, de ces longs et minces de l'autre jour ?... »

M^{me} Midon aveint une boîte de « panatellas ». « Fume, dit-elle, je vais préparer ton café.

— Au filtre, et bien fort n'est-ce pas? Réussis-le !

— Au filtre, parfaitement. Et s'il n'est pas bon, tu me battras ! Ami... mon ami... Quand je t'ennuie, quand je t'agace, quand je suis stupide... bats-moi. Oh ! mon tendre ami ! »

Et saisissant le jeune homme à pleines mains par les cheveux, elle lui couvre le cou et les oreilles d'une pluie de baisers claquants; puis s'enfuit dans la pièce voisine où l'on entend bientôt sonner le réchaud et la cafetière.

Cependant qu'avec soin, le jeune homme allume un long cigare; et tout en se plongeant parfois, d'un brusque pas en avant, dans la fumée bleue qu'il pousse à pleines lèvres, il commence le tour de la chambre.

* * *

C'est le deuxième été depuis la saison où il rencontra son amie à la mer; c'est la troisième année qu'il la « console » de son vieux mari. Il connaît la maison comme son propre appartement.

Il ouvre le tiroir d'un buffet : voici la pince à mastiquer la viande de M. Midon; dans cette boîte, voici les comprimés de Vichy de M. Midon. A une patère, derrière la porte, c'est le bonnet de velours noir de M. Midon.

Et dans le coin de la grande horloge hollandaise à poids de cuivre, c'est sa vieille canne à pomme d'ivoire.

Pierre Laurent aux larges épaules, à la nuque solide, sourit gentiment à ces découvertes déjà anciennes; et ses sourcils en se relevant ne montrent pas trop de moquerie dans ses regards.

Depuis trois ans qu'il le connaît, M. Midon est devenu son ami. Et il aurait beau se battre les flancs pour se créer des soucis nobles ou nouveaux, il ne parviendrait à concevoir, de l'époux de sa maîtresse, aucune espèce de jalousie.

Une bonne humeur un rien gamine; une pitié un rien moqueuse pour ce sexagénaire chétif; voilà tout ce qu'on pourrait distinguer dans ses démonstrations d'amitié envers le maître de céans. Et ce n'est ni plus ni moins que le sentiment qu'il éprouve pour tel oncle goutteux, qu'il visite parfois dans une petite ville de pro-

vince en s'étonnant d'être de la même espèce que cet homme blême et sentant les drogues.

D'ailleurs, une fois éloigné, M. Midon n'existe plus pour lui. En quoi d'ailleurs le vieux mari n'est pas autrement traité que n'importe quel être vivant

Ce jeune homme taillé en athlète, aux épaules droites, jambes longues et hanches minces, n'avait jamais eu la prétention de cacher, derrière son front bas, sous sa toison de cheveux cendrés, la moindre parcelle d'intellectualité.

« Moi, disait-il un jour à M. Midon, je pense avec mes bras, mes pieds ou mes cuisses suivant que c'est du golf, de la bicyclette ou du canot que j'ai à faire... Tapez là-dessus. C'est du muscle ; et serré comme du bois de chêne. Bah... Mon père a vendu assez de drap et de cotonnade toute sa vie pour me permettre, durant la mienne, de laisser reposer la bosse du calcul ou des hautes méditations. Ah ! par dieu, oui, je préfère la plaine de foot-ball du « Léopold » à cette salle de lecture de la Bibliothèque royale, où un cheval d'hippodrome lui-même refuserait de marcher ! Autant je me délecte en une heure d'escrime, suivie d'une

douche bien tempérée, autant je m'ennuie à la visite de vos musées de peinture... On fait ce que l'on peut !... Voilà !

— Mon jeune ami, répondait le vieillard, vous vous vantez !

— C'est un fait, M. Midon. Ni vous, ni moi n'y pouvons rien... »

Aussi à la vérité, Pierre Laurent n'éprouvait aucune honte à renseigner quiconque sur la rudesse de ses goûts, tandis qu'il se fût trouvé ridicule à ses propres yeux, de simuler l'intérêt pour n'importe quoi qui ne sollicitât directement son énergie physique, ou ne lui fît plaisir.

Et cependant une inquiétude étrange alanguit quelquefois ce grand corps placide. Quelque chose, dans l'amour de M^{me} Midon, n'est pas sans lui paraître mystérieux. Il lui arrive, comme aujourd'hui, d'être inquiet, d'hésiter devant son amie.

Minutes troublantes, où M^{me} Midon, la tête renversée sur la nuque molle, attire en ses deux mains tremblantes les joues de Pierre encore brûlantes du dernier baiser, et plonge en lui ses lourds regards d'améthyste !

Si peu sentimental que se trouve le jeune

homme, il sent alors vibrer longuement, dans son cœur, les sourds appels d'un désespoir dont il ne parvient pas à deviner la cause.

Combien il voudrait y répondre ; mais quoi?... Qu'il souhaiterait pouvoir y aider ; mais que faire?...

Il n'a la ressource que de se relever pour la serrer dans ses bras musclés, de toutes ses forces et de toute sa douceur, comme il saisirait une chevrette qui court dans la prairie. Il l'étreint, pensant faire à nouveau chanter à ses nerfs le chant ravi de la volupté, et elle s'arrache à ses bras comme d'un viol.

Inquiet alors, il s'arrête, tel le voyageur fourvoyé dans la forêt, qui se retourne pour prendre le vent, écouter le silence, choisir une autre direction.

Puis, ainsi qu'il en a fait aujourd'hui ; incapable somme toute, de demeurer longuement embarrassé ou contenu, il éclate de rire, il plaisante, il demande du café, il réclame un cigare. En quoi il est d'ailleurs poussé autant par gentillesse que par rouerie, ayant remarqué que son amie est toujours heureuse de donner.

* * *

« Et voilà ! » annonce gaiement M^{me} Midon, toute rose de la chaleur du réchaud qu'elle vient d'éteindre dans la cuisine, en déposant sur la table le plateau chargé des tasses, du sucre, de la crème et du filtre fumant... « Mon ami est servi !... »

— Ma chère, je ne te le dirai jamais assez !... Tu fais le café meilleur qu'au *Grand Turc*... » s'écrie Pierre, tenant son cigare derrière le dos pour humer pur, et à pleines narines, l'arôme intégralement doux et ambré du Bourbon pointu que son amie lui verse brûlant.

Il trempe le bout des lèvres dans la liqueur noire, et à travers la vapeur légère, du regard il la remercie avec une expression si candide de plaisir qu'elle s'approche, lui prend une main, et la baise, tandis qu'il continue de boire :

« Que tu savoures avidement les choses, toutes les choses, ami ! »

Mais au dehors, dans le jardin, un grand vent tout à coup se lève, balance les dahlias aux teintes étrangement nettes, et pénètre dans la chambre par folles vagues qui rejettent la chevelure des deux amants comme s'ils couraient. Le soleil a disparu derrière les vignes vierges, le ciel s'est obscurci.

Un éclair cuivré tranche subitement son zigzag blafard; un coup de tonnerre net et dur brise l'air.

« La fenêtre ! Ferme la fenêtre ! » crie M^{me} Midon à Pierre en se bouchant les oreilles, avec une contraction douloureuse des traits.

Sur les carreaux des vitres closes, le tambour de la pluie oblique bat sa charge; tandis que la rafale fait poudroyer l'eau en ondulations blanchâtres que moirent les lueurs de l'orage.

Et dans la chambre obscurcie, tandis que Pierre, le nez à la fenêtre, applaudit des deux mains à la douche qui noie le jardin, M^{me} Midon, la tête enfoncée dans les coussins, secouée aux roulements de la foudre, murmure :

« Mon Dieu, qui m'envoyez l'orage, qui m'envoyez l'éclair, faites-moi voir en mon cœur... Que le tonnerre me frappe, que je m'entende vivre ! »

* * *

L'orage a passé, la pluie peu à peu a cessé.

M^{me} Midon recueillant les objets qui couvraient la nappe, étale sur la table le morceau de velours brodé qui sert de tapis quand, immobile, dressant l'oreille, elle perçoit dans la maison

un bruit si lointain et si faible encore, qu'elle seule peut l'entendre.

« Mon mari ! chuchotte-t-elle rapidement en se tournant vers Pierre. Vite ! Remets ton col, passe ton veston. »

Le jeune homme, d'un tour de main, d'ailleurs sans hâte, certain d'être prêt, obéit. Jetant le bout de son cigare après en avoir aspiré une dernière bouffée, le voilà, tel un visiteur, assis au bord de sa chaise, quand s'ouvre la porte.

Mais c'est un petit chien, un griffon au museau court, aux gros yeux, au poil beige, dur et long, qui entre en faisant sonner les clairs grelots de son collier, se secoue de toutes ses forces et bondit en jasant vers M^{me} Midon.

Enfin un homme suit, c'est M. Midon. Le col relevé du paletot raidi par l'eau, le feutre mou enfoncé jusqu'aux oreilles et ne montrant du visage, au-dessus du buisson de la barbe grise, que la double lueur des yeux, la tache rouge des pommettes et le nez petit, rond, aux narines découvertes avec naïveté.

« Bonsoir, femme ! crie-t-il en égouttant son chapeau sur le paillason. »

Et tandis qu'il se retourne, la lumière de

son front, chauve, poli, encadré d'une auréole de cheveux blancs neigeux éclate brusquement.

« Oh là ! c'est que nous avons été pris par l'orage. Malgré l'abri d'une porte cochère, nous avons reçu sur les épaules l'eau du bon Dieu à pleins brocs, n'est-ce pas mon Ticket?... Hé ! mais voilà Pierre?... continue le vieux monsieur qui vient d'apercevoir le jeune homme. Quel plaisir de vous trouver ici? »

S'avançant, il baise M^{me} Midon au front, puis serre longuement, dans ses paumes réunies, la main que lui a tendue Pierre.

« Mais mon ami, te voilà trempé comme une soupe ! s'écrie M^{me} Midon bondissant en arrière pour éviter les défroques mouillées

— Vous avez dû vous baigner en route tout habillé, Monsieur Midon. Pas possible autrement ! appuie le jeune homme.

— C'est que la pluie tombait, je vous assure !... Quels jets d'eau, mes amis !... Mais je voudrais une serviette, chère femme, une serviette avant tout, veux-tu?... Maintiens Ticket, je vais l'essuyer. Le pauvre petit diable, lui aussi, quoique tout nu, hé ! il doit être percé ! »

M. Midon, le col de son veston encore levé, s'accroupit à quatre pattes, et se met à frotter le roquet qui docilement se laisse faire, léchant au passage les mains de son maître, promenant ses regards reconnaissants sur les resplendissants visages des dieux qui l'ont accueilli.

« Eh bien, mon vieux, tu vas mieux à présent ? demande joyeusement M. Midon à la bête, en abaissant le visage à hauteur des yeux ronds de son compagnon. Va mieux, pas ?... Je le vois !... La truffe de ton nez étincelle... La houppe de ta queue frétille... A mon tour, donc !... »

Il passe dans la chambre voisine, où on l'entend retirer ses bottines qui flicflaquent avec un bruit de clapet de pompe. Il réapparaît bientôt, vêtu de son veston à soutache grise, les pieds dans des pantoufles, la face luisante, rouge dans le poil d'argent, illuminée de bien-être...

« Voilà ! Tout est réparé, mes amis... Mais le jardin ?... Sapristi, le jardin a-t-il souffert de l'orage ? » questionne tout à coup M. Midon sur un ton de voix si direct et aigu, que chacun a tressailli comme s'il se fût agi d'un compagnon oublié dans la souffrance.

Le soir commence à tomber aux fenêtres. M. Midon, le nez collé à la vitre, les mains au-dessus des yeux, en abat-jour, sonde du regard l'étroite bande de terre fleurie qu'il appelle son jardin.

« Pas trop de dégât... Le dahlia à gauche, «Golden-Queen», a lâché son tuteur... «Golden-Queen», nous réparerons le désordre de votre toilette dès demain, ma chère !

« Vous êtes encore bien jolies!... Voyez donc, mes amis, comme ces fleurs dorées brillent au crépuscule ! Ah ! c'est l'heure des fleurs... Il ne faut pas le grand jour à ces doux visages pour paraître beaux... Comme le gazon est vert !... Que la touffe d'ancolies rit tendrement près du groseiller... L'orage a du bon !... Voilà... Le tout est de le traverser !... »

La masse de verdure bousculée par le vent, lustrée par l'eau, étincelle d'une étrange lumière. On dirait que du soleil, demeuré emprisonné parmi les fleurs et les feuilles, en émane en teintes adoucies. Toute cette parure rafraîchie par l'averse murmure dans le soir une tendre caresse reconnaissante. Les fleurs sont devenues de grands yeux qui, sous les dernières larmes,

parlent à nouveau d'amour et de courage.

Le vieillard tient les paupières hautes ouvertes. Il semble aspirer par les regards ces nappes de vie muette et pantelante... Il joint les mains :

« Splendeur ! splendeur ! » murmure-t-il. Puis, d'un ton de voix aussi direct que s'il s'adressait à quelqu'un, et ne fût pas tourné vers le jardin désert :

« Vous verrez !... Vous verrez !... Un jour prochain, tout cela s'exprimera clairement aux hommes ; tout cela videra son cœur pour nous !

« Hé, hé ! continue-t-il vers Pierre Laurent. Que c'est gentil à vous de ne point oublier vos bons camarades ! Que c'est courageux aussi de n'avoir point peur de mon vieux visage...

— Vous, me faire peur, Monsieur Midon ? Ah ! tenez... Voilà le sourire de M^{me} Midon qui proteste...

— Ah !... Elle !... s'écrie le vieillard en levant les deux bras. Elle ! C'est la jeunesse immortelle !... Mon soleil ! Mon soleil éclatant !... Ah ! chère femme... »

Il va et vient en parlant, les mains dans les poches, les épaules voûtées, la nuque raidie,

la tête chauve projetée en avant, tremblottante dans l'attitude où elle attendrait le coup de la mort.

Mais quand il renverse le buste en arrière, resplendissent merveilleusement ses yeux baignés d'une lueur souffrante, sa barbe d'argent et le relief uni de son front arrondi.

Et le pli de la bouche est demeuré aussi doux qu'une prière dans la physionomie de cet homme fatigué qui touche au soir de son existence.

Avec le même air de langueur et de reconnaissance, voilà soixante ans qu'il tend, autour de lui, ses deux mains pleines de son cœur ; toute une vie, qu'il exprime ainsi merci à ceux qui agréent sa bonté.

« Ah mais, à propos, Pierre, j'ai deux mots à vous dire ! s'écrie le vieillard presque sévèrement. Ça ne peut traîner...

— Quoi donc ? demande M^{me} Midon, étreinte par l'inquiétude et qui, sentant ses jambes se dérober sous elle, s'appuie à la table pour ne point tomber.

— Je vous écoute, cher Monsieur Midon, répond le jeune homme, les joues avivées d'une tache pourprée.

— Vous savez, répondez-moi comme un ami, franchement, sincèrement...

— Dois-je me retirer? demande, d'un souffle de voix M^{me} Midon.

— Pourquoi, ma chère? Ton avis nous sera précieux, au contraire!... En deux mots, voici l'affaire. J'ai, dans mes bureaux, un pauvre diable de comptable, bon employé, honnête et vigilant, à qui jamais je n'ai pu reprocher que d'aimer un peu trop la bière de Bruxelles... Cet homme vient de perdre sa femme. Il reste seul avec trois enfants : deux garçons de seize et dix-sept ans, une fillette de quatorze. Du vivant de l'épouse, tailleuse bien achalandée, le ménage pouvait s'en tirer... Mais la mère partie, hein, c'est la misère?... Qu'allons-nous faire de tout ce monde!... Vite, trouvez!... Remuez ciel et terre... Procurez à ces gosses, de bons patrons qui leur apprennent à gagner leur vie et les nourrissent en attendant... Dans mes bureaux, les employés sont trop nombreux déjà. Mais vous, avec vos relations, vous aurez vite trouvé. D'ailleurs, ça ne peut traîner. N'est-ce pas, c'est entendu!... Bon... Voilà pour les garçons. Toi, femme il te faut une lingère... Si...

Si... je le sais... Demain, la jeune fille viendra se mettre à tes ordres. J'ai besoin de chemises. Toi aussi, j'en suis certain... Et vous Pierre? Quoi? Mais vous n'avez même pas de chemises blanches!... Mon ami, vous manquez tout à fait de linge! Il vous faudra au moins dix douzaines de paires de chemises pour l'hiver!

— Dix douzaines de paires! Mais tu deviens fou, mon ami! fait M^{me} Midon, remise de la peur qui l'assailait il y a une minute, et comme elle crierait : « Hourra ! »

« Nous... Je ferai tout ce que tu voudras pour ces pauvres gens. Et M. Laurent de même, j'en suis persuadée, n'est-ce pas, M. Laurent?

— Comment donc, Madame! Et dès demain! répond le jeune homme.

— Demain?... Demain, c'est bien tard!... Heu... Ne pourriez-vous déjà ce soir?... insinue M. Midon.

— Mon ami, demande M^{me} Midon affectant le ton sérieux, qu'as-tu bu, dis-moi, s'il te plaît?... »

M. Midon demeure un instant pensif, puis il sourit et répond ingénument :

« Je n'ai rien bu, je t'assure!... Mais il est

vrai que je vais trop vite... Certainement, je vais trop vite... Mon ami, c'est qu'il y a des malheureux... Et vous savez... Vous savez... En vérité, ils ne peuvent plus attendre... L'hiver sera sur leurs épaules dans moins d'un mois... Et puis, dites, il y a déjà la vieille de la mansarde, en face, que nous faisons attendre, femme... Figure-toi qu'elle est venue jusque dans mon bureau me rappeler ta promesse de la faire entrer à l'hospice avant les grands froids... Elle a peur de l'hiver, dit-elle...

— Elle est allée à ton bureau ?

— Oui... La pauvre vieille s'excusait de n'oser monter ici près de toi... Et si naïvement !... Sais-tu ce qu'elle disait ?

— Quoi ?

— M^{me} Midon est si jeune, si belle, disait-elle, que je crains qu'elle ne comprenne pas comme vous, le malheur des pauvres... Eh ! eh !... Elle disait : « Comme vous ! »

— Elle disait : « Comme vous ? »

— Hé, c'est que moi, je suis vieux. C'est que moi, je suis laid !... Et dans son idée, sans doute, cela me met plus près du cœur des misérables...

— Va ! C'est que tu es meilleur aussi ! achève M^{me} Midon d'une voix grave.

— Ta... ta... ta... Je te conte cela pour te faire sentir l'inquiétude de la pauvre vieille... Ah ! ces malheureux !... Tout simplement, vois-tu, ils se figurent qu'ils gênent, et qu'on ne pense à eux qu'en les voyant... Et puis, ils savent, ma chérie, que l'on comprend autrement la souffrance lorsqu'on a souffert... Excuse notre pauvre voisine d'avoir eu confiance en moi...

— Oh ! bien certainement je l'excuse, répond M^{me} Midon qui tient les yeux fixés sur la fenêtre où passe, avec une majestueuse lenteur, dans le bleu sombre du ciel, une titanesque construction de nuages dorés d'un reste de lumière. Bien certainement ! » Et ces dernières syllabes retentissent dans sa gorge comme la finale d'un chant doux et lointain.

« Les pauvres sont de grands savants, continue M. Midon en se tournant vers Pierre Laurent, mais leur science n'est pas la nôtre ; de profonds psychologues, mais nous ne pourrions nous instruire à leurs leçons ! C'est que, eux et nous, n'avons pas la même réalité à remuer et émouvoir... Ils ne vivent qu'en dépit de nous,

dans la peur ou la haine d'une société où tout leur est hostile. Alors, ils deviennent adroits à la façon des sauvages qui apprennent, sur les sentiers de la guerre, à écouter parler la terre. C'est la misère qui enseigne aux pauvres à trouver des cœurs parmi les hommes. C'est l'inimitié, l'inquiétude du lendemain, l'humiliation qui leur révèlent les chemins secrets qui mènent aux autres hommes... Si le misérable est sournois, c'est que l'école de sa vie est dure.

«Vois-tu Pierre, il faut pardonner aux pauvres leurs malices, leurs mensonges, leurs crimes, comme on pardonne les mains noires et rugueuses de ceux qui manient le fer... Leur vie n'est pas la nôtre. Ceux qui n'ont rien ne peuvent vivre à la façon de ceux qui possèdent. Tout au plus, leur est-il permis de mourir comme nous... Mais qui va voir mourir les pauvres?

«Écoute, femme, dit M. Midon, d'un ton brusque, en se tournant vers M^{me} Midon. A toi, je puis bien le dire, car je sais que, jeune et belle, tu es bonne encore... J'en ai tout à coup l'idée... L'âme, vois-tu, l'âme des hommes, vois-tu, c'est la fleur sublime qui ne pousse que sous la rafale, dans la douleur et la misère. L'âme, c'est une

chose malheureuse; une chose qui prie, une chose qui implore, une chose qui se tend, qui aspire, qui ne vit que par le besoin et dans le désir.

« Le bonheur? Il jette sur l'homme la grande fièvre de courage et d'audace... La force des bonnes nourritures? Elle allume la générosité, elle suscite l'art, elle crée la beauté... Oh! oui superbement, la joie est belle... Hélas!... Qu'elle est loin d'être toujours bonne... Que de fois elle écrase à plaisir le cœur du pauvre qui se plaint; que de fois elle étouffe l'appel du désespéré qui se tord dans l'agonie!... »

En parlant, M. Midon s'est assis, les coudes à plat sur les genoux, les mains aux doigts entrelacés étendues devant lui. Sa tête s'est penchée vers le tapis, et sa voix ne monte plus, aiguë et lente, que comme une plainte enfantine.

« Oh! là là!... Si ce que vous dites est vrai, père Midon, je suis joliment trop joyeux pour être bon! » s'écrie tout à coup Pierre en se levant et se frappant sur les cuisses deux claques sonores.

« Ah!... Vrai, même pour arriver à com-

prendre vos pauvres, je ne voudrais pas me coucher tous les jours avec une âme aussi misérable! »

Or, M^{me} Midon, étendue sur la chaise longue, à ces paroles, roule sur elle-même. Son corps tord les plis de l'étoffe où saillent les reins, où s'allongent les jambes.

Il lui semble que le rivage de sable mou et tiède où elle rêvait, s'effondre subitement sous elle. Une vague l'enlève avec une force irrésistible, l'emporte au large de la mer. Sous ses paupières closes, c'était le bleu tendre du ciel, et voilà le bronze noir du gouffre d'eau...

Qu'a dit Pierre Laurent? Elle ne le sait plus... Mais ses paroles ont serré, dans sa poitrine, cette angoisse qui brûle et qui saigne. Sa tête s'enfonce sous les coussins du siège pour se dérober aux dernières lueurs du jour.

Dans son fouillis de soie et de velours, M^{me} Midon n'est, à présent, qu'une petite bête sauvage qui va lécher ses blessures au fond de son gîte.

Le bonheur d'hier sifflera son sifflet impératif et fin, tel un maître certain de sa chienne... Mais M^{me} Midon, serrant le menton sur la poitrine,

les deux bras sur la tête, tasser secrètement son âme au plus noir de son trou.

« Cher ami !... Cher ami !... Vous ne pouvez être méchant, votre sang même est trop généreux... Rassurez-vous ! » répond cependant, au jeune homme, M. Midon d'une voix douce.

« Attendez que la vie vous ait gratté à vif, pour vous inquiéter des contes d'un vieillard de mon acabit... Jouez !... Que feriez-vous de cette âme triste dont je parlais, de cette âme souterraine et qui rampe ? Elle n'est pas belle : elle souffre !... Pas honnête : elle souffre !... Elle ne peut chanter. A peine elle parle... Mais laide, menteuse, voleuse, elle dégage cependant tout l'arome vrai de la vie. L'âme du pauvre, c'est cette rose écrasée qui gît sur la terre molle, au pied du rosier. Seul le bon jardinier la ramasse, car il sait que, tiédi dans ses paumes, le calice foulé de la fleur violée répand le plus troublant parfum... L'amour, Pierre, l'amour, c'est une grande blessure au vif de l'être, par où l'on sent toutes les choses du monde passer leurs deux mains pour vous serrer le cœur.

« C'est une tristesse de ne pouvoir coller sur cette plaie, enfoncer dans ce cœur toutes

les choses qui tombent en poussières, tous les hommes qui meurent sans espoir, toutes les bêtes perdues qui appellent leur maître, tous les nuages qui flottent vers l'orage. C'est une rage de ne pouvoir les étreindre, les embrasser et s'anéantir en eux. Et cela fait, vois-tu, Pierre, cela fait, vois-tu mon ami, vois-tu, mon enfant...»

Mais il bégaie... Et saisissant dans ses deux mains fripées la main vigoureuse du jeune homme le vieillard la serre de toute sa force.

« Quelles histoires vous me contez là ! fait Pierre en se dégageant. Que c'est donc drôle !... »

— Oui ! c'est bien drôle, répète le vieillard... Mettons même que c'est terrible, pour qui n'aime pas, de voir aimer ; affreux, pour qui aime, de voir ne pas aimer.

— Eh bien, ça, ma parole, je me le suis dit déjà !... s'écrie le jeune homme, bonnement ravi d'avoir enfin à acquiescer un instant. Vous autres, les vieux papas, vous devez souvent croire les amoureux fous, en voyant ce qu'ils font pour des femmes.

— Ah ! oui... les amoureux ! fait M. Midon, se renversant pour dévisager son jeune ami. Les amoureux du cricket, du tennis, et du ca-

notage!... Dans ma jeunesse, Paul de Kock s'occupait déjà de ces jeunes hommes charmants! Déjà, ils avaient du succès! Mais à présent, je parle de la chose dont on ne parle pas; de la chose que j'entends, écoutez, dans le vent qui passe sur le petit jardin; voyez, dans le feuillage qui s'agite; comme dans l'ombre du soir qui traîne; comme dans les battements de mes artères durcies par l'âge.»

Le vieillard s'est levé... Il comprime sa poitrine à deux mains, en haletant douloureusement... Il retombe assis, et murmure : «Je suis trop vieux, Laurent, nous ne nous comprenons pas...»

Un soupir s'élève, un soupir aigu et prolongé comme un cri de détresse, et qui fait tourner les deux hommes vers la chaise longue.

M^{me} Midon montre, à travers les cheveux défaits, le visage livide dans la dernière lueur du crépuscule nocturne. Extrêmement élargis, ses yeux se fixent sur son mari; et ainsi, elle se lève. Son peignoir bleu comme du ciel de la nuit, flottant et dénoué, laisse nue sa belle gorge qui bat, bat; et l'on voit la courbe élancée de ses épaules.

Elle se dirige vers Pierre appuyé à la cheminée, et lui pose une main sur le bras. Le jeune homme, en sursautant, indique d'un geste du menton, là, le mari qui peut les apercevoir ainsi réunis. Mais M^{me} Midon d'une voix douce et triste, prononce :

« Mon ami, il est temps !... »

Prenant Pierre par la main, elle l'attire vers la sortie. Les yeux baissés, tandis qu'elle le conduit ainsi, elle avise, traînant sur un siège, le chapeau de Pierre. Elle le saisit, et se haussant sur la pointe des pieds, elle le pose sur la tête du jeune homme qui, étonné, se trouve déjà le dos à la porte, sans avoir prononcé un mot, sans avoir fait un geste de résistance. M^{me} Midon ouvre, et Pierre disparaît comme une chose balayée par le vent.

« Adieu ! » dit-elle.

Mais devant M^{me} Midon, il n'y a déjà plus que le vide et le noir du carré. Se retournant, elle contemple, dans le reste de jour de la fenêtre, son mari qui semble n'avoir rien remarqué. Ses poings écrasent sa gorge d'où jaillit un cri :

« Pardon ! Pardon ! »

Et le vieillard assis, la tête renversée, les yeux fermés, noue, sur sa femme agenouillée devant lui, le doux lien de ses doigts ridés couleur d'ivoire.

* * *

Or, un bruit léger tout à coup s'élève dans l'escalier. M^{me} Midon sursaute, s'arrache aux bras qui l'entourent, se traîne quelques pas à genoux sur le plancher, et, s'aidant des mains, bondit debout vers la porte close. Appuyée au chambranle, le front sur la planche, l'oreille tendue jusqu'à contracter les mâchoires, les regards dardés, elle demeure immobile et convulsée.

Ainsi le violon que vient de faire vibrer l'artiste, attend en frémissant l'étreinte dominatrice qui lui rende à nouveau la fièvre de son chant... Ainsi le cœur percé qui saigne dans la poitrine, réclame la main audacieuse qui ose serrer les lèvres de sa blessure... Ils appellent... Mais le chant ne recommence point, et la vie s'en va.

Au delà de la volonté libre, plus profond que son devoir accepté, quelle vision du passé a ressurgi et arde en l'âme de cette pauvre

femme? Celle qui s'enfuyait, cachée dans son manteau, voici qu'elle se retourne, revient sur ses pas. Voici qu'elle se rejette, éperdue d'un nouveau désir de chaleur et de flamme, sur les cendres du foyer qu'elle avait renversé sous ses pieds.

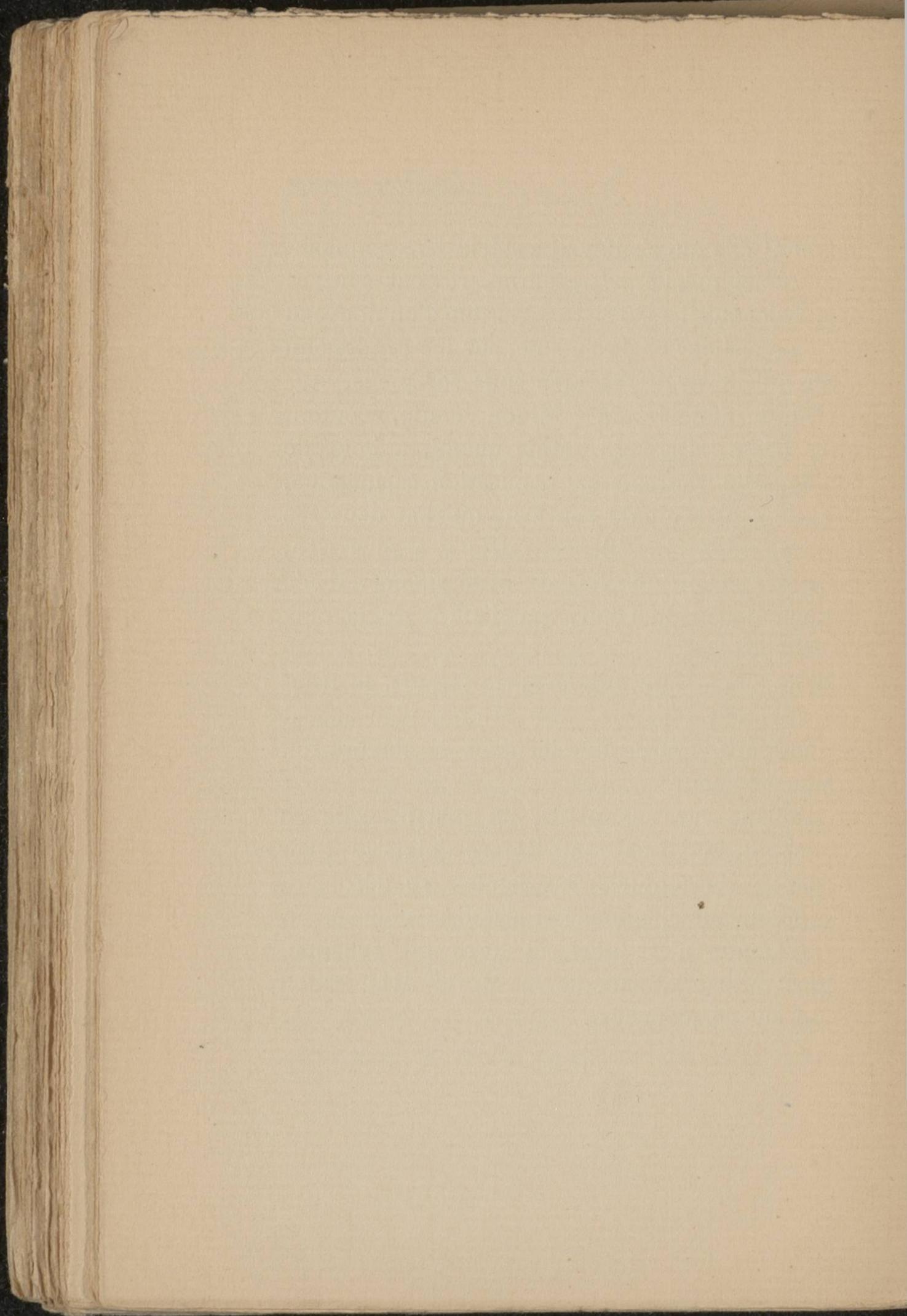
Minute infinie!... M^{me} Midon écoute, écoute... Mon Dieu... Est-ce?... Mais quand, à bout de souffle, elle reprend sa respiration suspendue, c'est le seul bruit de son sang qui bat dans ses tempes. Silence... Silence... Il n'y a plus rien, dans la maison, que la paix et le silence. Il n'y a plus, dans son cœur, que l'effroi de la paix et du silence.

Alors, une main sur la porte fermée, le front sur sa main sans vie, M^{me} Midon, l'air absent et inattentif, tourne la clef dans la serrure qui grince finement.

Oscillant sur ses pieds, un instant, elle se retient au mur. Les bouts de ses doigts grattent le papier de tenture. Ses jambes se dérober, elle pivote sur elle-même et s'affaisse doucement.

Le monde n'est plus, la terre lui échappe. Est-ce toi, paix, paix de la Mort? M^{me} Midon roule sur le plancher.

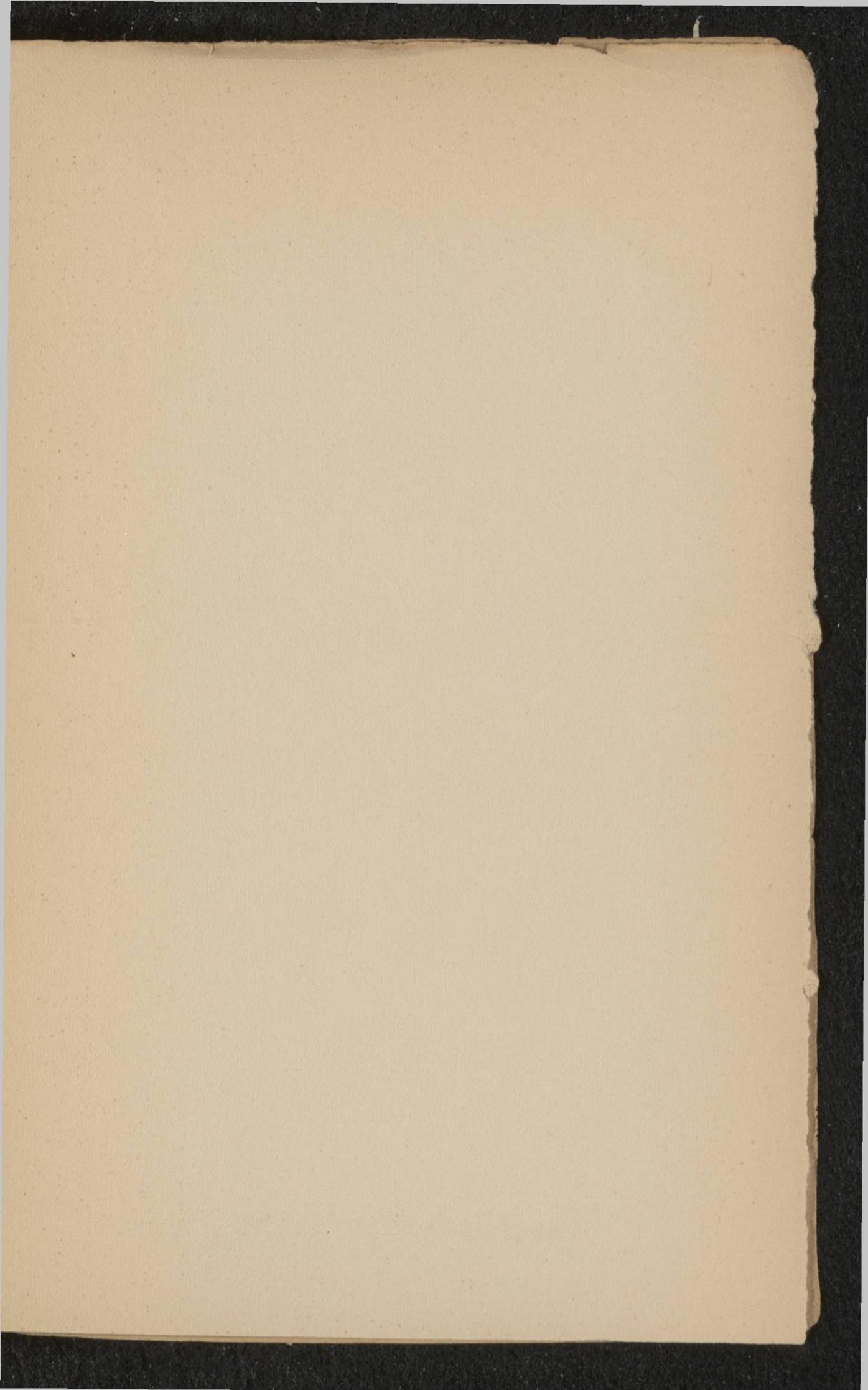
FIN



INDEX

LE PARFUM DES BUIS	11
LA BABLUTTE.....	39
LE PRÉSENT DE LA MORT.....	65
LE RÉVEILLON DE M. PIQUET	87
LA FEMME AU TAUREAU.....	131
LA CHALÉE MACLOTTE.....	153
LA ROSE ÉCRASÉE	185

IMPRIMERIE J. SELLEKAERS & F. DE KEULENER
Schaerbeek-Bruxelles



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

